

61e année, No 45

Montréal, 25 mars 1950

# Le Samedi

A-DIX CENTS

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DANS CE NUMERO :

- LE ROYAUME DE JORDANIE
- SPORTS D'HIVER EN SUISSE
- PLINE EN PARLAIT DÉJÀ !

Notre roman policier :

- LE RECORD DE L'AIGLE NOIR
- Par ALBERT BONNEAU

PÉR  
S-400  
Ex-2



54600



L'ÉBLOUISSANTE  
*Chrysler*  
 1950

SÉDAN QUATRE PORTES Chrysler Windsor  
 Equipement spécial: pneus à bande blanche

*— la plus belle des voitures de qualité!..*



...réalisation d'un luxe raffiné, dont chacune des lignes harmonieuses, chacun des détails, vous invite à prendre le volant. Cédez à cette invitation... vous découvrirez tout un monde nouveau d'agrément et, surtout, vous vous émerveillerez de l'aisance qu'assure la transmission \*"Prestomatique" Chrysler. C'est vraiment avec un plaisir nouveau et plus grand, que vous entendrez le compliment flatteur —

*"Je vois que vous conduisez une Chrysler"*

\*Permet de conduire sans changer de vitesse.

POUR UN MONDE MEILLEUR

## LA PREPARATION AU MARIAGE

**C'**est à la J.O.C. canadienne que l'on doit l'heureuse initiative des cours de préparation au mariage. De sérieuses enquêtes sur les conditions actuelles des familles de la classe ouvrière avaient révélé une situation plus qu'alarmante, un problème social d'une importance trop souvent négligée et trop longtemps ignorée. Nombre de foyers ne jouissaient pas du bonheur prévu par Dieu dans l'institution du mariage. L'influence trop souvent néfaste du cinéma américain et la propagande diabolique en faveur de la limitation des familles rongeaient comme un ver l'avenir de notre société catholique canadienne dans nos grandes villes et même à la campagne, en prônant une fausse notion du bonheur des époux et en prêchant une morale conjugale erronée.

Le moyen de guérir ce mal d'une façon radicale était de le prévenir à sa source en instruisant d'une façon complète les futurs conjoints sur la nature, les privilèges et les obligations du mariage et sur les conditions du vrai bonheur chez les époux; en leur montrant aussi la splendeur et le "prenant" du mariage chrétien pleinement vécu. Trop de jeunes en effet se lançaient à l'aventure dans le mariage, sans préparation suffisante, ignorant les aspects les plus importants de l'état qu'ils allaient embrasser.

Afin de lancer, d'une façon impressionnante, l'idée d'une préparation nécessaire à tout mariage, la J.O.C. résolut de tenter une expérience. A l'automne 1938, une centaine de couples ouvriers qui prévoyaient se marier au cours de l'été suivant furent invités à suivre une série de cours sur les différentes questions concernant le mariage. Ces cours leur furent donnés durant l'hiver, par différents spécialistes: un médecin et une garde-malade expliquèrent l'aspect physiologique du mariage; un notaire, les lois de la province de Québec concernant le contrat de mariage; un prêtre, les cérémonies et la mystique du mariage chrétien, etc.

La cérémonie des cent mariages eut lieu au cours de l'inoubliable Congrès de la J.O.C. canadienne, en juillet 1939. Au témoignage unanime des nouveaux époux, l'expérience était concluante. Les cours oraux de préparation au mariage devinrent donc une institution régulière de la J.O.C.: ils furent adoptés par les autres mouvements d'Action Catholique spécialisés ou les organisations paroissiales.

Mais restaient ceux qui ne faisaient pas partie de ces groupements ou qui, demeurant à la campagne ou dans de petites paroisses, ne pouvaient jouir des avantages des cours oraux. De plus, il était à souhaiter, pour l'uniformité des cours oraux, qu'on eût une sorte de manuel, rédigé par des spécialistes, permettant à tous les chargés de cours oraux de traiter des mêmes sujets fondamentaux, quitte ensuite pour chacun à y greffer des notes personnelles.

Le Centre Catholique de l'Université d'Ottawa, une entreprise apostolique fondée précisément dans le but de fournir des instruments de travail (livres, bulletins, feuillets de messe, etc.) aux mouvements d'Action catholique et aux organisations paroissiales, résolut le problème en instituant ces Cours par correspondance de Préparation au Mariage.

Ces cours, au nombre de quinze, furent rédigés par des compétences. Ils couvrent les sujets suivants: la situation actuelle du mariage dans la société moderne: — l'époux idéal, l'épouse idéale; — l'amour et le bonheur; — les fréquentations et les fiançailles; — Psychologie masculine et féminine; — préparation économique; — la mystique du mariage; — le mariage, au point de vue légal; — anatomie et physiologie; — relations, naissance, etc.; — hygiène, maladies vénériennes; — les premiers temps du mariage. Le premier cours parut en novembre 1944. L'édition anglaise voyait le jour en janvier 1946.

Tel qu'il existe actuellement, le Cours de Préparation au Mariage publié par le Centre Catholique sert de deux façons; comme cours par correspondance et comme manuel de cours oraux. Sous sa première forme, le cours complet s'adresse exclusivement aux fiancés, aux personnes mariées, à ceux et celles dont la profession ou la situation morale justifie l'admission aux quinze leçons, tandis que les jeunes non fiancés de 18 ou 19 ans sont admis aux huit premières leçons seulement. La formule d'inscription aux quinze leçons doit être signée par un prêtre garantissant le sérieux de la personne intéressée. Depuis que ce cours a été institué, près de trois mille cinq cents personnes s'y sont inscrites et ont reçu leur certificat.

Comme manuel, le texte des cours par correspondance est utilisé par les organisateurs des cours oraux des différents mouvements d'Action Catholique ou des associations paroissiales. L'administration générale en est confiée à la Centrale Nationale de la J.O.C. à Montréal. Les organisateurs locaux choisissent le mode de procéder qui convient le mieux à leur groupe respectif. Ordinairement un spécialiste expose la matière d'un cours, après quoi les auditeurs ont à répondre par écrit à un questionnaire qui couvre l'essentiel de la conférence.

La renommée du Service de Préparation au Mariage du Centre Catholique de l'Université d'Ottawa s'accroît chaque jour davantage. A date, plus de vingt-cinq mille exemplaires de son texte ont été utilisés pour les cours oraux, par les groupements les plus divers et disséminés à travers le monde. Ainsi, l'aumônier d'une Ecole de Réforme aux Etats-Unis a organisé les cours oraux pour une centaine de pensionnaires de son institution. Un aumônier militaire dans un camp d'occupation de l'armée américaine en Allemagne en a fait autant pour cinquante de ses soldats. Actuellement soixante cadets-officiers de la fameuse académie militaire américaine de West-Point suivent les cours par correspondance.

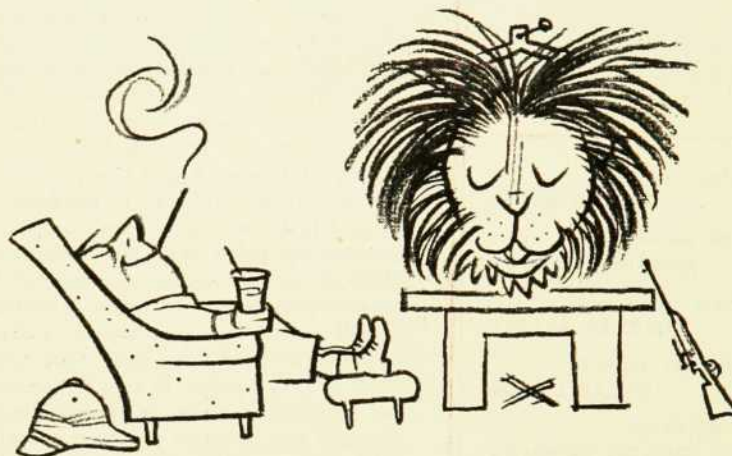
ANDRÉ RENAUD, O.M.I.

### NOTRE COUVERTURE

Que ce soit pour une fin de semaine ou pour des vacances prolongées, nos Laurentides sont un séjour enchanté alors que la neige recouvre tout le paysage et que les pistes de ski se font accueillantes. Chaudement vêtue, notre charmante amie part de bon matin et dévalera pendant de nombreuses heures sur ces pentes poudreuses. Elle reviendra à la tombée du jour, fourbue de ce long exercice, mais combien heureuse d'avoir respiré le grand air et admiré un spectacle quasi féérique. (Photo F.P.G.)



FILE MIEUX



DURE PLUS LONGTEMPS



COÛTE MOINS

L'HUILE à moteur Quaker State est extraite de pétrole brut de Pennsylvanie, 100% pur. Elle est raffinée au moyen de l'outillage le plus moderne et avec une technique insurpassée dans l'industrie. C'est pourquoi nous croyons qu'elle est la meilleure huile à moteur au monde.

QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA LIMITED, TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE  
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de  
l'Association des Editeurs de  
Magazines du Canada

Le Samedi  
La Revue Populaire  
Le Film

975-985, RUE DE BULLION  
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 \*

FRED & GEORGES POIRIER  
Propriétaires

JEAN CHAUVIN  
Directeur

Rédacteur en chef:  
GERALD DANIS

Chef de publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:  
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:  
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine  
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,  
Drummondville, Saint-Hyacinthe,  
Sorel, Granby, Farnham, Saint-  
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec  
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,  
Trois-Rivières  
(Trois-Rivières et  
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de  
la deuxième classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office at  
St. Albans, Vt., as second class  
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT  
CANADA

Un an . . . . . \$3.50  
Six mois . . . . . 2.00

ETATS-UNIS

Un an . . . . . \$5.00  
Six mois . . . . . 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.  
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de localité  
sont priés de nous donner  
un avis de huit jours,  
l'emballage de nos sacs  
de malle commençant cinq  
jours avant leur expédition.

EDITORIAL

# D'UN SAMEDI À L'AUTRE

## L'Asie en ébullition

Tel une gigantesque épée de Damoclès, le rideau de fer soviétique est suspendu au-dessus de l'Extrême-Orient. Le triomphe de Mao Tse Toung en Chine, admettons-le sans détour, correspond à une vassalisation pure et simple de cet immense pays. Pis encore, vassal et suzerain seraient d'ores et déjà décidés de passer immédiatement à l'expansion du communisme dans l'Asie sud-orientale. Perspectives peu rassurantes, en effet, qu'il serait vain de chercher à sous-estimer, surtout depuis qu'on sait avec quelle précision les délégués de la conférence de Colombo ont, à leur rentrée, indiqué les conséquences probables. Serait-ce à dire que l'ombre du Kremlin s'est insidieusement infiltrée en Asie à l'insu des démocraties occidentales? Non pas. Il est vrai que la politique d'aide américaine à la Chine a finalement pris la tournure d'un fiasco, d'où il ne faut pas conclure qu'au State Department, tout comme au Foreign Office et au Quai d'Orsay, on ignorait les données exactes du nouveau problème. A vrai dire, le problème n'est pas nouveau: il était connu et même depuis longtemps pressenti; ce qui surprend, c'est qu'il se pose dans toute son acuité plus tôt qu'on ne l'avait prévu. Et ce qui nous paraît aujourd'hui comme une situation inquiétante (à laquelle une solution hâtive et adéquate sera apportée en temps opportun) prend figure d'une confirmation, confirmation à l'effet de laquelle, la politique du plan Marshall en Europe a magistralement déjoué les desseins de l'U.R.S.S. Si, par contre, la politique d'aide américaine à la Chine est loin d'avoir été aussi heureuse, comme on vient de voir, c'est qu'alors, on avait jugé d'aller au plus pressé: l'Europe, considérant que des demi-mesures suffisaient pour l'heure à une Chine dont la position n'était pas aussi immédiatement précaire. A-t-on eu tort d'adopter cette politique d'"une guerre à la fois"? Voilà une intéressante question qui se pose en attendant la tournure des événements en Extrême-Orient. On peut tenter quelques réponses en considérant d'abord que cette tentative d'aide à la Chine, si incomplète fût-elle, nous a permis de constater qu'elle fait un allié bien encombrant parce que ruinée, usée, apathique. Nous avons été témoins qu'à coups de centaines de millions, les Etats-Unis ne sont pas parvenus à cristalliser le reste de ses forces vives, et cela ne nous paraît pas de très bon augure pour les Russes qui comptent sur elle pour dominer le monde asiatique. Cette tentative d'aide à la Chine, en outre, peut être vue comme une sorte d'esquisse en prévision d'un plan Marshall plus spécialement adapté à la mentalité des autres peuples d'Extrême-Orient dont l'indispensable collaboration servira éventuellement à endiguer l'expansion sino-russe. Et puis, n'avons-nous pas vu ici même qu'en s'immisçant dans les affaires de la Chine, l'U.R.S.S. s'est fait, en quelque sorte, un cadeau de Grec, en ce sens qu'une fois de plus, le dragon ne se laissera pas avaler si facilement? La république de Mao Tse Toung, il est vrai, représente un immense réservoir d'hommes, mais d'hommes qui en ont soupé de la guerre, d'hommes, en tout cas, qui ont la nausée de l'étranger, quel qu'il soit, et à plus forte raison de celui qui a l'intention bien arrêtée de les exploiter à fond et de les "faire marcher" dans une autre aventure. Bref, la Chine, dans les conditions actuelles, et en regard du rôle que ses nouveaux "protecteurs" comptent lui faire remplir, a plus l'air d'un fardeau que d'un allié en puissance. Et il y a toujours ceci que la technicité, en U.R.S.S., ne se développe pas, comme aux Etats-Unis, au rythme qu'exige l'expansion d'une politique extérieure, d'où l'on peut conclure que le facteur aide jouera finalement en faveur des derniers et non des premiers. Nous reconnaissons que la situation n'en demeure pas moins inquiétante en Extrême-Orient, mais ces considérations n'en rentrent pas moins, non plus, en ligne de compte. Enfin, les Russes se leurrent, comme ils leurrent leur minable "protégée" quand ils prétendent qu'ils feront l'histoire dans cette partie du monde qui a besoin avant tout de paix pour retrouver une condition de vie acceptable. Plus puissants et beaucoup mieux intentionnés, les Etats-Unis ont appris, et à leurs dépens, qu'on ne sait pas quelle histoire on fera quand on se lance dans pareille entreprise. Néanmoins, nous préférons croire que l'artisan plus adroit et mieux intentionné a

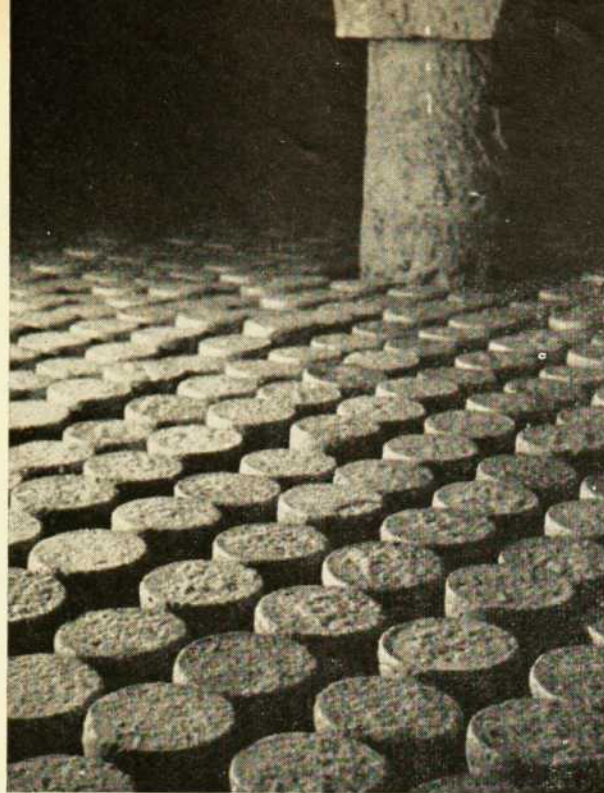
plus de chances d'éviter la réversibilité de l'histoire qui finit, malgré tout, par avoir le dernier mot, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. C'est, croyons-nous, dans cet état d'esprit que nous devons attendre les événements qui vont bientôt se produire de l'autre côté de la machine ronde. — G. D.

## Tel que je vous dis, Ma'ame Chose . . .

Lu dans un journal de Montréal daté du 26 février dernier: (...) "Et voilà comment naissent les rumeurs dont la diffusion est particulièrement favorisée dans un climat de fièvre comme celui que connaît Québec cette semaine, alors qu'a débuté l'instruction judiciaire de la cause la plus sensationnelle de nos annales criminelles. Il ne fait aucun doute (c'est nous qui soulignons) que, tôt ou tard, l'un des procureurs qui agissent dans cette affaire se fera un devoir de mettre officiellement fin à cette rumeur." Ceux qui ignorent la teneur du canard en question sont aussi bien de continuer à l'ignorer. Ceux qui l'ont lu d'un oeil distrait ne pouvaient rien faire de mieux que de l'oublier, et s'ils n'en ont pas souri en tournant la page, c'est qu'ils manquent d'humour et c'est bien dommage pour eux. Ce n'est pas pour prendre un air sibyllin que nous remuons ce délayage saugrenu à trois semaines d'intervalle, mais bien pour constater que le journalisme de foire, chez nous, n'est pas mort de sa belle mort, comme on avait cru ou, à tout le moins, souhaité. Qui a fait si grand état de cette rumeur? Quel journal lui a donné une importance nationale en lui consacrant sa première page en caractère gros comme ça? Le même, exactement, qui exprimait son désir de voir l'un des procureurs de l'"affaire sensationnelle" mettre fin (et officiellement encore!) à ce ragot. C'est à la fois délicieux et inouï... La psychologie ressemble à s'y méprendre à celle de la mégère classique qui commence par enrober de précautions oratoires le propos charitable qu'elle s'apprete à débiter: "Ce n'est pas dans mes habitudes de me mêler de choses qui ne me regardent pas, mais il paraîtrait que le mari de Mme Chose... et patati, et patata... Le tout se terminant par un: "Ça serait bien effrayant si la chose n'était pas vraie, mais enfin, je vous la raconte telle que je l'ai entendue, ma chère." La similitude du procédé, soyons-en assurés, ne se trouve que dans la forme, car il va de soi que, dans le fond, il s'agissait purement et simplement d'un "scoop" lancé à plein tutti et se terminant sur le ton chattemite puisqu'après tout, l'art indique qu'il ne faut pas dépasser la mesure. On aura aussi noté dans la même page, ces titres bien sentis: "Ottawa se débarrasse de ses énormes rats" (sans ironie, ni allusion). "Chute d'une femme de 300 livres" (pas celle de Barnum) et "Sioui se porte bien en jeûnant" (très approprié en ce premier dimanche du Carême). Voilà qui est mieux, parce que plus comique, plus bon enfant et dans sa bonne tradition. — G. St-O.

## A la Hongroise

Derrière le rideau de fer, les procès pour trahison, espionnage, sabotage se font à une rapidité qui tient vraiment du prodige. Rien ne traîne en longueur. L'accusé ne cause généralement pas d'ennuis en protestant de son innocence; c'est même à croire que c'est avec une sorte de complaisance — nous allions dire avec le sourire aux lèvres — et une contrition parfaite qu'il se reconnaît coupable de tout ce qu'on voudra bien l'accuser. Bref, tout se passe comme dans une séquence de film, et une fois le verdict rendu (on peut toujours rêver sur l'étymologie du mot verdict!) le présumé traître, espion ou saboteur est liquidé d'une façon ou d'une autre. En tout cas, il est disparu de la carte puisque personne n'en entend jamais plus parler... Voilà comment les choses se sont dernièrement passées au pays qui a rendu la goulache célèbre. Nous avons pu juger que ce dernier produit en est un d'exportation. Quant à l'autre, c'est-à-dire la conception de la procédure judiciaire, il nous suffit de la humer à une distance respectable pour décider sans plus qu'il doit demeurer de consommation locale. Sans être plus délicats qu'il ne faut, nous connaissons, nous, la différence entre la nausée et l'appétit. — L. S.



**LE FROMAGE DE ROQUEFORT**

# Pline l'Ancien en parlait déjà!

**L**a fabrication du fromage de Roquefort remonte à la plus haute antiquité. Elle existait déjà au temps des Romains ; son appellation d'origine est la plus ancienne qui ait été reconnue par des textes officiels. Des décisions royales et des Actes du Parlement la protègent depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Elle est actuellement reconnue officiellement dans trente cinq pays et depuis le récent Congrès International de Stockholm en août 1949, elle est reconnue par les Organisations Professionnelles de Laiterie et de Fromagerie de tous les pays du monde.

Presqu'au centre du Pays des Causses, à proximité des grandes voies millénaires de communication qui traversent le Larzac, un éperon dressé vers le ciel porte le vieux site de Roquefort, autrefois *Chastel* signalé par sa valeur militaire et le négoce qu'il abritait, aujourd'hui siège d'une industrie florissante dont la renommée a fait le tour du monde.

Produit du lait de brebis, celui que les gourmets des deux continents appellent le *Roi des Fromages* a, pour berceau, ces Causses, pauvres et dénudés, à la végétation clairsemée et rabougrie, dont l'uniformité morne et continue n'est trouée que par la haute stature du berger drapé dans sa cape de laine.

Seule, la brebis sobre et rustique, peut se contenter de cette nourriture médiocre ; seule, elle peut entreprendre les longs parcours que nécessite la recherche des points d'eau disséminés de loin en loin au fond de quelques rares *combes*.

Curieuse industrie, qui doit sa vitalité à un concours unique de circonstances : le voisinage d'un grand pays ovin, et d'un centre aménagé par la nature pour donner au produit toute sa finesse. Le lait de brebis est reçu tous les matins aux laiteries que possèdent dans chaque hameau les industriels de Roquefort. [ Lire la suite page 31 ]

Photos du haut, de gauche à droite, reçu à Roquefort une semaine après le caillage, le fromage va au saloir. — Vue de l'un de ces saloirs réputés pour leurs "courants d'air". — Cave carrière : l'une des "allées" où se conditionne l'affinage des fameux fromages.



Ci-dessus, au centre, vue générale d'un saloir dans l'une des caves basses. — A droite, pâturage sur les Causses, pauvres et dénudés mais où les brebis sobres et rustiques peuvent se contenter d'une nourriture médiocre. — Ci-contre, vue générale prise de la "Roche Percée". Pline l'Ancien, au premier siècle de notre ère, vantait déjà les qualités du fromage qui s'y fabrique et qu'on appréciait à Rome. Photos S. F. I.

UN ROYAUME A L'ORDRE DU JOUR

# LA JORDANIE

**P**ARMI les révolutions qui s'accomplissent en ce moment dans le monde, il en est une qui, pour n'être ni sanglante ni bruyante, n'en revêt pas moins une importance capitale. Nous voulons parler de celle dont le point de départ est dans le Moyen-Orient et dont les ramifications s'étendent à tout l'Islam. Sa signification est immense, car son aboutissement signifierait peut-être la réunion sous un même sceptre d'intérêts jusqu'ici divergents, sinon opposés ; ce serait alors l'extension au plan politique de ce qui existe sur le plan religieux et la constitution d'un vaste empire arabe.

L'homme auquel on prête ces hautes aspirations est Abdullah. Fils de l'ancien roi du Hedjaz, Hussein, il fut placé à la tête du nouvel état issu du démembrement de la Turquie d'Asie à la fin de la première guerre mondiale, baptisé Transjordanie puisque situé à l'est du Jourdain. Agé de 68 ans, Abdullah est probablement la personnalité la plus réfléchie et la plus énergique parmi les dirigeants arabes. S'il a une confiance quasi illimitée en ses propres moyens, il est aussi capable d'écouter opinions et conseils. Demeuré pourtant longtemps dans l'ombre, ce sont, ô paradoxe, les événements susceptibles de lui être funestes, la guerre contre Israël, qui l'ont placé au premier plan de la scène politique.

C'est là où l'on eut un premier exemple de l'habileté et de la diplomatie d'Abdullah. Entraîné par la force même des choses dans une lutte contre les Juifs, il n'a pas hésité, dès qu'il fut convaincu que le sort des armes lui était contraire, à conclure un armistice qui, mettant en jeu la solidarité du monde arabe, ne pouvait manquer de lui attirer de profondes inimitiés. Pourtant, ce n'est pas un secret pour personne qu'Abdullah brigue le Califat et la perte des sympathies d'Egypte, de l'Arabie Séoudite et de l'Irak a dû lui être pénible... Mais il a préféré, en politique réaliste, assurer avant tout la sécurité de son royaume. Ce but atteint, il a pu revenir à ses rêves d'antan.

A dire vrai, il possède quelques atouts de taille : intérêts divergents des états arabes, protection des grandes nations, Angleterre d'abord, Amérique ensuite. De ceci, son voyage à Londres où il fut l'invité de M. Bevin, en est une preuve. On comprend que le gouvernement britannique ne verrait pas du tout d'un mauvais oeil la constitution d'une Grande Syrie, réunissant ce pays à la Jordanie, car ainsi s'appelle désormais le royaume d'Abdullah puisque ses terres s'étendent maintenant des deux côtés du Jourdain.

Mais le point culminant de sa diplomatie fut certainement le spectaculaire voyage en Espagne. Abdullah faisait là d'une pierre deux coups : il s'assurait la sympathie du Caudillo dont l'influence sur une partie du monde arabe, le Maroc, n'est nullement négligeable, et affermissait son autorité morale en le posant en quelque sorte en défenseur de l'Islam. Venant après la réception londonienne, la visite d'Abdullah dut certainement être agréable au coeur du gouvernement espagnol...

On a dit à l'époque que Franco et le roi de Jordanie avaient en commun une même haine du communisme et on a rappelé l'existence de la garde tcherkesse d'Abdullah. Certains ont prétendu qu'il s'agissait de cosaques ayant quitté la Russie lors de la révolution de 1917. Ils ont été trompés par la similitude de l'habillement : en fait, les Tcherkesses, chrétiens encore vers la fin du XVIIIe siècle puis convertis à l'islamisme, ont quitté, au nombre de 400,000, la Russie des tsars dans la deuxième moitié du XIXe. Une minorité seulement, 200,000 environ, demeura dans le pays et c'est elle qui forme aujourd'hui une des républiques socialistes soviétiques.

Jetons maintenant un coup d'oeil sur le pays et sur sa capitale. En anglais, la Jordanie porte le nom de « Hashemite Jordan Kingdom », témoignant ainsi avec fierté son appartenance à la secte islamique des Hachemites, descendants de Hachem, aïeul du Prophète. Sa capitale, Amman, a de belles lettres de noblesse. Elle tient son nom de la tribu des Ammonites dont le chef-lieu, Rabba, occupait la même place. Ce peuple apparenté de fort près aux Juifs, vivait en constante discorde avec eux depuis le temps des Juges jusqu'à l'Exode, et cette inimitié séculaire ne s'effaça que lorsque l'Egypte se proclama maîtresse absolue de la région du Jourdain.

C'est alors, sous le règne de Ptolémée Philadelphie — 3 siècles avant Jésus-Christ — qu'Amman devint pour un certain temps Philadelphie et [Lire la suite page 31]

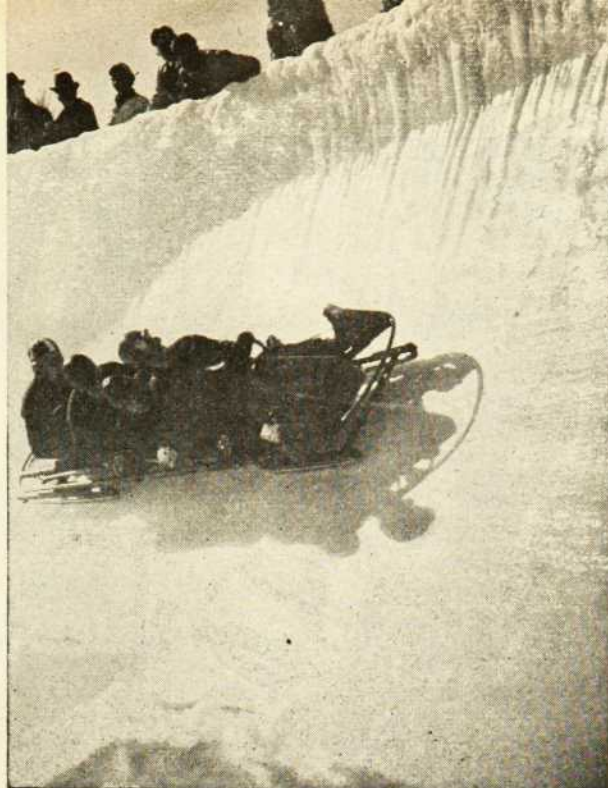


Ci-dessus. Située autrefois sur le chemin des caravanes allant de Damas à La Mecque, Amman est aujourd'hui encore sur une ligne de grande communication : la voie ferrée qui va de Damas à Akkaba, sur la Mer Rouge. Amman a de belles lettres de noblesse ; elle tient son nom de la tribu des Ammonites dont le chef-lieu, Rabba, occupait la même place.



Ci-dessus, à l'instar des autres sujets du roi Abdullah pour qui le chemin de fer n'est plus une nouveauté, ce Cheik voyage, lui aussi, en train et, confortablement assis dans son compartiment-lit, comme le ferait n'importe quel voyageur de son pays. — Ci-dessous, le moderne côtoie l'antique dans la capitale du roi Abdullah : témoins, ces voitures américaines.





DANS LES BLANCS PAYSAGES

# Les Sports d'Hiver en Suisse

**P**AYS des "quatre mille", des pics acérés, des hauteurs glaciaires... Il y bien longtemps que la Suisse s'est acquise cette renommée. Mais l'enthousiasme suscité par les sports d'hiver en des cercles toujours plus étendus a ajouté un élément nouveau à l'intérêt que présente ce petit pays niché en plein cœur des Alpes. Entre les hautes chaînes s'étalent de larges vallées ensoleillées qui ignorent et les brumes et les maladies de la saison. La cohorte des skieurs s'ébat sur les pentes douces; cependant, les patinoires polies comme des miroirs invitent à la danse sur la glace, aux joyeuses évolutions, tandis que les chemins ouverts sous la forêt hivernale permettent de paisibles promenades.

La Suisse, pays du tourisme par excellence, s'est constamment appliquée à combler les désirs de ses hôtes, venus de toutes parts pour y passer leurs vacances. Le néophyte du ski trouvera d'excellents professeurs. Grâce à une méthode dûment éprouvée au cours des dernières décades, ces derniers parviendront, dans un temps souvent étonnamment court, à former leur élève qui pourra alors abandonner la pente d'exercice et entreprendre des excursions. Aujourd'hui, téléskis, télésièges ou funiluges atteignent les points de départ des pentes les plus renommées du pays; la montée n'est plus, comme naguère, une corvée fatigante: elle est devenue un plaisir. Cependant de nombreux maîtres de ski brevetés sont aussi des guides de première force. Celui qu'attire la haute montagne hivernale trouvera donc, pour l'accompagner, des hommes éprouvés et pleins d'expérience.

En Suisse, les grandes compétitions internationales de ski constituent les attractions les plus goûtées et réunissent les meilleurs champions de descente, de slalom, de fond et de saut. La lutte de ces athlètes durement entraînés reste à jamais gravée dans le souvenir du spectateur.

Le patinage, lui aussi, donne lieu à des soins attentifs. Presque toutes les stations possèdent leurs patinoires fidèlement entretenues où l'on pratique avec enthousiasme le patinage artistique, la course de vitesse et surtout le hockey sur glace. Rien d'étonnant, en conséquence, à ce que les patineurs artistiques ou les hockeyeurs suisses se classent parmi les meilleurs du monde. Les amateurs de curling se rencontrent dans de nombreuses stations mondaines. Ils trouvent, sur les aires polies comme des miroirs mises à leur disposition, des conditions de glace on ne peut plus idéales. Et lorsque nous aurons cité les excellentes pistes de luge et de bobsleigh, on devra bien reconnaître que l'hôte étranger peut exercer sans faute n'importe quel sport d'hiver en Suisse, pays de vacances.

Certains centres helvétiques de repos et de sports ont acquis une renommée universelle. St-Moritz, situé à 5.000 pieds dans la haute et pittoresque vallée de l'Engadine, a eu l'honneur d'organiser les derniers Jeux olympiques d'hiver. Citons également Davos et l'immense région de la Parsenn, avec sa piste de descente dont le parcours, de haut en bas et sans arrêt, dure une heure pleine.

Il faudrait pouvoir énumérer tous les agréments et toutes les installations de toutes les multiples stations d'hiver de la Suisse, décrire les moyens de remontée mécanique dont elles disposent, suivre les pistes qu'elles offrent aux skieurs, mesurer les dimensions de leurs patinoires où les fervents du curling ont leur espace réservé. Mais la place nous fait défaut et nous devons nous contenter de citer quelques noms, attrayants et évocateurs.

Zermatt, la station valaisanne, a pris rang d'une manière étonnamment rapide parmi les principales stations. Celui qui aura séjourné face au Cervin (12.000 pieds) et qui sera monté au Gornergrat — pour en descendre de la façon que l'on devine, vélocité ou appliquée — celui-là ne pourra jamais oublier ses vacances hivernales. Dans le même canton du Valais, il faut citer Crans-Montana, Saas-Fée, Verbier. Pour en revenir aux Grisons, il y a Pontresina, Arosa et Flims qui ont leur clientèle, au même titre que les stations de l'Oberland bernois, comme Grindelwald, Wengen, Mirren, Gstaad et Adelboden. Dans les Alpes vaudoises, Villars-Chesières et Château d'Oex s'imposent et, en Suisse centrale, Engelberg, Stoos, Rigi et Andermatt.

On pourrait allonger la liste, mentionner des douzaines de stations plus modestes, dans les Alpes, les préAlpes et le Jura. Les hôtes d'hiver de la Suisse y passeront des jours et des semaines pleins de joies sportives, de détente physique et intellectuelle.

[ Lire la suite page 31 ]

**Ci-contre, de haut en bas, une patinoire polie comme un miroir, sur laquelle les as du curling — y compris les amateurs — peuvent s'en donner à coeur joie. — Dans le canton de Glarus, il n'est pas rare de voir des champions patineurs de fantaisie évoluer en présence d'enthousiastes spectateurs. — A Davos, une triple patinoire pour les joueurs de hockey, les joueurs de curling et les patineurs qui patinent pour leur bon plaisir.**

**Ci-dessus, de gauche à droite, à St-Moritz, une course de chevaux sur le lac gelé. — Même endroit, une grisante randonnée en bobsleigh, sport qui nécessite une grande rapidité de reflexes et un bon sens de l'équilibre. — Train de neige électrique pour le transport des skieurs, en Suisse française. Noter la voiture pour les skis.**





Dessin de  
JEAN MILLET

**Roman policier**

# LE RECORD DE "L'AIGLE NOIR"

I — Aviateur et journaliste

**U**NE foule énorme se pressait, ce jour-là sur le vaste champ d'aviation de Miami, en Floride. Des milliers de personnes se groupaient autour du vaste quadrilatère, contenues par un imposant service d'ordre. Dans le parking voisin de l'aérodrome des centaines d'autos de toutes les marques s'alignaient. Dans le ciel libéré de tout nuage, des avions passaient et exécutaient de grands cercles au-dessus de cette fourmilière humaine.

Et tandis qu'évoluaient les appareils, les regards de tous les assistants convergeaient vers un énorme qua-

drimoteur qui attendait au centre même du champ et autour duquel s'affairait une équipe de mécaniciens et de spécialistes.

Au premier coup d'œil, une particularité frappait quand on observait ce quadrimoteur. C'est qu'il était uniformément peint en noir, ailes, fuselage, carlingue et jusqu'aux longerons de l'appareil, tout apparaissait de la même teinte sombre, exception faite évidemment des étoiles qui se détachaient aux extrémités des deux ailes et qui indiquaient la nationalité américaine du grand oiseau mécanique.

Des lettres apparaissaient aussi, peintes en blanc sur la carlingue et les spectateurs des premiers rangs

pouvaient aisément les déchiffrer : *Black Eagle*, c'est-à-dire, en français : *Aigle Noir*.

*L'Aigle Noir* ! Depuis longtemps déjà les journaux du nouveau monde parlaient de cet appareil géant qui avait fait des essais particulièrement intéressants et couvert déjà de nombreux circuits. Aujourd'hui, il allait s'attaquer à un record du monde. Son pilote, Max Egger, avait décidé en effet de tenir l'air avec son appareil pendant un mois en circuit fermé.

Pareille tentative pouvait paraître paradoxale. Il fallait être insensé et ne point tenir compte des possibilités humaines et de la résistance pour espérer que serait surmontée une telle épreuve, mais Max Egger

**Sur un record d'envolée en circuit fermé vient se greffer une affaire  
de bijoux volés, double aventure qui auréolera un jeune pilote de  
gloire et qui entraînera la destruction d'une dangereuse bande.**

*Telle est la substance de ce roman policier d'Albert Bonneau.*

était un as de la race des Lindbergh, un risque-tout que ne rebutait aucun obstacle et que passionnait toute tentative périlleuse. Vingt fois il aurait pu trouver la mort au cours de ses essais ou de ses acrobaties aériennes, vingt fois il avait triomphé avec un éclatant succès de l'épreuve, déployant un sang-froid qui stupéfiait les plus célèbres hommes de l'air eux-mêmes!

Cette fois, le record prévu dépassait tout ce que l'imagination pouvait inventer. On avait bien vu des as tenir huit ou dix jours dans l'air, mais un mois! Et parmi les foules des paris s'engageaient déjà, en dépit de l'admiration qu'on éprouvait pour l'aviateur, on doutait de sa réussite et l'on se demandait s'il ne serait pas forcé d'atterrir avant même que les trente jours se fussent complètement écoulés.

Certes, tout avait été prévu pour aider la réussite de cette déconcertante navigation aérienne. Le vol en circuit fermé devait avoir lieu tant au-dessus de la presqu'île de Floride, qu'au-dessus du golfe du Mexique, de la mer des Caraïbes et de la grande île de Cuba. Nuit et jour des chronomètres postés sur différents points du parcours devaient surveiller le développement de l'épreuve, calculer la vitesse et la hauteur à laquelle volait l'Aigle Noir. Des avions spécialement outillés devaient le ravitailler en plein vol en essence. Quant aux vivres et à l'eau, ils étaient suffisants à l'intérieur même de l'appareil pour permettre de parer à toute éventualité.

Au cours de cette tentative véritablement sensationnelle, Max Egger devait être accompagné par un seul auxiliaire, l'Italien Spartivento, qui devait lui servir de navigateur et de radiotélégraphiste. Depuis longtemps compagnon de vol du champion, Spartivento était l'auxiliaire le plus précieux et le plus dévoué. Il professait le même mépris de la mort et du danger que son ami américain. Au cours des longues journées passées en plein ciel ils devaient se relayer, et prendre tour à tour un repos bien gagné!

Pourtant que d'aléas et de points d'interrogation demeuraient encore qui rendaient la tentative d'autant plus incertaine. Les cyclones se déchaînaient assez fréquemment dans cette région, et bien que les prévisions météorologiques parussent excellentes pour le départ, on ne pouvait prévoir évidemment le temps qu'il ferait dans la suite, mais Max Egger avait foi en son étoile. Il voulait tenter coûte que coûte l'aventure et réussir. Tout semblait organisé de telle sorte qu'il pût soutenir les plus rudes coups de tabac. Aussi conçoit-on facilement l'intérêt intense qui s'emparait de tous les assistants qui examinaient curieusement l'énorme quadrimoteur, prêt à prendre son essor dans l'azur.

Pendant que la curiosité générale se concentrait sur l'appareil, le héros du jour, Max Egger, attendait, atterré auprès d'un seul homme, son ami intime le journaliste Mac Rabbit.

Mac Rabbit avait usé ses fonds de culotte sur les bancs de la même université que Max Egger. Unis dans les bons comme dans les mauvais jours, ils s'étaient toujours considérés comme de véritables frères. En ce moment même, tandis que la police écartait impitoyablement tout reporter importun, Mac Rabbit restait seul en présence de l'aviateur.

Max Egger avait exigé qu'on les laissât tous deux s'entretenir un peu avant de l'envol. Toutes les notabilités présentes avaient dû s'incliner devant le désir de l'aviateur. Et voilà pourquoi, au moment même où la mer humaine balayait les abords du champ d'aviation de Miami et déferlait de toutes parts, cherchant sans succès à apercevoir l'audacieux homme de l'air, Max et Mac s'entretenaient tout tranquillement à la cantine.

— Si tu savais combien je regrette de ne pouvoir décoller avec toi! Je ferais un navigateur suffisant, je t'assure!

Mac Rabbit ne pouvait dissimuler sa déception cuisante. Il eût aimé affronter mille périls au côté de son ami, mais hélas! leurs métiers, si différents l'un de l'autre, les accaparaient et les séparaient la plupart du temps. Il était rare qu'ils pussent se rencontrer et bavarder à cœur ouvert.

— Toute autorisation te serait accordée, *my boy*, déclara en souriant l'aviateur, mais, tu comprendras: il est indispensable que je ne charge aucun poids inutile en embarquant un passager! Dans l'intérêt même de la tentative que j'aborde, je dois refuser d'embarquer un troisième passager! Spartivento suffira!

Et comme son interlocuteur faisait la moue, Max Egger s'empressa d'ajouter:

— D'ailleurs, tu n'as pas à regretter de rester à Miami. N'es-tu pas, actuellement, sur la piste d'un reportage également sensationnel, celui de démasquer les trop fameux voleurs de diamants qui redoublent leurs méfaits depuis trois mois et auxquels la police livre une lutte acharnée!

— C'est précisément pourquoi je suis à Miami aujourd'hui, repartit le reporter. Sinon, je n'aurais pas eu la bonne fortune de te voir avant la merveilleuse tentative que tu prépares. Du fond du cœur, tu sais combien je souhaite ta victoire!

— Les gredins que tu recherches se seraient-ils donc réfugiés ici-même?

A cette question que lui adressait son ami, le journaliste répondit par un geste évasif.

— La police et moi-même avons de sérieuses raisons de le supposer! Je crois être sur une bonne piste! Mais parlons surtout de toi. Ne penses-tu pas que ta tentative est bien risquée? Rester dans l'air un bon mois, et voler ainsi nuit et jour.

— Avec Spartivento, nous sommes sûrs de gagner! riposta simplement l'aviateur. Et nous demeurons persuadés que l'épreuve, si rude qu'elle paraisse, n'est pas au-dessus de nos possibilités! D'ailleurs, songe au résultat merveilleux! Si mon Aigle Noir s'adapte ce record mondial, je serai l'homme le plus heureux de l'univers!

Le visage de Max Egger s'éclairait pendant qu'il s'exprimait de la sorte. On comprenait qu'il avait mis tout son espoir dans sa réussite. Il y avait employé également toute sa fortune, car le quadrimoteur avait été construit entièrement avec ses deniers. Pendant des

mois, l'aviateur l'avait mis au point entouré des meilleurs spécialistes. Et maintenant, après des essais encourageants, le sort en était jeté, il se disposait à tenter la chance!

Tout autour, la foule continuait de s'agiter, on entendait ses rumeurs et ses murmures. A tout moment, dans le ciel, un vrombissement sonore se faisait entendre. Les camarades de Max Egger ne se laissaient pas de survoler le champ d'aviation. Leurs ombres passaient fugitives, sur le mouvant tapis constitué par la multitude en effervescence.

Des coups frappés à la porte de la cantine rappellèrent aux deux amis que le court moment de leur tête-à-tête touchait à sa fin:

— Encore une fois, bonne chance! déclara le journaliste en prenant la main de son interlocuteur et en la serrant vigoureusement.

— Je puis te dire les mêmes paroles! Quand l'Aigle Noir s'en reviendra des nues, victorieux, je le souhaite de toute mon âme, je suis bien certain que j'apprendrai ton succès à toi aussi et l'heureuse conclusion de tes efforts! Au fond, je t'envie. Cette existence pleine de risques et de mystère que tu mènes m'eût profondément séduit!

— On ne peut être à la fois journaliste et roi des as! Combien de fois, moi aussi, n'ai-je point rêvé de voguer comme tu le fais en plein ciel!

La porte s'ouvrit, les ingénieurs et les notabilités de Miami qui attendaient dans la pièce voisine que le bref entretien des deux amis eût pris fin, se décidèrent enfin à entrer. Alors des éclats de voix se firent entendre. Alex Gregson, l'organisateur de l'épreuve, s'empressa le premier auprès de l'aviateur:

— Et Spartivento? Que devient Spartivento? A quoi songe-t-il?

Tout de suite, Max Egger put surprendre l'inquiétude qui se lisait sur tous les visages.

— Comment! s'exclama-t-il. Spartivento n'est pas encore arrivé?

— Pas encore, et vous décollez dans dix-sept minutes exactement!

— C'est étrange! Il m'avait promis, pourtant.

Une sourde inquiétude s'empara à ce moment de l'aviateur. Cette absence de son auxiliaire pouvait à bon droit paraître déconcertante. Spartivento, en effet, était toujours exact. Il devait être sur le champ depuis une heure au moins. Pourtant, Max Egger voulut hasarder une hypothèse:

— Spartivento a dû rester un peu plus longtemps que de coutume auprès de sa femme et de ses trois gosses! Il n'est pas comme moi un incorrigible célibataire! Nous serions égoïstes de lui reprocher de s'attarder chez lui.

— Sans doute, mais Mme Spartivento et ses enfants pouvaient fort bien accompagner votre ami!

Cet argument qu'opposait un des voisins de l'aviateur ne manquait pas de justesse. Et Max Egger se demandait quelle pouvait être la cause exacte de ce retard intempestif, quand une voix lui cria:

— Hello, Egger! On vous demande à la cabine téléphonique, de la part de Spartivento!

L'aviateur s'élança aussitôt, bousculant ceux qui l'entouraient, et s'effaçait précipitamment devant lui. En quelques instants, il atteignit la cabine voisine de la cantine, puis s'emparant de l'écouteur demeuré étalé sur le rayon.

— Hello! interrogea-t-il anxieux pendant que ses compagnons bloquaient littéralement l'entrée de son refuge, prêtant attentivement l'oreille. C'est Spartivento qui est au bout du fil?

Ce fut une voix de femme qui répondit:

— C'est Mme Spartivento! Mon mari vient d'être blessé au moment où il se rendait vers le champ d'aviation avec sa Ford!

Et, avant même que l'aviateur ait pu hasarder une nouvelle question, son interlocutrice invisible déclarait:

— Nous étions montés avec lui, mes enfants et moi, quand, brusquement, à deux milles environ du cap Floride, sur la chaussée de Miami, une Buick est venue malencontreusement nous tamponner. Le choc fut violent, et mon mari s'en tire avec une blessure heureusement sans gravité. Il a la jambe cassée. On vient de réduire immédiatement la fracture. Mais dans ces conditions, vous comprendrez qu'il ne pourra vous accompagner au cours du vol!

Le masque de Max Egger se contractait à mesure que Mme Spartivento lui exposait la situation. Son compagnon blessé, c'était la plus déplorable aventure qui pût arriver! Déjà tout autour, les assistants qui avaient surpris quelques-uns des propos tenus [ Lire la suite page 14 ]

## VERE NOVO

*Comme le matin rit sur les roses en pleurs!  
Oh! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs!  
Ce n'est dans les jasmins, ce n'est dans les pervenches  
Qu'un éblouissement de folles ailes blanches  
Qui vont, viennent, s'en vont, reviennent, se ferment,  
Se rouvrant, dans un vaste et doux frémissement.  
O printemps! quand on songe à toutes les missives  
Qui des amants rêveurs vont aux belles pensives,  
À ces cœurs confiés au papier, à ce tas  
De lettres que le teute écrit au taffetas,  
Aux messages d'amour, d'ivresse et de délire  
Qu'on reçoit en avril et qu'en mai l'on déchire,  
On croit voir s'envoler, au gré du vent joyeux,  
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux,  
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,  
Et courir à la fleur en sortant de la femme,  
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,  
De tous les billets doux, devenus papillons.*

VICTOR HUGO



Dessin  
de  
JEAN  
MILLET

# LE BONHEUR

*Comme dit la chanson, le bonheur est chose*

*légère. Marie-Louise Reymond nous le prouve*

*d'ailleurs dans cette prenante nouvelle.*

**G**ERMAINE DESTRÉE vit, non sans quelque contrariété, sa mère s'asseoir à son chevet après avoir disposé devant elle le plateau chargé de la théière fumante et des tartines qu'elle affectionnait à son premier déjeuner.

— Mais, maman, pourquoi me gêner ainsi ?

Madame Destrée sourit :

— La soirée de hier était bien fatigante. Ces galas de bienfaisance, suivis d'un bal, n'en finissent pas ! C'est pourquoi j'ai pensé que tu serais contente de déjeuner au lit et de dormir encore.

— Au contraire, j'ai honte que tu me serves ainsi, puisque tu t'es couchée aussi tard que moi.

— Oui sans doute, mais moi je n'ai fait qu'assister à cette soirée, tandis que toi, tu as pris part aux chants, à la représentation et ensuite tu as dansé. D'ailleurs je suis à un âge où l'on n'a guère besoin de sommeil et tu ne peux en dire autant si j'en juge par tes yeux cernés.

Germaine se détourna embarrassée :

— J'ai peu dormi, balbutia-t-elle.

Sa mère la fixa un instant, ouvrit les lèvres et les referma sans rien dire. Un lourd silence suivit. Madame Destrée tira son tricot du petit panier qu'elle avait au bras et le cliquetis des aiguilles se joignit au bruit ténu de la tasse glissante de temps à autre sur la soucoupe.

Enfin, Madame Destrée hasarda une phrase banale :

— Bien réussie, cette soirée de hier. Il y a eu pour plus de mille francs de bénéfice.

— Sans parler du produit de la loterie ! ajouta Germaine ; si chaque ville en fait autant, le comité pour les enfants grecs sera satisfait.

— Certes, dit la mère, et tout en gagnant beaucoup d'argent, il me semble que la jeunesse s'est bien amusée. Toi-même, Germaine, tu paraissais fort entraîné ?

La jeune fille rougit et retomba dans son mutisme.

— As-tu remarqué, reprit la vieille dame, non sans une légère hésitation, la figure sombre, presque douloureuse, de Jacques Mérian ? Cela me faisait mal à voir ; j'aime tant ce garçon, et depuis la mort de sa mère, je songe souvent au besoin qu'il aurait de se créer un foyer... Cela seul pourrait le tirer de sa tristesse ; dis-moi, Germaine, ne crois-tu pas qu'il y pense aussi et que son choix s'est fixé sur quelqu'un ?

La jeune fille haussa les épaules :

— Je n'en sais vraiment rien ! dit-elle brièvement.

— Oh ! Germaine, comment peux-tu parler ainsi ? s'écria Madame Destrée, oubliant sa résolution de ne pas froisser la farouche réserve de son enfant ; plus personne de nous ne peut douter des intentions de Jacques à ton égard, et c'est ta conduite de hier qui l'a désespéré. Comment as-tu pu, de parti pris et sous ses yeux, t'afficher avec un jeune fat et paraître avec lui sur un pied d'intimité qui ne répond à rien !

Germaine se redressa, les yeux étincelants :

— Gaston de la Rive n'est aucunement un fat ! Il n'est pas comme les jeunes gens de ta génération, voilà tout ! Il aime l'élégance, la nouveauté, tout ce qui est rare et précieux ; c'est pourquoi on le juge mal ! Je l'ai vu très souvent pendant que nous organisons cette soirée et je ne peux te cacher qu'il me plaît beaucoup.

Madame Destrée jeta sur sa fille un regard épouvanté :

— Tu ne me diras pas que tu t'es attachée à ce jeune homme ? Ne vois-tu pas quelle nullité se cache derrière son snobisme, et combien le luxe dont il s'entoure est déplaisant quand on songe qu'il ne fait rien et vit de la fortune de ses parents ! Un jour viendra sans doute où il devra épouser une dot pour faire face à ses goûts dispendieux. Mais enfin, supposons qu'il t'aime et veuille faire de toi sa femme ; crois-tu que tu serais heureuse ? Tu as plus besoin que tu ne penses de réflexion et de vie sérieuse ; sur quelles aspirations communes pourriez-vous fonder un foyer ?

— S'il m'épousait, cela prouverait qu'il est capable de ne pas faire un mariage d'argent, et cela même témoignerait de son sérieux.

— Ma pauvre enfant, cela prouverait aussi, qu'il est très épris de toi, et ne mesure en rien les difficultés et les charges de la vie ! Je le crois fort insouciant, et probablement incapable de maîtriser un caprice. Vois-tu, je ne pourrais me consoler de te voir abandonner la sûre tendresse de Jacques pour un entraînement passager... Sans doute, Gaston de la Rive exerce sur toi une particulière séduction, grâce à un charme physique extrême et qu'on ne peut nier, peut-être aussi par le prestige dont il jouit auprès de tes amies... A ton insu, tu es flattée, grisée de voir se fixer sur toi les attentions d'un jeune homme aussi recherché...

— Non, ce n'est pas cela ! s'écria Germaine violemment ; je l'aime et je veux le bonheur !

Sa mère posa la main sur le front moite :

— Il ne se trouve pas toujours dans les brillantes perspectives ni dans des satisfactions passagères...

[ Lire la suite page 19 ]

# DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

## LA BOXE PROFESSIONNELLE EST-ELLE UN SPORT OU UN SPECTACLE ?

La boxe professionnelle est-elle un sport ou un spectacle ? Voilà une question bien simple à laquelle beaucoup répondront qu'elle est un sport spectaculaire, l'un des plus rudes qui soient. Nous partageons largement cet avis. Il n'est pour preuve que de constater, au Forum ou ailleurs, la foule manifester ses impressions.

Est-ce à dire pour cela qu'un promoteur de boxe doit être surtout et avant tout un organisateur de spectacle, et que son seul souci doit être l'importance de la recette ? En bon impresario, il doit sélectionner un certain nombre de boxeurs, susceptibles de s'affirmer et d'attirer du monde à ses guichets. C'est ce que Raoul Godbout, l'un des meilleurs promoteurs de boxe qui existent sur notre continent, a toujours fait, depuis plus de 25 ans, sans oublier une bonne publicité dosée à souhait, qui lui assure une réussite complète.

En certains milieux, on se plaît à répéter que le promoteur Godbout va de l'avant avec l'aide financière du promoteur de lutte Eddie Quinn. C'est à peu près exact. Nous devons dire, en toute justice, que les connaissances pugilistiques de Raoul sont les facteurs les plus importants des nombreux succès remportés jusqu'ici, en boxe, au vaste amphithéâtre sportif de la rue Ste-Catherine ouest.

Certains mauvais esprits diront qu'il est facile d'opposer à un homme de classe certaine, des figurants qui aideront à l'ascension de la future vedette. Cette observation a sa valeur, mais nous aimons à croire que notre promoteur, on ne peut plus consciencieux, n'a pas eu à employer de tels stratagèmes pour les combats principaux, du moins. Il serait inadmissible, en effet, que le public découvrirait bien vite ces artifices, d'organiser une boucherie, où un boxeur serait victime désignée et offert en holocauste à l'autre.

De méchants bavards osent aussi prétendre que certains combats sont montés en épingle et que leur résultat est souvent décidé par avance, comme une farce bien réglée et bien ajustée. Nous voulons nous élever contre de telles insinuations. Le promoteur Godbout ne se laisse pas aller à de semblables manœuvres, car il ne cherche qu'une chose : faire combattre des pugilistes de valeur sensiblement égale, d'où les meilleurs ou les plus heureux sortiront vainqueurs. Il est aussi d'opinion qu'une saine et profitable émulation doit naître autant dans l'esprit du spectateur que du boxeur. Le premier deviendra fidèle et fera autour de lui une propagande et une publicité de bon aloi. Le second aura le désir et la volonté de vaincre pour être appelé à des destinées de plus en plus glorieuses et lucratives.

La boxe professionnelle est donc un sport au premier chef, elle est aussi spectacle, en autant que l'arbitre n'attend pas la mort de l'un des deux boxeurs pour arrêter un combat sanglant. Ces deux excellentes qualités ne s'opposent pas, elles se complètent, si loyauté, probité et conscience président à son épanouissement.

Oui, nous savons qu'il est bien arrivé dans d'autres sports que de savantes combinaisons se soient échauffées en silence. Elles ont toujours fini par transpirer. Si les journaux ne s'en sont pas emparés, les scandales les plus outranciers ont éclairé, aux Etats-Unis surtout.

Bref, dans tous les combats de boxe qu'il a organisés depuis plus d'un quart de siècle, le promoteur Raoul Godbout a toujours fait en sorte de ne pas se faire fustiger d'importance. Et il entend continuer cette excellente politique.

**Vous avez sous les yeux, RAOUL GODBOUT, assis à son bureau du Forum, l'un des meilleurs promoteurs de boxe du continent. A notre sens, Raoul est l'impresario qui connaisse le mieux l'art pugilistique, dans toutes ses fibres. Nous ne serions aucunement surpris de le voir réussir l'organisation d'un match entre Laurent Dauthuille et Robert Villemain, les deux rapides pugilistes français, au Stadium, en juin ou juillet prochain. Ce combat amènerait plus de 22,000 personnes aux guichets du Stadium, un de ces beaux soirs d'été. (Photo Studio L. Alain, cliché LE SAMEDI)**

## UNE AFFAIRE DE COEUR

Les athlètes savent, ou plutôt devraient savoir que, s'ils ménagent leur coeur, il ne se fatigue presque jamais. Mais si l'on court trop fort, si l'on nage trop fort, ou encore si l'on exagère tout effort corporel, on impose brusquement au coeur un surcroît de travail. C'est en ces termes que nous avons répondu à un bon père de famille, qui ne tient pas à ce que son jeune garçon de 19 ans devienne boxeur, précisément parce qu'il prétend que le fiston n'a pas un coeur assez fort pour résister à tous les assauts.

Tandis qu'un athlète se porte bien, une des propriétés les plus remarquables du coeur, c'est la quantité d'énergie en réserve dont il peut disposer, pour ainsi dire, à la minute.

Lorsqu'un athlète est essoufflé, cette réserve d'énergie est déjà dépensée. Il doit alors considérer l'essoufflement comme un avertissement. Les jeunes gens se donnent parfois de graves maladies de coeur en prenant part à des courses à pied trop pénibles pour eux. Lorsqu'on court, on utilise une grande quantité d'air, de même que le mécanicien d'une locomotive emploie beaucoup d'air dans sa chaufferie pour faire marcher le train à une grande vitesse. Le sang doit alors circuler très vite à travers les poumons, où il trouve l'oxygène de l'air que l'on respire. Par suite, le coeur bat de plus en plus vite, ce qui exige un fonctionnement de plus en plus actif des poumons et produit la sensation d'essoufflement. Si l'on est prudent, on s'arrête pour respirer, mais souvent les imprudents ne veulent pas s'arrêter. Aussi, voit-on s'évanouir des jeunes gens et même des hommes qui ont couru dans des courses trop dures pour eux.

L'évanouissement est une chose extraordinaire. Voici ce qui se passe alors : le coeur n'envoie plus assez de sang au cerveau, qui s'arrête de fonctionner et la personne qui se trouve mal tombe à terre. C'est précisément ce dont elle a besoin pour se rétablir. Quand on est debout ou assis très droit, le coeur doit envoyer le sang au cerveau de bas en haut, c'est-à-dire dans une direction opposée à celle de l'attraction terrestre, qui tend à tout attirer de haut en bas.

Dès que la personne qui s'évanouit tombe à terre, ou se renverse, la tâche du coeur, qui consiste à envoyer le sang au cerveau, lui est suffisante et le malade revient à lui. Si le coeur n'a pas subi d'effort exagéré, il se trouve de nouveau tout à fait remis.

On voit donc que la chute est, dans ce cas, le procédé que la nature emploie d'elle-même pour remédier au mal. Les gens qui ne savent pas cela s'efforcent de redresser la personne évanouie, ce qui revient à contrarier l'oeuvre de la nature et à remettre le

cerveau dans la position la plus défavorable pour recevoir la quantité de sang dont il a besoin. Ce sont les pieds de la personne évanouie qu'il faut relever, au contraire, afin que le sang n'aille pas dans les jambes, où il est inutile, et qu'il en reste beaucoup à envoyer à la tête qui en a le plus besoin.

## LES SPORTS ET LA SANTE

Nous recevons le communiqué suivant de l'Association Nationale de la Santé, affiliée au ministère de la santé nationale et du bien-être social du gouvernement fédéral :

Les sports doivent jouer un rôle de premier plan dans notre système d'éducation. Les exercices physiques sont un facteur important pour la croissance parce qu'ils activent la formation de l'ossature. Si notre génération a tendance à produire des individus plus grands et plus forts, ce n'est pas seulement la conséquence d'une meilleure alimentation, c'est aussi le résultat d'une pratique plus active et plus généralisée des sports.

On affirme que la santé mentale bénéficie également des sports parce qu'ils développent chez l'enfant et l'adolescent le sens de l'activité, de la vivacité et de la bonne camaraderie. Le sport constitue peut-être la meilleure école de discipline et de civisme. L'exercice physique permet le repos de l'esprit indispensable à un meilleur rendement intellectuel.

Les travailleurs de tous genres, manuels ou intellectuels, devraient régulièrement faire de l'exercice. Les industries ayant organisé des activités sportives pour leurs employés s'aperçoivent d'une production améliorée.

Si bons que soient les sports, il ne faut pas tomber dans l'excès. L'exagération, surtout pour les jeunes, peut être nocive. Un enfant devrait subir un examen médical complet avant de s'adonner aux sports, afin de découvrir, le cas échéant, certaines maladies, faiblesse du coeur, tuberculose, etc., que trop d'exercices aggraveraient sans aucun doute. L'enfant normal doit sûrement se livrer à un sport quelconque, mais les parents ne doivent pas oublier qu'un adolescent de 14 à 19 ans ou davantage est en période de croissance et doit éviter le surmenage. Les sports ont pour but de le constituer solidement, non pas de l'épuiser. Ceux qui dirigent les programmes de sports savent qu'un jeune, même doté d'une carrure impressionnante, n'a pas encore atteint son plein développement et ne peut par conséquent avoir la même résistance qu'une personne mûre. Le signe le plus sûr du surmenage, c'est une perte excessive de poids.





Des pompiers luttent afin d'éteindre un incendie qui s'est déclaré à la Union Oil Company's Refinery de Wilmington. Une explosion avait fait éclater un énorme réservoir d'huile dont le toit fut projeté à 300 pieds dans les airs. Les dommages sont évalués à \$40,000. Il fallut une lutte acharnée de trois heures avant que le feu soit sous contrôle, mais personne ne fut blessé.



Une vue à vol d'oiseau d'Anvers et de son port, l'un des plus beaux de l'Europe. Napoléon en disait : — C'est un pistolet chargé que je tiens sur la gorge de l'Angleterre. La cathédrale Notre-Dame d'Anvers date du XVe siècle et rivalise en grandeur et en hardiesse avec les plus célèbres de la chrétienté. Elle renferme les tableaux fameux de Rubens : l'ERECTIION DE LA CROIX et la DESCENTE DE CROIX.



Pour la sixième année consécutive, LARRY SOLOMON, âgé de 8 ans, a déposé une gerbe de fleurs au pied de la statue d'Abraham Lincoln, érigée à New-York, sur Park Avenue, à l'occasion du 141ième anniversaire de naissance du grand Américain. On sait que Lincoln fut l'émancipateur des Noirs de son pays.

Ci-dessous, une scène photographiée dans une ambulance aérienne. Le docteur MAX SCUH, qui accompagne l'équipe de skieurs autrichiens venus pour prendre part au tournoi international qui a eu lieu à Aspen, dans le Colorado, installe aussi confortablement que possible le skieur, WALTER SCHUSTER, 21 ans, à bord de l'avion qui doit le transporter à Denver. Le jeune skieur s'est brisé les deux jambes au cours d'une descente, et le docteur BRUNO HAID, de l'Université d'Iowa, l'accompagne à l'hôpital de Denver pour lui mettre les jambes dans le plâtre.



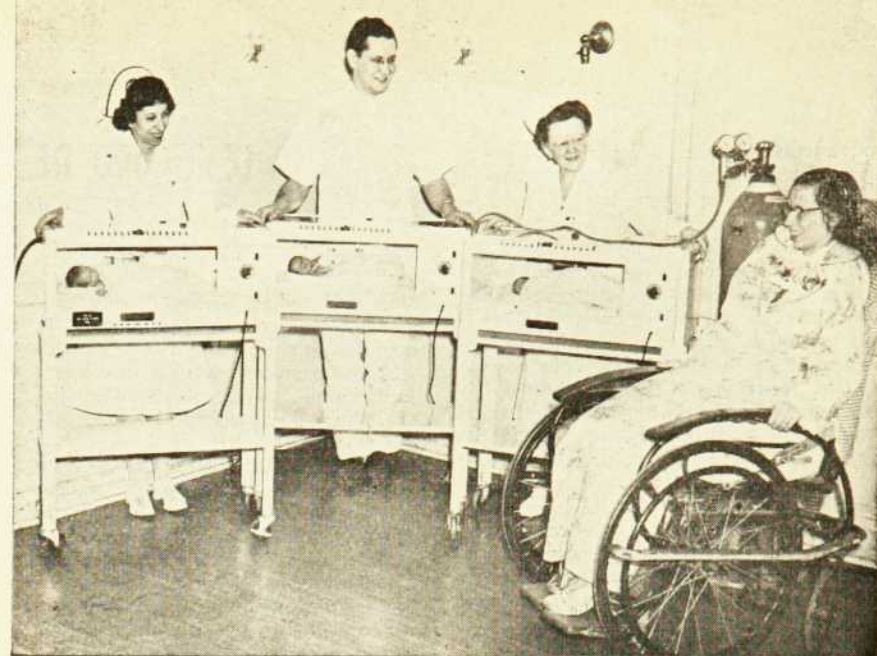
# ÇA et LA *par* L'IMAGE

Ci-dessous, un autre attroupement dans les rues de Berlin. Au cours d'une récente assemblée communiste, tenue en bordure des secteurs est-ouest, la police de la zone occidentale et celle de la zone orientale exerçaient une attentive surveillance afin de maintenir l'ordre et d'empêcher tout éclat entre les Berlinoises du secteur ouest et la démonstration des communistes. A gauche, les policiers de la zone occidentale de la capitale allemande portent le casque de métal, tandis que les policiers de la zone russe sont alignés face à l'assemblée politique.





Ci-dessus, une scène de funérailles à Inglewood, en Californie. Tous les cowboys de la patrie des films se sont réunis pour assister aux obsèques de Gene Gray, surnommé The Silver King of the Cowboys. A droite, on reconnaît la vadette HOOT GIBSON. Don Joaquin, le cheval du défunt, regarde mélancoliquement le cercueil de son maître. — Ci-dessous, à Berkeley, également en Californie, la petite CANDICE HOWARD, âgée de 2 ans, carasse son chien bien-aimé, Elmer, lequel lui a jadis sauvé la vie. Une carte postale menaçante a mis la famille Howard en émoi, si bien que la mère de Candice a alerté la police et que les employés des postes ont aussi été prévenus. Celui qui a rédigé la carte en question menace d'empoisonner Elmer, et comme dernièrement neuf chiens sont morts mystérieusement l'inquiétude semble justifiée.



Dans une salle d'hôpital de Long Branch, dans le New-Jersey, Mme Elizabeth Warnke, âgée de 30 ans, et atteinte de poliomyélite, sourit, avec un étonnement non dissimulé, à ses trois enfants nés de la veille. Son mari, le docteur Fred. Warnke, dentiste, et elle-même ne comptaient que sur un bébé, une fille, qu'ils projetaient d'appeler Jane. Chacun des nouveau-nés pèse de trois à quatre livres, soit un poids total de dix livres et demie. En charge des enfants, placés dans des incubateurs sont : Josephine Fasano, Edward Surowiec et Helen Evans.



Ci-dessus, M. ERNEST JOHNSTONE, camionneur de la Southdown Motor Services de Brighton, dans le Sussex, en Angleterre, s'était mis, dans ses moments de loisir, à fabriquer de minuscules autobus, actionnés par des pédales. Ce nouveau joujou devint si populaire que l'inventeur y consacra bientôt tout son temps. Après la guerre, il décida de le perfectionner en lui adaptant un moteur. Le petit autobus peut transporter trois adultes et il est très en demande, surtout pour les organisations de charité en plein air et les fêtes d'enfants. — Ci-dessous, l'un des 40,000 jeunes Juifs qui ont répondu à l'appel du nouvel Etat d'Israël. Le jeune garçon ne semble pas très réjoui de voir pour la première fois de la neige. Il est vrai qu'il fait un froid de huit sous zéro.



# LE RECORD DE "L'AIGLE NOIR"

[Suite de la page 9]

par la jeune femme, se regardaient atterrés. Et Alex Gregson, qui se penchait auprès de l'aviateur hasarda :

— C'est complet ! Puisqu'il en est ainsi l'Aigle Noir ne pourra pas décoller !

Les deux hommes se regardèrent interdits. Un simple retard dans l'envol, constituait un véritable désastre ! Depuis quelques jours la presse mondiale ne cessait de publier des articles concernant les préparatifs du quadrimoteur noir et vantait la tentative que son propriétaire se disposait à aborder. Remettre cette performance à plus tard, eût été évidemment un terrible coup pour la propagande.

Max Egger n'était point de ceux qui puissent reculer. Il écarta résolument l'idée d'une remise de l'épreuve. L'avion ravitailleur était prêt. Tout le monde attendait avec impatience.

— Je partirai quand même ! répondit-il.

— Tout seul ? Vous êtes fou ! Comment tenir un mois ?

— Pardon, M. Egger ne partira pas tout seul !

A peine cette discussion venait-elle de s'engager entre le champion et l'organisateur de l'épreuve, qu'un homme fendit les groupes qui entouraient actuellement la cabine téléphonique.

— Comment, c'est vous, Winckel ? fit Alex Gregson en reconnaissant le nouveau venu.

Winckel était un aviateur venu depuis peu de Chicago. A plusieurs reprises, il avait exercé les fonctions d'observateur et de navigateur sur les lignes de la « Panamerican Airways ». On le connaissait assez peu car il observait une certaine réserve vis-à-vis des hommes et des mécaniciens de l'équipe de Miami. A plusieurs reprises il était allé s'offrir à Alex Gregson. Sous les regards curieux des assistants, il s'arrêta auprès de l'organisateur du circuit.

— Avez-vous mesuré vos paroles, objecta immédiatement Alex Gregson. Etre le coéquipier de Max Egger exige de votre part des qualités et une force d'endurance à toute épreuve, sans parler des autres conditions.

Ces réserves ne parurent pas déconcerter Winckel.

— Je sais, déclara-t-il. Mais cela ne me fait pas peur ! J'ai le même poids que Spartivento, quant à mes connaissances techniques, elles sont suffisantes, en ce qui concerne le courage, je puis vous assurer qu'il ne me fera pas défaut !

## II — Un compagnon de la dernière heure

L'INTERVENTION de Winckel avait provoqué parmi les groupes une sensation d'autant plus facile à comprendre que la nouvelle de l'accident survenu à Spartivento venait de se propager avec une extraordinaire rapidité. Alex Gregson demeura pendant quelques instants sans mot dire, ses regards investigateurs s'arrêtaient sur le navigateur qui soutenait hardiment cette inspection. Dès le premier abord, l'impression que donnait Winckel s'affirmait favorable. Il était assez grand, blond, le visage glabre, à peine âgé de trente ans.

— Qu'en pensez-vous, Egger ? Ne croyez-vous pas qu'il serait plus prudent d'attendre le complet rétablissement de votre habituel coéquipier ?

L'aviateur hocha lentement la tête. Il lui en coûtait terriblement de reculer quelques minutes seulement avant l'envol. De son côté, il considérait attentivement Winckel. Le navigateur n'était pas pour lui un inconnu. Il savait quels étaient ses états de service, à plusieurs reprises déjà, Winckel lui avait demandé de l'engager dans son équipe.

— Nat Berber, Richard North, Sylvio Caffarelli sont-ils ici ? hasarda-t-il seulement en se tournant vers Alex Gregson.

— Tous trois sont actuellement en vol, répondit l'organisateur du circuit.

Max Egger s'immobilisa, tout pensif. Les trois hommes dont il venait de prononcer les noms étaient ceux sur qui il eût pu compter dans le cas d'une défaillance de Spartivento. En leur absence, Winckel apparaissait le seul auxiliaire possible.

L'aviateur voulut écarter tout de suite l'hypothèse d'une reculade. Il partirait quand même, et puisque un collaborateur s'offrait qui semblait animé d'une énergie à toute épreuve, il accepterait ses bons offices.

— Je crois que nous ferons bien de maintenir l'heure de l'envol, monsieur Gregson, déclara-t-il.

Max Egger lut pourtant dans les regards de son interlocuteur une certaine hésitation. Winckel ne lui semblait pas, à vrai dire, bien sympathique. Naturalisé de fraîche date, le navigateur était un homme ponctuel, adroit, énergique, mais s'affirmait-il bien le coéquipier idéal pour mener à bien une épreuve de ce genre ?

— Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps, hasarda l'aviateur, il convient de prendre une décision !

— Je le crois !

— Winckel vous semble-t-il the right man in the right place ?

— Je le crois !...

— Dans ce cas, agissez comme bon vous semblera !

La physionomie du navigateur s'éclaira aussitôt.

— Accepté ! dit Max Egger, mais préparez-vous tout de suite ! Nous allons décoller !

L'interpellé ne se fit pas répéter ces paroles, pendant que les reporters se pressaient autour de l'aviateur, grillant sans compter les ampoules de magnésium pour le photographe au bras d'Alex Gregson, il se faufila parmi les groupes et courut vers les hangars du champ d'aviation.

Des acclamations délirantes accueillirent Max Egger quand il apparut au

dehors. Les constables et la police à cheval eurent grand-peine à refouler les trop ardents admirateurs du célèbre pilote. Les bruits les plus fantaisistes venaient en effet de courir, colportés par on ne savait qui, annonçant la remise à plus tard de l'envol à la suite d'un accident, mais l'apparition de l'aviateur venait dissiper ces rumeurs. Et, bientôt, un enthousiasme indescriptible s'empara de toute l'assistance quand on vit Max Egger se diriger vers l'endroit où attendait l'Aigle Noir.

Cette fois, le petit groupe constitué par le pilote, par Gregson et par quelques notabilités de l'aviation américaine, eut quelque mal à apaiser les journalistes qui s'écrasaient autour de lui et le bousculaient sans vergogne. Pendant un certain temps, emporté parmi les tourbillons de la foule, l'aviateur avançait comme un aveugle. Et il se trouva bientôt en présence d'un micro... Des caméras innombrables crépitaient autour de lui :

— Vite, monsieur Egger, quelques mots au sujet de la redoutable tentative que vous préparez !

L'aviateur affermit de son mieux sa voix pour parler devant le micro. Il dit très simplement toute sa conviction de vaincre et de s'adjuger le record du monde de durée en circuit fermé, des gerbes de fleurs lui furent alors lancées ; il en prit une, puis dégagé non sans rudesse par une escorte de policemen, il s'en fut vers le quadrimoteur.

A peine le pilote parvint-il dans le voisinage immédiat de l'avion qu'il aperçut un homme qui revêtait hâtivement une combinaison de couleur brune avec l'aide de deux mécaniciens. Il reconnut Winckel. Son nouveau coéquipier n'avait pas perdu un seul instant. Tout heureux d'avoir reçu l'approbation de Max Egger et celle d'Alex Gregson, il subissait à son tour le « feu » des caméras. Et il avait écarté pru-

demment quelques reporters qui avaient tenté de lui demander certains renseignements sur sa carrière.

D'un pas rapide, Max Egger fit le tour de son appareil. L'Aigle Noir lui parut fin prêt. Ses hélices tournaient éperdument et le vrombissement étourdissant de ses moteurs emplissait l'atmosphère. Suivi de deux mécaniciens, le pilote adressa ses dernières observations. Les détails qu'on lui fournit le satisfirent amplement. Le quadrimoteur était paré pour aborder la délicate tentative. Dans le ciel, les autres avions continuaient d'exécuter de grands cercles, volant à faible hauteur.

Enfin, Winckel se hissa dans la carlingue ; il avait coiffé le casque de cuir et passé les lunettes devant ses regards clairs.

— Plus que cinq minutes ! hurla Alex Gregson.

Max Egger s'empressa de revêtir à son tour sa combinaison et de coiffer son casque. Auprès de lui, les gens de la météo et les chronomètres s'agitaient et parlaient à Gregson. Les prévisions atmosphériques s'affirmaient infiniment favorables. Dans le ciel pur, on ne repérait pas le moindre nuage qui pût faire prévoir un prochain coup de tabac.

— Good bye and good luck !

Max Egger serra les mains nombreuses qui se tendaient vers lui, eut un geste aimable à l'adresse de ses milliers d'admirateurs qui s'écrasaient littéralement pour le voir, puis il monta à son tour dans la carlingue. Pendant quelques instants, il promena ses regards sur la mer humaine qui recouvrait le champ d'aviation, cherchant des yeux Mac Rabbit. Nulle part il ne vit le journaliste. Séparés depuis le coup de téléphone de Mme Spartivento, les deux amis ne s'étaient plus revus.

Alors le pilote n'insista pas. Il s'installa à son poste, promena un rapide coup d'oeil sur le tableau des commandes. Winckel se trouvait déjà au poste que devait occuper le blessé :

— Tout est prêt ! se contenta-t-il de déclarer simplement.

Max Egger sourit, agita une fois encore la main à l'adresse de la foule. Le grand oiseau noir frémissait dans toute sa membrure et trépidait inlassablement. Et la chanson sonore des moteurs emplissait l'atmosphère.

— Enlevez les cales !

Les paroles du pilote dominèrent à peine le fracas étourdissant, mais les mécaniciens qui se pressaient autour de l'avion avaient compris. Ils se précipitèrent, et, quelques instants plus tard, l'Aigle Noir, rompant enfin avec son immobilité, commençait de rouler sur le terrain herbu. Derrière l'appareil, des chapeaux s'envolèrent, des cris effarouchés se firent entendre, bien vite recouverts par les acclamations éperdues qui montaient vers les deux hommes.

Le quadrimoteur franchit une distance de plusieurs centaines de pieds à la surface dégagée du champ d'aviation, puis, lentement, le lourd appareil abandonna le sol et, s'élevant de plus en plus, passa au-dessus de la clôture et du parc d'automobiles... Les hurrahs continuaient de crépiter pendant que là-haut dans les nues, les camarades de Max Egger lui faisaient une escorte d'honneur.

Mais cette fois, le pilote engageait la lutte contre le temps, il ne prêtait plus aucune attention au faste qui agrémentait son envol. L'Aigle Noir abordait l'épreuve. Il en sortirait triomphant !

En peu de temps l'appareil atteignit un mille d'altitude. L'aiguille de l'altimètre se déplaçait rapidement de même que celle de l'indicateur de vitesse. Absorbé, à sa place, Winckel accomplissait son rôle de navigateur... Auprès de lui l'appareil émetteur de T. S. F.

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	7	2	6	4	3	8	5	2	4	7	3	6	4	2
U	E	O	R	S	D	S	U	N	E	E	N	S	O	S	F
7	5	3	8	2	6	4	7	5	8	2	4	6	3	7	4
R	E	A	N	L	Y	P	E	V	E	E	R	E	Y	S	O
7	2	5	4	3	8	6	4	2	7	5	3	4	6	2	7
P	C	I	F	E	A	Z	I	H	E	E	Z	T	C	I	C
4	7	5	8	4	2	7	6	3	7	5	2	6	8	4	7
S	T	N	U	A	S	E	O	A	V	O	S	U	B	E	O
7	6	2	8	4	3	5	7	2	8	6	3	5	2	7	4
T	R	E	A	P	N	U	R	Z	I	A	O	V	E	E	A
7	4	3	6	5	2	7	4	8	3	7	2	5	4	6	3
O	R	U	G	E	N	P	G	N	V	I	C	L	N	E	E
4	7	2	8	5	3	7	6	2	7	6	3	4	7	2	5
E	N	O	E	L	A	I	U	R	O	X	U	R	N	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

PROFITS ACPARGNEM

allait lui permettre de rester en communication constante avec le sol.

Maintenant l'Aigle Noir laissait derrière lui de plus en plus loin la côte plate de Floride. Miami avec sa plage célèbre et ses palmiers semblait un jeu de construction pour enfants. Au-dessus, c'était l'Océan immense... Quelques bateaux naviguaient sur ses eaux calmes.

Max Egger ne prêtait plus d'attention au paysage pourtant merveilleux qui s'étalait en arrière de l'avion. Il considérait le ciel avec attention. L'atmosphère demeurait étonnamment limpide. On ne surprenait pas le moindre courant qui pût contrarier la navigation de l'Aigle Noir.

Un sourire satisfait éclaira le marque-bronze du pilote. L'envol s'était accompli dans les meilleures conditions. Et maintenant, il ne s'agissait plus que de tenir trente jours et trente nuits!...

Une telle perspective pouvait évidemment susciter quelques appréhensions, même aux plus intrépides, mais Max Egger avait foi en son étoile. Plus que jamais il voulait vaincre, il vaincrait!

Toutefois une certaine amertume venait atténuer la certitude du succès que conservait l'aviateur... Il regrettait terriblement l'absence de Spartivento, le stupide accident dont l'Italien avait été victime constituait certes le plus rude coup qui pouvait être porté à l'organisation de leur entreprise. Mais Max Egger sut rapidement réagir et écarter ses regrets. Sa volonté tendue, il commençait la ronde infernale, oubliant toute considération pour s'occuper uniquement de la marche de son appareil.

Des heures passèrent, l'Aigle Noir planait majestueusement dans le ciel. A une vitesse éperdue, il filait, tel un bolide, suivant l'itinéraire établi pour le circuit. D'abord il survola le groupe des Bahamas, puis aborda la grande île de Cuba au-dessus du cap Cocos, atteignit Trinidad... Une foule considérable encombrait les places et les avenues de la ville. On se passionnait là-bas comme en Floride à l'annonce de l'entreprise tentée par le courageux aviateur.

Le vol se poursuivait méthodiquement, bientôt Max Egger ne put que se féliciter de la présence de Winckel. Le nouveau venu s'acquittait impeccablement de ses fonctions de navigateur tout aussi bien que l'eût fait Spartivento, et désormais les seuls regrets que le pilote pouvait formuler à l'égard de son vieux compagnon, étaient de s'imaginer la cuisante déception qu'il devait éprouver sur son lit de douleur de n'avoir pu l'accompagner comme toujours.

La nuit vint, les deux hommes se relayèrent... Une fois de plus Winckel se montra à la hauteur des circonstances. De temps en temps il assurait la communication avec le sol, donnait les informations nécessaires, captait les avertissements météorologiques qu'on lui transmettait de part et d'autre, insensible lui aussi à la beauté du ciel, il surveillait minutieusement le tableau de bord.

Et les deux hommes mangèrent également à tour de rôle, les boîtes de conserves, les provisions, les bouteilles de bière et d'eau minérale étaient nombreuses... Des bananes et des pommes complétaient ces repas froids. Mais pilote et navigateur se souciaient assez peu de la variété du menu. Ils mangeaient vite, uniquement soucieux de poursuivre leur randonnée en plein ciel.

Quatre jours et quatre nuits passèrent sans qu'il se produisit rien d'anormal. Les signaux qui s'engageaient entre l'Aigle Noir et les postes échelonnés sur son passage demeuraient les mêmes, tout allait bien à bord. Les circonstances météorologiques s'affirmaient

toujours exceptionnellement favorables! Pas le moindre souffle de vent! Et Max Egger commençait de se féliciter d'avoir persévéré dans son projet... Il pensait à ceux qu'il avait laissés à Miami et qui suivaient sa tentative avec un poignant intérêt. Mac Rabbit était de ceux-là. Et tandis qu'il volait à une allure éperdue, le journaliste devait continuer de livrer la chasse aux voleurs de diamants dont il assurait avoir retrouvé la trace à Miami!

Chaque soir, à la tombée du jour, un avion apparaissait dans le ciel et se rapprochait de l'Aigle Noir... C'était l'appareil ravitailleur. Tandis que Max Egger demeurait figé à son poste, Winckel s'employait à renouveler la provision d'essence.

Une telle besogne exigeait une véritable virtuosité acrobatique. Il ne fallait point être sujet au vertige pour s'aventurer ainsi au delà de la carlingue. Un long tuyau pendait de l'appareil ravitailleur, lentement, avec d'infinies précautions, Winckel s'efforçait de prendre l'extrémité de ce tuyau pompe et de l'adapter au réservoir. Pendant un certain temps les deux avions naviguaient de conserve. Ses occupants pouvaient échanger des signes et se saluer en agitant la main, puis, quand la provision de carburant se trouvait de nouveau renouvelée, le tuyau libéré par Winckel pendait de nouveau dans le ciel. L'appareil ravitailleur reprenait sa route et s'éloignait de l'Aigle Noir, toujours emporté dans sa course folle en circuit fermé.

Bien que plus de cent heures se fussent écoulées depuis l'envol, la résistance des deux hommes ne se trouvait pas entamée. Il fallait évidemment qu'ils fussent animés d'une énergie exceptionnelle pour résister, mais cette existence incertaine et pleine de périls leur était devenue habituelle. Ils savaient que l'on surveillait attentivement leur vol, que chaque passage était minutieusement signalé. Les heures s'égrenaient qui les rapprochaient peu à peu de la victoire.

La magnifique résistance de Max Egger ne se trouvait pas entamée; plus que jamais, au milieu de cette atmosphère accablante qui ne cessait de s'appesantir dans la carlingue du quadrimoteur, contraint de communiquer avec son compagnon au moyen de feuilles de papier hâtivement déchirées d'un bloc et sur lesquelles ils griffonnaient au crayon quelques lignes, le pilote opposait aux difficultés une force de volonté et d'endurance exceptionnelle. A vrai dire, Winckel ne le lui cédait en rien. Attentif, il continuait de jour son rôle d'ange gardien... Et le visage du pilote s'était détendu quand il communiqua un message donnant d'excellentes nouvelles de l'infortuné Spartivento.

Le cinquième soir, l'Aigle Noir naviguait au-dessus du canal de Bahamas, quand un appareil apparut dans le ciel. Tout d'abord Max Egger ne se préoccupa pas outre mesure. Il pensa qu'il s'agissait de l'avion ravitailleur qui venait comme chaque soir accomplir son rôle...

Pourtant les sourcils du pilote se froncèrent. L'avion était un de Havilland, de modèle moins récent que l'appareil habituel. Surpris, il se tourna vers Winckel, mais sans doute le navigateur avait-il deviné l'inquiétude qui s'emparait du pilote car il griffonna aussitôt quelques lignes sur son bloc, déchira la feuille et la tendit à Max Egger;

— Message par T. S. F. annonce qu'un changement s'est produit, mais ravitaillement sera assuré comme de coutume!

Le pilote n'insista plus, d'ailleurs il voyait le tuyau pompe se dérouler et pendre au-dessous de l'appareil, fortement repoussé par le déplacement d'air.



*"Oui, c'est bien Mme Leblanc...  
MAIS N'ARRÊTE PAS!"*

MME LEBLANC ne saura probablement jamais pourquoi Mme Lenoir l'ignora ainsi... et ne comprendra jamais non plus pourquoi, nouvelle venue dans cette petite ville, elle y est si froidement accueillie par des voisins dont elle recherche l'amitié. C'est qu'elle est affligée d'une affection\* que les femmes se refusent à discuter. C'est que Mme Leblanc a fait, dès son arrivée, une très mauvaise impression... une impression qui ne s'oublie pas. En effet, \*l'halitosis (mauvaise haleine) a ceci de terrible qu'il suffit d'en souffrir une fois pour s'acquérir une mauvaise réputation.

*N'encourez pas ce risque*

Ne soyez jamais trop sûr de votre haleine. Ne vous exposez pas. Recourez plutôt à l'Antiseptique Listerine, le plus agréable et le plus efficace, contre la mauvaise haleine.

Vous vous en rincez tout simplement la bouche et votre haleine devient instantanément plus fraîche et plus douce... et se garde ainsi... non pas seulement pour quelques minutes... mais, le plus souvent, pendant des heures.

Rappelez-vous bien que, pour être tout à fait à votre avantage, vous ne devez jamais omettre l'Antiseptique Listerine.

Servez-vous-en régulièrement, matin et soir, et avant chaque sortie.

Bien que certains cas d'halitosis soient d'origine organique, la plupart, au dire des autorités, proviennent de la fermentation microbienne d'infimes parcelles de nourriture logées sur les parois de la bouche. L'Antiseptique Listerine arrête rapidement cette fermentation, puis dissipe les odeurs qu'elle provoque.

Lambert Pharmacal Co. (Canada) Ltd.

... le préventif idéal contre la mauvaise haleine.

**ANTISEPTIQUE LISTERINE**

P. S. Avez-vous essayé le nouveau Dentifrice Listerine à la Menthe, prescription dentaire à triple effet?

Fabrication canadienne



## DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

## TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement  
confidentielle.

## LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES  
MONTREAL, P.Q.

Alors, comme de coutume, ralentissant quelque peu l'allure de son avion, il procéda à la manoeuvre de tous les jours.

### II — Un singulier ravitaillement

L'AVION ravitailleur se rapprochait de l'Aigle Noir, et, tout de suite, le pilote s'aperçut que sa manoeuvre n'était, ni aussi rapide, ni aussi experte que celle de l'appareil qui avait d'ordinaire mission de renouveler sa provision de carburant. C'était un de Haviland de tout récent modèle, et, détail qui ne manqua pas de frapper Max Egger, l'avion se trouvait muni d'une mitrailleuse qui se dressait sur son pivot à hauteur de la carlingue et qui se profilait nettement sur le ciel.

La présence d'un tel engin ne manqua pas évidemment d'intriguer profondément le jeune homme. Il savait, en effet, que seuls étaient munis de mitrailleuses, les avions appartenant à la Border Patrol ou au service de surveillance des côtes et de la frontière. Les gens qui étaient chargés de le ravitailler en plein ciel n'avaient point à prendre de semblables précautions.

Toutefois Max Egger ne s'inquiéta pas outre mesure de cet état de choses, il se dit que l'appareil habituel avait dû subir quelque avarie et qu'on l'avait remplacé au dernier moment sur le champ d'aviation de Holmstead, centre ravitailleur du circuit, par un des de Haviland de la Border Patrol. Le pilote s'interrompit de réfléchir. Il inspecta attentivement ses commandes et son tableau de bord, l'Aigle Noir s'aventurant dans les parages du détroit de Floride, si souvent balayés par de perfides coups d'air et par des rafales imprévues.

Winckel était toujours à son poste, par le rétroviseur Max Egger pouvait le voir. Le navigateur se disposait à exécuter la périlleuse gymnastique qui lui permettait de faire le plein d'essence. Il ne semblait pas s'étonner outre mesure du changement qu'il pouvait constater, lui aussi, au premier coup d'oeil. Posément, il se penchait mesurant des yeux la distance qui séparait encore l'Aigle Noir de l'autre appareil.

En moins de cinq minutes Winckel réussit à saisir l'extrémité du tuyau pompe et à l'assujettir dans l'orifice même du réservoir. Le ravitaillement aérien s'effectua comme à l'accoutumée, pourtant, si Max Egger n'avait pas été aussi absorbé par son constant souci de maintenir l'Aigle Noir à une allure égale à celle du de Haviland, il eût surpris quelque chose qui n'eût certainement pas manqué d'éveiller ses soupçons... Tandis que Winckel surveillait le remplissage du réservoir, un paquet de dimension assez petite glissa le long du tuyau contre lequel il se trouvait assujéti par un noeud coulant. Sans doute l'observateur s'attendait-il à ce singulier envoi, car il s'empressa de s'emparer du colis qui arrivait de si déconcertante façon et de le placer à l'intérieur de la carlingue.

Pendant que l'on continuait à faire le plein à plus de deux milles au-dessus du niveau de la mer, deux autres paquets de mêmes dimensions atteignirent l'Aigle Noir, immédiatement recueillis par Winckel. Et chaque fois qu'il recevait un des singuliers fardeaux, le navigateur hasardait en direction de Max Egger un coup d'oeil rempli de méfiance. Il semblait qu'il appréhendât que l'aviateur s'aperçût de son troublant manège.

A bord du de Haviland, les silhouettes de deux hommes engoncés dans des combinaisons de cuir, apparaissaient au-dessus de la carlingue. Ils avaient le visage étroitement dissimulé par des lunettes. Quand toute la pro-

vision d'essence eut été vidée dans le réservoir de l'Aigle Noir, l'un d'entre eux agita le bras à trois reprises. C'était le signal que le plein était achevé.

Winckel enleva aussitôt l'extrémité du tuyau et la rejeta de nouveau dans le vide. Les deux avions s'éloignèrent aussitôt l'un de l'autre. Au bout de cinq minutes, tandis que l'Aigle Noir, toujours magistralement piloté par Max Egger, reprenait son circuit, le navigateur s'en fut rejoindre la place qu'il occupait, puis après avoir fait signe à son compagnon que tout allait pour le mieux, il s'installa auprès du poste de T. S. F... Des appels se faisaient en effet entendre. Coiffant son casque, Winckel s'empressa de répondre.

Au bout d'un moment, Max Egger se rendit compte que Winckel captait un message beaucoup plus long que ceux que leur adressaient d'ordinaire les postes échelonnés sur leur passage, les navires ou les stations météorologiques.

— Hello? Que se passe-t-il donc d'anormal? hurla-t-il.

Winckel comprit la question que lui adressait le pilote, pourtant il hésita à répondre, son visage se crispant légèrement; pourtant il réagit bien vite, arracha une feuille de son bloc et griffonna quelques mots:

— Météo signale une dépression prochaine dans la mer des Caraïbes. Attention!

Max Egger secoua affirmativement la tête, son masque se fit plus grave. Il connaissait en effet la violence des rafales et les coups de tabacs qui se déchainaient tant dans le golfe du Mexique que dans la mer des Caraïbes. Il commença donc à prendre de la hauteur... Le soleil venait de se coucher. Les étoiles s'allumaient de plus en plus nombreuses dans le ciel. Pourtant le pilote eut beau regarder, il n'aperçut rien, pas le moindre nuage. L'atmosphère semblait aussi limpide que nague.

L'Aigle Noir avait franchi les limites des eaux américaines. Il allait survoler la grande île Andros, appartenant à la République de Cuba, quand tout à coup, il se redressa. A peu de distance du rivage, une fusée venait d'apparaître et exécutait une parabole lumineuse dans le ciel.

— Qu'est-ce que cela signifie? cria le pilote à Winckel.

Et l'interpellé de griffonner de nouveau sur une feuille qu'il tendit à son compagnon.

— « Rien de spécial! Nous pouvons aller de l'avant! »

A peine Winckel avait-il communiqué ce bref message qu'il s'écarta rapidement du pilote; en quelques instants, il atteignit la porte même de la carlingue.

Les trois mystérieux paquets que l'on avait envoyés tout à l'heure du de Haviland étaient restés alignés contre la paroi. Alors, le navigateur les prit l'un après l'autre, puis, après avoir ouvert la porte de fer, il les bascula dans le vide.

Cette fois, Max Egger commença de manifester une certaine inquiétude. Les trois paquets tombaient, puis tout à coup, parvenus à quelques centaines de pieds de la surface de l'Océan, ils s'arrêtaient brusquement. En même temps une forme ovale et blanche se déployait au-dessus de chacun... Les troublants colis étaient munis de parachutes qui les empêchaient de disparaître immédiatement sous les eaux.

Et le pilote se sentit de plus en plus interloqué, quand il aperçut, à l'extrémité méridionale de l'île Andros, deux canots automobiles qui se déplaçaient. Au clair de lune les formes des embarcations se dessinaient distinctement, laissant derrière elles de longs sillages à la surface. Et chaque paquet se trouvait muni d'un minuscule feu

rouge qui s'était allumé en même temps que s'ouvrait l'engin, les occupants des deux canots parvinrent sans difficulté à s'emparer avant même qu'ils aient effleuré l'eau.

Cette manoeuvre exigea de la part des pilotes des deux embarcations une certaine virtuosité. Penché sur le rebord de l'ouverture, Winckel put se rendre compte que ses énigmatiques envois étaient arrivés à bon port.

— Au nom du ciel, que signifie tout cela? Fermez! hurla Max Egger...

Le pilote attendit vainement que son navigateur lui accordât une réponse satisfaisante. La feuille qu'il lui tendit portait simplement ces deux lettres: O. K. signifiant que tout allait pour le mieux. Et plus flegmatique que jamais, Winckel s'en fut reprendre sa place.

Cette scène rapide mettait toujours Max Egger au comble de la surprise et de la méfiance, toutefois l'aviateur se vit contraint de rester rivé à son poste. L'épreuve qu'il poursuivait l'accapait tout entier. La plus minime erreur, la plus petite distraction, pouvaient évidemment l'acculer à un échec. C'est pourquoi, si singuliers que lui parussent les agissements de son compagnon, si intrigué qu'il se sentit par la présence éphémère à son bord des trois colis envoyés en parachute aussitôt après l'apparition de la fusée, il dut se résigner à continuer son vol. L'Aigle Noir, tel un bolide, atteignait la grande île de Cuba qu'il survolait du Nord au Sud, puis il atteignait la mer de Caraïbes et reprenait sa ronde infernale en contournant le golfe du Mexique.

Les heures qui s'écoulaient n'apportèrent rien de nouveau. Winckel captait encore des messages et Max Egger se rendit compte que ces communications par radio étaient plus fréquentes et plus longues que de coutume, mais le navigateur n'en paraissait pas autrement inquiet... Les quelques renseignements qu'il écrivait de temps à autre et plaçait sous les yeux de l'aviateur ne lui apprirent rien d'anormal... Les prévisions de la météo semblèrent même beaucoup plus optimistes que par le passé. Et le pilote s'aperçut même que l'atmosphère demeurait aussi calme. Le fameux cyclone annoncé ne faisait point sentir ses effets... Le quadrimoteur poursuivait son circuit à une allure toujours égale.

Parfois Max Egger prêtait anxieusement l'oreille, mais la chanson sonore des moteurs se faisait entendre comme d'habitude. Il ne surprit pas le moindre bruit, pas le plus petit cliquettement qui pût lui faire appréhender des complications. Décidément le temps demeurait idéal, et l'aviateur pouvait se féliciter de la chance qu'il avait de pouvoir prolonger aussi tranquillement son épreuve.

Une telle considération ne calma pourtant pas les appréhensions de Max Egger. A tout moment, le souvenir de la scène étrange et rapide qui s'était jouée à son bord au début de la nuit lui revenait à la mémoire. Il observait Winckel dans le rétroviseur, mais le navigateur demeurait toujours aussi imperturbable, s'acquittant régulièrement de sa pénible besogne. Quand vint le moment de la relève, il se présenta, et remplaça le pilote.

Cependant Max Egger ne dormit pas un seul instant au cours des heures qui suivirent. A tout moment, ouvrant les yeux, il regardait en direction de Winckel. Le navigateur demeurait immobile au poste. La randonnée interminable se prolongeait sans incident sous le ciel étoilé, toujours favorisée par un temps idéal.

Le pilote se sentait profondément perplexe. Une sourde anxiété l'oppressait. Il se demandait si l'accident imminente qui était survenu à Spartivento ne pouvait être rapproché de

l'attitude singulièrement suspecte de son remplaçant.

Malgré tout, Max Egger se sentait paralysé dans son ardent désir de connaître la vérité... Actuellement, toute sa volonté, toute son énergie devaient être concentrées sur la très difficile épreuve qu'il était en train de tenter. Il savait que le monde entier avait les yeux fixés sur lui, qu'on s'arrachait les journaux relatant les étapes successives de son raid. Six jours écoulés, on en était à la 5<sup>e</sup> partie de l'épreuve! L'Aigle Noir s'était comporté de façon merveilleuse sans que se produisît le moindre accident!... Fallait-il risquer de provoquer l'arrêt de ce vol d'envergure qui compterait dans les annales de l'aviation?

Max Egger se révoltait devant une telle perspective... Non, certes, il devait écarter toute considération d'ordre secondaire... Il s'était imposé un seul but, tenir le ciel trente jours et trente nuits. C'est pourquoi, si singulière qu'ait pu lui paraître la scène qui s'était déroulée au moment même où il survolait les eaux cubaines, il lui fallait persévérer dans ses intentions. D'ailleurs il pouvait paraître superflu qu'il se creusât ainsi la cervelle. Le ravitaillement en essence s'était normalement opéré. Tout était normal sur le tableau de bord, et Winckel s'acquittait à merveille de ses fonctions.

Vers quatre heures du matin, le navigateur se reposa à son tour. Il affectait toujours la plus complète sérénité. L'Aigle Noir survolait de nouveau les côtes basses et sablonneuses de la Floride. Les nombreux feux des phares, des sémaphores et des bâtiments qui croisaient dans ces parages se repéraient à tour de rôle. Après avoir dépassé Galveston, l'appareil atteignit les bouches du Mississipi. Le temps demeurait toujours idéal. Quand le soleil apparut de nouveau, Max Egger atteignait la baie de Tampa.

La vitesse de l'Aigle Noir en plein vol était vertigineuse. Aux postes qui jalonnaient son parcours, son passage était signalé et scrupuleusement chronométré. Winckel répondait aux messages.

Une fois de plus, les deux compagnons prirent leur repas froid, mangeant hâtivement biscuits et conserves, savourant la confiture; ils se désaltèrent avec de la bière... Mais quand le pilote eut terminé et quand Winckel se restaura à son tour, Max Egger put se rendre compte que la physionomie de son compagnon se tendait et exprimait une certaine inquiétude.

— Hello, boy! cria-t-il... Qu'est-ce qui ne va pas?

Le navigateur fit signe que tout allait régulièrement, mais sa mimique ne réussit pas à convaincre Max Egger. Plus que jamais, il eut l'intuition que son voisin lui dissimulait quelque chose. D'ailleurs un léger tressaillement agita les muscles du visage de Winckel quand un nouvel appel de radio se fit entendre.

— Allez au poste! cria le pilote.

Winckel obéit à contre-cœur. Il coiffa de nouveau le casque et l'aviateur qui l'observait toujours dans le rétroviseur, remarqua également la gravité qui s'épandait sur son masque.

Max Egger avait déjà exécuté avec succès de nombreux raids, il avait frôlé la mort de très près et affronté les pires dangers, soit qu'il se fût perdu dans le brouillard, soit qu'il risquât, au cours de la traversée des Rocheuses, de se trouver plaqué contre le flanc d'une montagne, mais jamais il n'avait éprouvé une impression de malaise aussi bizarre... Tout allait à merveille à bord de l'Aigle Noir qui n'avait jamais si bien fonctionné, mais c'était l'attitude de Winckel qui déroutait le pilote. Il se sentait de plus en plus convaincu que son voisin était en train de capter



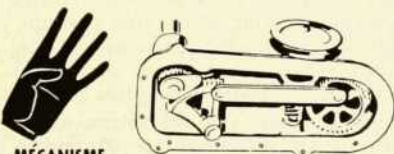
*Maintenant, récapitulons!*

# 5 Raisons DE PRÉFÉRER UNE Westinghouse

Repérez-les dans la laveuse de votre choix. Elles assurent un lavage plus net; du linge mieux conservé; plus de sûreté et de commodité; un service sans pannes pendant plus d'années; plus de valeur pour votre argent. Votre marchand Westinghouse sera enchanté de vous montrer pourquoi vous ne pouvez acheter mieux qu'une Westinghouse!



**ESSOREUSE EXTRA-SÛRE "CONTROL-O-ROLL"**  
S'arrête "instinctivement" au moindre tirage ou poussée. S'enclenche automatiquement en position — pas de cliquet ou de levier.



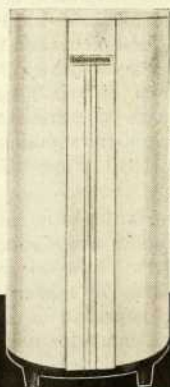
**MÉCANISME PRÉCIS À LONGUE DURÉE**  
Agencement exclusif. Fabrication de précision pour fonctionnement silencieux, souple et durable. Pas d'huile.

### ET AUSSI:

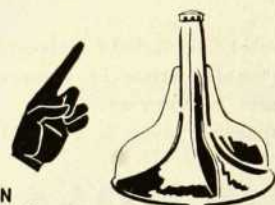
Contrôles groupés à l'extérieur.  
Déclat "Feather Touch" de l'essoreuse.  
Pression de l'essoreuse ajustable.  
Cuve en acier bonderisé.  
Fini email porcelaine.  
Pompe mécanique automatique.  
Roulettes s'ajustant par ressorts.

Laveuse, modèle C9, illustrée, \$179.50.  
Pompe mécanique, \$10.00 en plus.  
Autres modèles, \$154.50 — \$159.50.  
Actionnée par moteur à essence, \$209.50.

*Prix sujets à changement sans préavis*



\$159.50



**"COUSSIN LIQUIDE" SÛR ET EFFICACE**  
Grateau en bakélite, nettoyant mieux le linge, sans l'user. Ne peut ni rouiller, ni se corroder. Reste toujours luisant.



**INTERRUPTEUR PROTÉCTEUR "SENTINELLE DE SÛRETÉ"**  
Met en marche et arrête le moteur. Le protège contre les surcharges, la basse tension, etc. Sans danger avec mains mouillées. Plus de fusibles grillés.

Donnez un dollar à la Caisse de Secours pour Enfants Internationale des Nations Unies, 139 1/2, rue Sparks, Ottawa, Ont.

*Vous obtenez PLUS dans un*  
**Westinghouse**

**LA LAVEUSE SÛRE**

## ON NE PEUT ACHETER MEILLEUR CHAUFFE-EAU!

Maintenant, toute l'eau chaude que vous voulez — quand vous en voulez — 24 heures par jour! Voilà le service offert par le nouveau chauffe-eau électrique Westinghouse — dont l'emploi est propre, sûr, fiable et économique! Un "Protège Réservoir" empêche la rouille... les éléments de chauffe "Corox" sont plus efficace, assurant plus d'eau chaude à moins de frais! Vendu avec PLAN DE PROTECTION de 10 ans!

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED • MONTRÉAL, HAMILTON, CANADA

720M5017F

# CHAUFFE-EAU Westinghouse

## FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

## MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

### AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

**GRATIS :** Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

### CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeu. et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

## REMPLEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes,  
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

des messages dont il lui dissimulait obstinément la véritable signification!

Et, tandis que Max Egger demeurait ainsi attentif à son poste, son imagination fertile ébauchait les suppositions les plus déconcertantes. Il se sentait persuadé que l'attitude actuelle de son navigateur d'occasion présentait d'évidents rapports avec son mystérieux manège de la nuit... Toutefois, animé plus que jamais du désir de vaincre, le pilote s'efforça de fixer son esprit et de tendre sa volonté.

L'Aigle Noir dépassa le détroit de Floride, effectua un nouveau tour du golfe... Tout se déroula sans un accroc, et Max Egger commençait à se dire que ses inquiétudes étaient absurdes, quand, vers la tombée du jour, au moment même où il se dirigeait vers les eaux cubaines, un appareil apparut dans le ciel et se dirigea vers l'Aigle Noir. Et tout de suite, le pilote se rendit compte qu'il s'agissait là du même de Haviland qui l'avait ravitaillé la veille!

### IV — La solution du problème

Les sourcils du pilote se froncèrent. Il eut l'impression qu'il allait se passer quelque chose de grave. D'ailleurs, auprès de lui, Winckel se levait; détendant ses muscles engourdis, le navigateur se dirigea comme d'habitude vers la porte. Il allait s'occuper du ravitaillement.

Max Egger n'eut plus qu'à manoeuvrer avec sa maestria habituelle. Il apercevait le tuyau pompe qui pendait sous l'avion, fortement repoussé par le déplacement de l'air. Les deux hommes se dressaient au-dessus de la carlingue, adressant quelques gestes aux deux occupants de l'Aigle Noir.

Le pilote se promit d'ouvrir l'oeil, toutefois il agit de manière à se rapprocher le plus possible de l'appareil ravitailleur. Déjà Winckel se penchait au bord de la carlingue et s'efforçait, sans souci aucun du vertige, de saisir l'extrémité de la pompe d'essence. Il y réussit après quatre essais infructueux.

Le navigateur commença de faire le plein d'essence, mais à peine s'immobilisait-il depuis trois minutes auprès du réservoir, qu'un paquet, solidement assujéti le long du tuyau, fila et vint échouer auprès du réservoir. En quelques instants, Winckel s'en saisit et le déposa avec précaution auprès de lui. Et, tout s'accomplit comme cela s'était passé vingt-quatre heures auparavant, deux autres paquets de mêmes dimensions passèrent de l'Haviland à bord de l'avion de raid!

Max Egger s'aperçut de nouveau du manège, mais à peine son compagnon venait-il d'achever sa besogne, qu'un nouveau détail accapara son attention. A peu de distance dans le ciel, en direction des côtes américaines, il aperçut plusieurs points brillants.

En quelques instants, le pilote identifia ce dont il s'agissait. Plusieurs avions approchaient; et à mesure qu'ils grossissaient, il les identifia: c'étaient des Curtis de classe. Ils étaient au nombre de sept!

— Une escadrille de la *Border Patrol*! se dit Max Egger passablement interrogé.

De son côté Winckel s'était aperçu de l'approche des avions de patrouille. Et sans doute leur présence le contrariait-elle profondément car une subite pâleur s'épala sur son visage, et ses regards se portèrent aussitôt sur le de Haviland, qui après avoir ravitaillé l'Aigle Noir prenait de plus en plus de la hauteur.

— Décidément, se dit Max Egger, les choses paraissent se gâter!

Les Curtiss arrivaient avec une effrayante rapidité. Le de Haviland essaya de leur échapper en se rejetant vers les eaux cubaines, mais, à la suite d'une

foudroyante manoeuvre, les sept appareils qui s'étaient éparpillés dans le ciel, lui interdirent toute retraite. Et bientôt, dans le ciel, des crépitements se firent entendre, que couvrirent les vrombissements sonores des moteurs.

Un combat s'engagea à la mitrailleuse dans l'azur. Après avoir tenté de se dégager, les occupants du de Haviland se résignèrent à se défendre. La Vickers dont se trouvait armé leur appareil entra à son tour en action.

Alors, Max Egger put assister au dramatique carrousel qui se livrait dans les airs. Si vif que fût son désir de connaître les raisons qui venaient de provoquer le combat, le pilote se vit contraint de poursuivre son vol sans dévier de sa route.

Trois minutes durant la mêlée aérienne se prolongea, puis, tout d'un coup au moment même où le de Haviland se redressait pour tenter d'échapper au tir de plus en plus précis de ses adversaires, un nuage de fumée noire apparut s'élevant de son fuselage, cette traînée grossit avec une folle rapidité. Mortellement atteint, le grand oiseau piqua du nez et tomba en vrille. Et quelques instants plus tard il s'abattait à la surface des flots qui l'engloutirent presque aussitôt.

A peine les Curtiss de la *Border Patrol* venaient-ils d'accomplir cet exploit, Winckel se leva brusquement de son siège.

— Hello, boy! huria Max Egger, que faites-vous?

L'interpellé n'entendit pas, ou plutôt fit semblant de ne pas avoir entendu, abandonnant résolument son poste, il bondit vers le fond de la carlingue, puis avisant un appareil qui se trouvait accroché à cet endroit, il s'empressa de l'assujettir autour de sa taille.

— Au nom du ciel, que faites-vous, Winckel! répéta le pilote.

Max Egger se retourna, très pâle. Cette brusque dérobade de son compagnon ne pouvait donner lieu à aucune équivoque... Winckel s'empressa de se munir de son parachute, et, désormais, ses intentions apparaissaient très claires.

Si le pilote n'avait été retenu à son siège, il se fût empressé d'interdire toute fuite au remplaçant de Spartivento, mais, déjà, Winckel ouvrait la porte de sa carlingue, puis, sans même adresser un seul mot à Max Egger, il prenait rapidement son élan, puis sautait dans le vide.

Et le pilote se retrouva seul à bord de l'Aigle Noir. Pendant quelques instants, éperdu, il vit Winckel tomber comme une pierre, puis, au moment même où le navigateur arrivait à trois cents pieds environ de la surface de l'Océan, le parachute se déploya, d'un seul coup. Winckel resta à se balancer solidement attaché au-dessous de l'engin.

Mais les occupants des Curtiss s'étaient aperçus de la fuite de Winckel. A la surface de l'eau plusieurs canots automobiles apparurent. Et quand le navigateur, tombé à l'eau, commença de vouloir se débarrasser de l'encombrant engin qui gênait sérieusement ses mouvements et l'empêchait de nager tout à sa guise, deux des embarcations le rejoignirent. Avant d'avoir pu opposer la moindre résistance, le fugitif fut empoigné par des mains vigoureuses. Des constables et des policiers étaient là qui le hissèrent à bord d'une des embarcations.

Max Egger n'eut pourtant pas le loisir d'assister à cette rapide arrestation. L'Aigle Noir l'emportait à une allure vertigineuse. Désarmé, il mesurait le tort immense qui lui causerait le départ précipité de son compagnon de raid! Livré à lui-même, il se verrait obligé d'atterrir à bref délai et d'abandonner la tentative si heureusement commencée.

Et, déjà, l'aviateur se sentait envahir par un morne désespoir, quand une exclamation brève lui échappa... Un des Curtiss de la *Border Patrol*, abandonnant les autres appareils de l'escadrille qui venaient de se regrouper, piquait dans la direction de l'Aigle Noir.

— By jove! se dit Max Egger, de moins en moins rassuré... Va-t-il me prendre pour cible et me faire subir le même sort qu'au de Haviland?

Le pilote se dit pourtant que le signalement de son appareil devait être connu. Mais le Curtiss qui avançait à une vitesse foudroyante, approchait et se disposait à le survoler.

— Au diable, les importuns! maugréa Max Egger. Ils vont certainement m'intimer l'ordre d'atterrir! C'est impossible! Je ne puis échouer de façon aussi stupide!

L'apparition du Curtiss dans le voisinage immédiat de l'Aigle Noir interrompit les angoissantes réflexions de l'aviateur. Et, tandis qu'il continuait de filer à pleins gas afin de tenter de semer son poursuivant, il espérait atteindre les eaux cubaines, quand l'ombre du Curtiss se détacha sur son Aigle Noir... L'avion de la *Border Patrol* survolait l'appareil de raid à une distance de moins de cent pieds.

— Ça y est! se dit Max Egger, je n'y coupe pas d'une rafale de mitrailleuse!

Une légère secousse coupa court aux peu engageantes réflexions de l'infortuné. Pendant quelques instants il s'immobilisa, se demandant sans succès ce qui pouvait bien se passer. Les vrombissements des moteurs des deux appareils s'unissaient à ce moment, provoquant un vacarme assourdissant. Puis le pilote vit le Curtiss virer de bord et s'écarter de lui de plus en plus. Et tandis qu'il le regardait s'éloigner en poussant un soupir de satisfaction, un buste s'encadra à travers l'ouverture.

Au cours de sa fuite précipitée, Winckel avait laissé grande ouverte la porte de la carlingue, aussi un homme, solidement cramponné aux rebords, se hissait-il par cette issue à l'intérieur. En quelques instants, insouciant du vertige, il exécuta un agile rétablissement et se hissa à bord de l'Aigle Noir.

Alors, dans le rétroviseur, Max Egger aperçut l'individu. Quelques secondes durant il se raidit, n'osant pas en croire ses yeux tant la réalité lui semblait incroyable... Il reconnaissait, en effet, ce passager inopiné:

— Mac Rabbit!

Max ne pouvait plus douter, c'était bien le journaliste qui arrivait ainsi, les cheveux un tantinet ébouriffés, les vêtements en désordre. Tandis qu'il s'abandonnait aux pires conjectures au sujet des intentions des occupants du Curtiss qu'il croyait prêts à l'attaquer à la mitrailleuse, il ne s'était point aperçu de la manoeuvre qu'effectuait le pilote de l'avion de chasse... Après avoir réussi à survoler à peu de distance l'Aigle Noir, le Curtiss continua de voler immédiatement au-dessus. Une échelle de corde fut alors jetée au-dessus de la carlingue; le journaliste qui se trouvait à bord de l'appareil de la *Border Patrol* exécuta une gymnastique des plus périlleuses pour s'introduire en plein vol à l'intérieur de l'avion piloté par son ami.

Mais Mac Rabbit ne s'attarda pas à fournir à Max des explications, examinant d'un regard rapide l'intérieur de la carlingue, il ferma soigneusement la porte derrière lui et s'en fut s'installer à la place même qu'occupait Winckel quelques minutes auparavant. Ensuite, sans se troubler, il adressa un signe de la main à son ami.

— Go ahead! hurla-t-il... Et surtout, ne t'arrête pas!

Mac Rabbit s'improvisa donc navigateur, mais sans doute s'était-il déjà familiarisé avec les vols de ce genre.

car il s'affirma coéquipier des plus précieusement. Max Egger, chez qui l'étonnement succédait à l'inquiétude, put se rendre compte avec une heureuse surprise que le journaliste n'avait rien à envier à Winckel.

Et le vol de l'Aigle Noir se poursuivit. Dès lors, aucun incident singulier ne vint accompagner la randonnée de l'appareil. Seuls les éléments, en se se déchainant à plusieurs reprises, vinrent apporter quelque variante à la monotonie de la tentative... Chaque soir, le ravitaillement en essence s'opérait, mais c'était le véritable appareil qui s'acquittait de sa mission, sans que ses occupants eussent à redouter d'être devancés.

Max Egger devait demeurer dans l'ignorance à peu près complète de la situation jusqu'au soir où, fourbu, épuisé de lassitude, il réussit à se poser sur le champ d'aviation de Miami. Les trente jours et les trente nuits du raid étaient révolus. La victoire couronnait cet effort sans cesse soutenu. Par un prodige d'endurance et de volonté, Max Egger et son compagnon Mac Rabbit, battaient le record du monde en circuit fermé!...

Une foule innombrable attendait le vainqueur. A peine descendus de l'appareil, les deux amis furent hissés sur de robustes épaules puis portés en triomphe à travers une impressionnante mer humaine...

Et ce ne fut qu'un peu plus tard, dans la même salle de la cantine où il s'était

entretenu un mois auparavant avec le journaliste, que Max Egger vit se déchirer le voile du mystère. Spartivento était là, boitillant, appuyé sur une canne.

— Les misérables! s'exclama l'Italien en serrant énergiquement la main de celui dont il devait être le coéquipier. Quand je pense qu'ils m'avaient mis hors de combat afin de pouvoir prendre ma place...

Mac Rabbit expliqua alors à son compagnon le développement des faits qui apparaissaient d'abord si troublants. Winckel était le chef d'une bande de dangereux pillards, ceux-là même qu'il recherchait avec tant d'insistance et qu'il avait réussi à suivre jusqu'à Miami. Les misérables, disposant d'un avion de Haviland, s'étaient empressés d'imaginer une astucieuse mise en scène, devançant de peu l'avion ravitailleur, ils s'étaient approchés de l'Aigle Noir où leur chef avait pris la place de l'Italien, mis hors d'état de voler à la suite d'un accident froidement prémédité.

Et comme Max Egger demandait pourquoi les malandrins avaient déployé tant d'efforts, Mac Rabbit lui désigna les trois paquets demeurés à bord de son avion jusqu'au bout de la randonnée. Deux constables venaient de les déposer sur une table et de les ouvrir. Ils étaient remplis de petits paquets contenant soigneusement triés des diamants et pierres précieuses de tous carats et toutes natures.

— Voilà! précisa le journaliste, ces misérables écumaient nos plus belles

bijouteries, et comme l'Aigle Noir, en poursuivant son vol en circuit fermé devait survoler régulièrement les territoires de Cuba et du Mexique, Winckel avait voulu tirer parti de cet état de choses. Le de Haviland, tout en ravitaillant l'appareil en essence, faisait passer une cargaison assez importante dont le navigateur d'occasion se débarraissait une fois parvenu dans les parages de l'île d'Andros où l'attendaient des complices. Une fusée devait signaler au rascal l'endroit approximatif où il devait lâcher les paquets. Et l'ingénieur disposait, muni de parachutes et de feux rouges, permettait aux contrebandiers de recevoir sans difficulté le singulier et précieux arrivage.

L'arrestation d'un comparse avait permis à Mac Rabbit d'entrevoir la vérité, des appels de T.S.F. adressés à Max Egger étant demeurés sans réponse et pour cause, il avait alerté la Border Patrol, ordre avait été donné de rejoindre et d'abattre le mystérieux appareil ravitailleur.

On sait ensuite comment les événements s'étaient succédés; Winckel, arrêté quelques minutes après avoir quitté l'avion en parachute, fit des aveux complets...

Et ce fut ainsi, que Max Egger, tout en s'assurant un magnifique record, assista à la destruction d'une bande dangereuse dont il s'était fait, sans s'en douter un seul instant, l'auxiliaire.

ALBERT BONNEAU



*jamais lourde*



*-elle a du corps!*



*meilleure parce qu'elle n'est jamais amère*

## LE BONHEUR

[ Suite de la page 10 ]

— Où est-il, alors ?

Madame Destrée se recueillit un instant :

— Le bonheur?... je ne l'ai guère rencontré que chez les êtres rares, unis par un idéal commun, ou encore chez ceux qu'un renoncement total amenait à tout accepter sereinement...

Germaine secoua les épaules et, se détournant sur l'oreiller, elle murmura :

— Pour moi, il n'y a qu'un bonheur : épouser Gaston !

Dix ans ont passé.

Germaine Destrée est devenue Madame Gaston de la Rive. Elle a eu quelques temps l'illusion d'une intimité vraie; elle a savouré la joie de se croire assez aimée pour retenir son mari auprès d'elle. Puis les déceptions sont venues. Malgré les obligations de sa femme, Gaston reprenait ses goûts et dépenses, ruinait ses parents et compromettait la banque où il s'était associé. Bientôt il n'eut plus d'autres ressources que de s'expatrier.

Que devint Germaine, transplantée dans cette triste rue des Baracas, au milieu d'un quartier populaire de Buenos-Aires, séparée de son fils qu'il avait voulu confier à sa mère au moment du départ? Il serait difficile de dire toutes les étapes de sa souffrance, les humiliations, les doutes, la détresse d'un isolement où la réduisait le manque de confiance qu'elle avait en son mari; puis vint l'épreuve suprême; un télégramme lui apprenait l'agonie de Madame Destrée. Elle partit, affolée entre la douleur de son deuil imminent et l'angoisse de sentir son fils seul, privé de sa grand-mère. Et quelle solution pouvait-elle envisager pour l'avenir? Ramener cet enfant de huit ans auprès d'un père incapable de conserver une position stable, courir d'un jour à l'autre le risque d'aller

tenter plus loin d'aventureuses et incertaines chances?

Le cœur étreint de toutes ces angoisses, elle parvint dans sa ville natale, déposa son mince bagage dans un hôtel, et gagna le faubourg retiré, puis la longue avenue de platanes qui conduisait à la maison de sa mère.

Tremblante, elle poussa le portail et s'engagea le long de l'allée bordée de rosiers aux parfums débordants sous le chaud soleil de juin.

Du jardinet bien soigné, qui ruisselait de fleurs, montait un silencieux souhait de bienvenue, et dans le gros tilleul de la terrasse, les merles s'égosillaient comme autrefois.

Germaine s'arrêta; la maison paraissait déserte, mais l'aspect accueillant des alentours, les carreaux fraîchement arrosés disaient qu'une main diligente avait passé par là. Elle s'approcha donc et souleva le marteau de la porte, le lourd marteau que sa mère n'avait jamais voulu remplacer par une sonnette moderne.

Le coup résonna sur la porte de chêne, mais aucun bruit ne répondit de l'intérieur.

La jeune femme, lasse d'attendre, contourna la maison, gagna la cour où coulait la fontaine et, se laissant tomber sur une marche de pierre, se prit à sangloter!

Bientôt un bruit de pas lui fit lever la tête: devant elle, un petit garçon s'avançait, un rateau à la main tandis qu'un homme à la chevelure grisonnante s'apprêtait à fixer le tuyau d'arrosage à la fontaine.

Germaine poussa un cri :

— Michel, mon petit Michel!

— L'enfant se retourna intimidé :

— Oncle Jacques, est-ce maman ?

— C'est elle, répondit une voix grave.

L'enfant s'approcha, et nouant ses petits bras autour du cou de Germaine, il murmura :

— Maman, maman chérie, si tu savais comme je t'ai attendue! Chaque jour depuis la mort de grand-mère, oncle Jacques disait que tu pourrais arriver, et il me parlait tout le temps de toi. Il m'a montré les coins du jardin où il jouait avec toi quand vous étiez petits. Tu sais, il venait chaque soir voir grand-mère, et quand elle est morte, il m'a pris chez lui; mais nous sommes venus chaque jour arroser les fleurs pour qu'elles soient fraîches à ton arrivée.

— Mon petit, mon petit, répétait Germaine en caressant les boucles blondes de l'enfant; dis-moi, où demeure-t-il donc ton oncle Jacques ?

— Tout près d'ici, avec sa soeur. Il m'a arrangé une jolie chambre à côté de la sienne, et il m'a donné sa collection de timbres!

Madame de la Rive restait immobile, une main sur ses yeux; enfin elle se leva et regardant autour d'elle :

— Où a-t-il passé ton oncle Jacques? Je voudrais le remercier...

L'enfant partit comme un trait :

— Il est au bout du jardin; je vais le chercher!

— Mon ami, dit Germaine, en apercevant Jacques Mérian, ramené en triomphe par l'enfant, comment vous remercier...

Lui, la regardait sans rien dire. Il avait pris ses mains dans les siennes et scrutait les traits pâles et tourmentés, les yeux cernés, cherchant derrière les traces de la souffrance, le cher visage d'autrefois.

Enfin, il répondit :

— Pourquoi me remercier, Germaine? Lorsque votre mère a senti la fin venir, elle m'a confié votre enfant. Ça a été la plus grande joie de ma vie. Venez vous asseoir, maintenant.

Il l'entraîna au fond du jardin, vers le banc rustique où tant de fois dans leur enfance, ils avaient joué ensemble, auprès de Mme Destrée.

— C'est là que je veux vous parler d'elle, dit-il doucement, car sa présence nous y est familière à tous deux, n'est-ce pas ?

[ Lire la suite page 31 ]

## NOTRE FEUILLETON

## LES MAILLES DE FER

No 14

IX

## Le jour qui approche

EN arrivant de Normandie avec Sybil et France, Mme Jacobsen fut reçue par Maria.

Au visage de sa fidèle servante, la baronne vit qu'il s'était passé quelque chose...

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-elle aussitôt.

— Le soir même du départ de madame la baronne, répondit immédiatement Maria, M. Gervais est arrivé.

— Seul !

— Non, avec une négresse.

— Ah ! L'a-t-il nommée devant toi ?

— Lui, non. Mais elle n'a pas été aussi discrète ; elle m'a dit qu'elle s'appelait Minerve Cassara.

— Qu'est-elle devenu ?

— M. Gervais m'a affirmé que Madame la baronne lui donnerait certainement l'hospitalité si elle était ici, et que même Madame serait extrêmement contrariée si Minerve allait demeurer ailleurs.

— C'est la vérité. Alors, qu'as-tu fait ?

— J'ai installé cette fille dans une chambre voisine de la mienne, je l'ai soignée et j'ai veillé à ce qu'elle ne communique avec personne.

— Bien ! j'irai la voir tout à l'heure... M. Gervais est-il revenu depuis qu'il a accompagné la négresse ?

— Tous les jours, oui, le matin et le soir. Il est sûr qu'il reviendra également dans la soirée afin de savoir si Madame la baronne est de retour, car il affirme qu'il a à lui parler tout de suite.

A cet instant Claude Deschamps, le vieil ami de Pauline, demanda si elle pouvait le recevoir.

— Qu'il entre, dit aussitôt Mme Jacobsen.

Le vieillard était extrêmement ému. — Oh ! patronne, patronne !... dit-il enfin.

Subitement Pauline se trouva aussi bouleversée que lui.

— Qu'est-ce que vous avez ? lui demanda-t-elle. Dites vite !...

— J'ai reçu une dépêche de Garville.

— Ah ! et que dit-elle, cette dépêche ?

Il tendit le papier bleu à la baronne. Elle le déplia et lut :

« Arrivons à l'instant à Marseille. Mon passager repart pour Zurich. Tout va bien, aussi bien que possible.

« GARVILLE. »

Pauline tomba à genoux.

— O mon Dieu ! murmura-t-elle en élevant ardemment ses mains vers le ciel, permettez à l'amour d'André de faire un miracle pour que mon Robert soit sauvé !

Commencé dans l'édition du 24 décembre 1949

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La comtesse de Rochebelle vivait heureuse dans une maison honnête, ouverte, choyée par son époux, entourée de deux jolies jeunes filles. Par une indéfinissable intuition, Nadine pressentait quelque mystère, peut-être quelque infamie, comme dans tant d'autres maisons, où la belle comtesse dut passer, malgré elle... L'une de ses filles, France, devint bizarre, ne voulut plus la reconnaître comme mère. Souffrir par son enfant, par elle surtout, ce fut trop en vérité ! La comtesse résolut de trouver une solution à cette mystérieuse affaire à l'aide de sa marraine, qui lui apprit qu'elle ressemblait, à s'y méprendre, à une autre jeune femme, ayant le même visage, les mêmes traits, la même taille, le même son de voix. Situation renversante, n'est-ce pas ?

Le soir de ce même jour, M. Gervais eut une très longue conférence avec Mme Jacobsen.

Longtemps, tous les deux, ils combinèrent un plan, se basant sur ce qui était déjà arrivé, se demandant comment on pourrait mettre subitement Ursule Renaudin et Minerve Cassara en présence de la comtesse de Rochebelle sans que celle-ci se doutât de leur présence à Paris.

Après bien des discussions, bien des tâtonnements, ils tombèrent enfin d'accord, et M. Gervais quitta Mme Jacobsen afin d'aller prévenir M. Grollier-Savernes des derniers faits qui venaient de se passer.

Au même moment, Juanita arrivait avec une femme de chambre à la gare Saint-Lazare.

Elle chercha des yeux si le cocher de la rue Saint-Dominique auquel elle avait envoyé une dépêche était là pour l'attendre.

Raide sur le siège de son coupé, toujours aussi correctement tenu, le cocher attendait avec son allure de serviteur de grande maison.

Mme de Rochebelle, d'ordinaire si hautaine, si dédaigneuse, eut presque un sourire à son adresse.

— Il ne s'est rien passé chez nous ? demanda-t-elle, la voix un peu opprimée.

— Rien, madame la comtesse, sinon que, tous les quatre, les concierges et nous, nous avons pris la plus vive part au malheur de Madame la comtesse.

Elle ne répondit pas et monta rapidement dans son coupé, tandis que Cora, la femme de chambre, grimpait sur le siège.

— A l'hôtel, ordonna-t-elle, et vive-ment.

Une demi-heure après, elle arrivait dans la magnifique résidence silencieuse et glaciale ; mais malgré sa rigide austérité de tombeau, jamais néanmoins la comtesse de Rochebelle ne l'avait trouvée ni aussi somptueuse, ni aussi belle.

Peut-être éprouvait-elle cette impression parce qu'elle avait l'atroce pressentiment d'être obligée de quitter bientôt tout cela.

— Qu'on aille me chercher à dîner dans le premier restaurant venu, dit-elle en s'installant dans son petit salon. Puis, avant de rentrer ici, qu'on préviennne M. de Combremont que j'ai à lui parler immédiatement.

Elle n'avait pas achevé son repas, lorsque le juge d'instruction se fit annoncer.

Depuis quelques jours à peine que Juanita ne l'avait point vu elle fut frappée du changement qui s'était opéré dans sa personne tout entière. On eût dit qu'un manteau de vieillesse et de caducité était tombé sur lui, le voulant, amincissant son visage, ridant ses traits, creusant ses yeux.

Ah ! c'est que depuis son entrevue avec le procureur général, Maurice avait pensé et réfléchi, et surtout beaucoup souffert. Mais, en dépit de ses méditations aussi loyales que consciencieuses, il ne pouvait se faire à l'idée que cette comtesse de Rochebelle était l'aventurière éhontée, la criminelle impudente que lui avait décrite M. Grollier-Savernes.

Et maintenant qu'il la revoyait avec ses vêtements de deuil et son visage plus désespéré que jamais, il se sentait son partisan encore plus dévoué, son ami et son défenseur toujours ; tandis qu'inconsciemment, la promesse qu'il avait faite à M. Grollier-Savernes de ne plus lui parler de l'affaire s'effaçait totalement de son esprit.

— Mme Jacobsen et France m'ont chassée de Rochebelle, mon ami, lui dit-elle en pleurant.

— Chassée ! répéta-t-il indigné.

— Pas par des mots, non ; mais par leurs actes. Elles ont fait mettre les scellés partout, même dans ma chambre à coucher. Alors pour ne pas subir cette humiliation épouvantable devant mon personnel, je suis accourue ici, où la même atrocité, heureusement, n'a pas été encore exécutée.

— Elle ne le sera pas. En l'absence de votre fille ou de quelqu'un ayant une procuration régulière d'elle, vous seule avez qualité pour régir et administrer ce qui lui appartient.

Elle parut succomber sous le poids de son émotion et, cachant sa tête dans ses mains, elle sanglota bruyamment. Puis tout à coup relevant son visage inondé de larmes :

— Et Minerve Cassara, demanda-t-elle à brûle-pourpoint, a-t-on de ses nouvelles ?

Une vive contrariété apparut sur le visage du juge.

— Oh ! ne m'en parlez pas, dit-il. La chose la plus incompréhensible du monde s'est passée à propos de cette négresse.

— Laquelle donc ?

— Il paraît qu'elle a été prise de vomissements en partant de Saint-Thomas, mais si épouvantables que le bruit a couru qu'elle avait la fièvre jaune. Lorsque le bateau a été en vue de Santander ou à peu près, le gouvernement espagnol, avant de le laisser débarquer, a envoyé un médecin le visiter comme cela se fait pour les cas suspects.

Les prunelles de Juanita brillaient comme celles d'un fiévreux.

— Et alors, demanda-t-elle, que s'est-il passé ?

— Le capitaine, fort ennuyé de la perspective d'une quarantaine, soit à Santander, soit au Havre, a juré ses grands dieux que la négresse avait eu simplement le mal de mer, et, pour confirmer son dire, il a livré Minerve Cassara au médecin, afin que celui-ci pût l'examiner à son aise et se convaincre qu'on lui disait la vérité.

— De telle sorte que la négresse a débarqué à Santander ?

— En vue de Santander, oui.

— Et vous avez de ses nouvelles ?

— Les agents que j'avais envoyés au Havre n'en sont revenus que cette après-midi, et je n'ai par conséquent appris ces choses qu'il y a à peine quelques heures. J'ai aussitôt télégraphié à Santander pour savoir ce qu'était devenue cette fille, si elle était malade à l'hôpital ou en observation dans quelque lazaret. On ne m'a pas encore répondu. Mais j'aurai à coup sûr la réponse demain dans la journée, et, si vous y tenez, je vous la communiquerai.

— Certainement que j'y tiens... ardemment même. Mais la chose la plus essentielle pour moi est de savoir si Minerve Cassara est toujours menteuse, déséquilibrée et folle comme autrefois. D'une personne saine et raisonnable que voulez-vous que je craigne, moi qui n'ai rien fait de mal dans ma vie, et qui au contraire, depuis dix ans, subis le plus épouvantable martyre qu'une mère puisse endurer...

— C'est juste.

En s'animant un peu, Mme de Rochebelle, continua :

— Mais si cette Minerve est restée méchante comme je l'ai vue autrefois chez mon père, à la Havane, elle dira tout ce que voudront Mme Jacobsen et France, surtout avec les arguments d'or et d'argent dont la baronne appuiera les ordres qu'elle lui donnera.

M. de Combremont baissa la tête.

Eh oui ! son amie voyait juste et vrai comme toujours, et ce fut en frissonnant qu'il pensa au scandale que la négresse pouvait produire, au désespoir que cela pourrait encore causer à cette malheureuse femme en l'innocence de laquelle il croyait si aveuglément, qu'une fois de plus, en présence de sa douleur et de ses larmes, il avait tout oublié, même la parole d'honneur donnée à M. Grollier-Savernes.

Malgré son désespoir apparent et les larmes qu'elle savait si bien à point faire jaillir de ses paupières, Juanita passa une meilleure nuit.

Du récit fait par M. de Combremont, elle croyait bien savoir, en effet, ce qu'il fallait prendre, ce qu'il fallait laisser.

On était allé chercher Minerve Cassara en mer sur une chaloupe à vapeur frétée exprès.

Possible!... c'était Franz Meyer qui avait fait ce coup, Franz Meyer qui avait eu l'habileté de se faire passer pour un médecin espagnol du service de santé.

Elle résolut d'aller dans la journée du lendemain chercher elle-même des nouvelles à l'agence qui lui avait procuré l'individu envoyé à Santander, et elle vit l'horizon moins noir et moins menaçant.

Dès le jour naissant, le lendemain, M. Gervais se présenta chez le procureur général.

Il fut reçu immédiatement par lui. Le chef de la Sûreté raconta par le menu tout ce qui était arrivé en vue de Santander.

L'oeil du procureur général brillait. — Il y a plaisir à travailler avec vous, mon cher ami, dit-il. Vous avez autant d'énergie que d'intelligence, autant de décision que de perspicacité. Je vous félicite.

Le visage expressif de M. Gervais s'illumina d'un sentiment de joie intense. C'est que les compliments du procureur général étaient rares!...

— Et vous avez mis cette négresse en sûreté? demanda M. Grollier-Savernes au bout de quelques instants.

— Oui, il y a quatre jours qu'elle est chez Mme Jacobsen.

— Je voudrais la voir, Est-elle assez reposée de ses fatigues pour venir jusqu'ici?

— Oh! oui, ces négresses ont un tempérament d'une force extraordinaire.

— Allez me la chercher avec une voiture, et ramenez-la-moi le plus vite possible.

— Bien, monsieur le procureur général, vous allez être obéi.

M. Gervais était déjà debout; le magistrat le retint.

— Vous ne m'avez pas dit comment les choses s'étaient terminées entre votre agent et ce Franz Meyer en Espagne? demanda-t-il.

Une teinte de profonde tristesse couvrit les traits du chef de la Sûreté.

— Oh! la canaille!... dit-il.

— Ah! que s'est-il donc passé?

— Martin Brieux, un de mes agents les plus honnêtes et les plus sûrs, l'avait mis magistralement dedans, comme je vous l'ai raconté, monsieur le procureur général.

— Oui, eh bien?

— Se voyant joué, et ayant deviné dans la journée qui a suivi mon départ que la négresse avait été cueillie en mer, non par le service de santé espagnol, mais bien par quelque camarade de Martin Brieux, il a attiré celui-ci dans un quartier désert de Santander, et là, dans une ruelle inhabitée, il lui a sauté dessus et a tenté de l'assassiner. La force herculéenne de mon Breton l'a heureusement sauvé. Ses cris, ses appels ont été entendus. On est arrivé à son secours. On l'a aidé à se débarrasser de son assassin.

— Et ce dernier, qu'est-il devenu?

— Il a tenté de s'enfuir. Mais il a été rattrapé, arrêté, mis à l'ombre.

— A-t-il avoué?

— Rien du tout. Mais ses confidences précédentes rapprochées de paroles prononcées au moment où il croyait être le maître de Martin Brieux et le tuer: «C'est toi qui vas avoir le sort réservé à la négresse!» sont autant de preuves flagrantes.

— C'est juste. Comment savez-vous ces diverses choses?

— Martin Brieux, arrivé hier soir très tard, car il a dû passer quarante-huit heures à se soigner d'abord, à répondre ensuite aux magistrats espagnols, est venu chez moi cette nuit même et m'a tout raconté.

— Bien! Allez me chercher, cette Minerve Cassara. Je suis enchanté de connaître tous ces détails; ne les donnez plus à personne, n'est-ce pas?

— C'est entendu, monsieur le procureur général.

— Pas même à Mme Jacobsen.

— Pas même à elle. Le chef de la Sûreté se rendit aussitôt à l'hôtel du faubourg Poissonnière. La baronne, malgré l'heure matinale, était déjà levée.

— Je viens vous chercher Minerve Cassara pour la conduire chez M. Grollier-Savernes, qui veut la voir, lui dit M. Gervais dès qu'il fut introduit auprès d'elle.

— Bien, mon ami, répondit Pauline, prenez-la. Mais, ajouta-t-elle avec une inquiétude réelle, vous veillerez bien sur elle, n'est-il pas vrai?

— Vous pouvez en être sûre! N'est-ce pas grâce à moi, d'ailleurs, qu'elle a pu arriver saine et sauve jusqu'à vous?

— Oui, aussi êtes-vous le seul au monde, le seul, entendez-vous, auquel je la confierais...

— Merci!

— Et ensuite ramenez-la ici vous-même, dès que le procureur général n'en aura plus besoin.

— Comptez-y.

On alla prévenir Minerve. Celle-ci, enchantée de sortir de sa chambre solitaire, fut vite prête, quoi-qu'elle tint à changer son madras contre le plus rouge, le plus éclatant, le plus raide de tous ceux qu'elle avait apportés.

Pour arriver rue Barbet-de-Jouy où était situé l'hôtel de M. Grollier-Savernes, la voiture qui emmenait la négresse et le chef de la Sûreté avait pris naturellement les grands boulevards jusqu'à la rue Royale, de là, après avoir traversé le pont, elle avait descendu tout au long la rue de Bourgoigne.

Au croisement de cette dernière avec la rue Saint-Dominique, Minerve qui était à la portière, jeta un cri et se retourna vers M. Gervais.

— Quoi?... qu'y a-t-il donc?... demanda celui-ci, horriblement ému, parce qu'il devinait une partie de la vérité.

— Elle, massa, elle, moi ai vu li!... balbutia la négresse, parlant créole, tant son bouleversement était extrême.

— Qui?... Qui avez-vous vu, Minerve?

— Juanita, la fille de la marquise!...

— De quelle marquise?

— De la Maho, parbleu.

— Et vous ne vous êtes pas trompée?

— Pour sûr que non, j'ai vécu vingt ans à ses côtés, je vous l'ai dit, je ne

peux pas la prendre pour une autre; je la reconnaitrais entre mille.

— Elle doit avoir changé cependant.

— Ah! Dieu oui! c'est une grande dame à présent, tout en deuil, avec des crêpes et des voiles. Elle est presque aussi vieille que l'était la Maho quand elle est morte, mais elle est toujours la même... allez!...

Et son émotion, dégénérant en un tremblement extraordinaire, la négresse ajouta:

— Pourvu qu'elle ne m'ait pas aperçue!... O massa!... bon massa... protégez pauvre Minerve!...

M. Gervais ne pouvait guère douter de la véracité de la négresse au portrait qu'elle faisait de Juanita, enveloppée de son deuil de veuve.

De plus, l'hôtel de Rochebelle était tout voisin. Alors, quoi de plus naturel que la comtesse se trouvât dans ces parages-là, en ce moment, sortant ou rentrant chez elle?

— Non, dit-il à Minerve, il ne vous arrivera rien, si vous êtes raisonnable et obéissante.

— Oh! je m'ennuie beaucoup dans ce grand hôtel triste, mais si massa veut, je n'en sortirai jamais.

— Jamais... ce serait trop.

— Combien de temps?

— Peut-être un mois, peut-être quinze jours, peut-être moins encore.

— Et alors je sortirai à pied?

— Tant que vous le voudrez.

— J'accepte... oh! j'accepte... Je serai sage et obéissante tant qu'on voudra.

On arrivait rue Barbet-de-Jouy. M. Gervais descendait le premier du fiacre.

Il jeta un rapide coup d'oeil autour de lui.

La petite rue silencieuse semblait endormie dans un silence de province.

L'ombre maudite de la Juanita ne menaçait d'apparaître d'aucun côté.

— Descendez, ma fille, dit-il à la négresse.

La porte de l'hôtel du procureur s'était ouverte dès que la voiture s'était arrêtée devant la porte.

— Entrez, continua le chef de la Sûreté, et suivez-moi.

Il gagna rapidement le cabinet de M. Grollier-Savernes l'attendait.

Avant de laisser pénétrer Minerve auprès du magistrat, il tenait à raconter à celui-ci la rencontre qu'ils venaient de faire dans la rue Saint-Dominique.

Pendant près de deux heures, M. Grollier-Savernes interrogea la négresse, lui faisant raconter les moindres détails de la vie de Juanita à Saint-Thomas; également de celle de Maho, au service de laquelle Minerve avait été pendant si longtemps.

Il la tourna et retourna en tous sens, essayant de la troubler, de voir si elle ne se couperait pas.

Non, même les détails qu'elle donna sur le marquis de Santa-Crux, — qu'elle appelait le marquis tout court, — étaient scrupuleusement vrais, on le voyait.

Avec cette vivacité extraordinaire des nègres, et surtout de ceux des Antilles, elle entraînait dans une foule de choses puérides ou importantes, mais au milieu desquelles on sentait la chose vue et vécue.

— Bien, dit le procureur général, j'en sais suffisamment, ma fille. Retirez-vous, mais préparez-vous un de ces jours à être confrontée avec la Juanita. Il faudra répéter devant elle tout ce que vous venez de raconter.

— Et je serai seule avec Juanita, ce jour-là? demanda-t-elle avec un tremblement subit, et en roulant des yeux blancs, qui en disaient long sur son épouvante.

— Non, non, répondit M. Grollier-Savernes, nous serons tous autour de vous... entre elle et vous, si vous le désirez... moi, M. Gervais, la dame chez laquelle vous demeurez actuellement... d'autres encore!...

— Oh! alors, monsieur le magistrat, je dirai toute la vérité... tout ce que je sais... tout ce que j'ai vu.

— On ne vous demande pas autre chose.

M. Gervais la ramena chez Paulien.

Aussitôt après le départ du chef de la Sûreté, M. Grollier-Savernes envoya chercher Maurice de Combremont.

Depuis la veille, Maurice, retombé plus que jamais sous le charme de cette incomparable sirène qui s'appelait la comtesse de Rochebelle, n'avait pensé qu'à elle, à ses douleurs, à ses angoisses.

Son affection pour elle était aussi pure et aussi respectueuse que celle d'un fils...

Et, dans cette mère méconnue, outragée, torturée, il voyait sa mère à lui, à travers laquelle il adorait encore son idole, lui pardonnant tout, lui confiant tout, ne pouvant, quoi qu'on lui dit, la faire descendre du trône d'or où il l'avait depuis si longtemps placée.

A l'appel de M. Grollier-Savernes, il tressaillit profondément.

Eh oui! il avait fait un serment au procureur général... et ce serment, il l'avait trahi!

Pour la première fois il s'en apercevait.

Il avait donné sa parole d'honneur, cependant, de ne plus se laisser questionner sur l'affaire par la comtesse de Rochebelle, ou bien de ne pas lui répondre si elle persistait à l'interroger.

Et la veille, tout naturellement, sans effort, sans même penser à sa promesse, il lui avait dit tout ce qu'il savait, comme s'échappe d'un vase trop plein la source contenue et impatiente.

Le coeur légèrement serré d'angoisse, il arriva chez le procureur général.

— Avez-vous des nouvelles de l'affaire Robert? lui demanda aussitôt celui-ci.

Maurice de Combremont se troubla, et son embarras n'échappa point au regard perspicace de M. Grollier-Savernes.

— Non, répondit-il en bredouillant un peu, les choses sont et restent au même point.

— Le marquis d'Angély n'a pas donné signe de vie?

— Pas encore.

— Et Minerve Cassara, la négresse?...

## LA SEMAINE PROCHAINE

Première tranche de notre nouveau roman-feuilleton :

# Angoisses Maternelles

Par PAUL SAUNIÈRE

Nos lecteurs non abonnés seront bien avisés de retenir à l'avance ce numéro chez leurs dépositaires habituels afin d'éviter tout désappointement car tout indique que cette livraison du 1er avril du SAMEDI s'enlèvera rapidement.

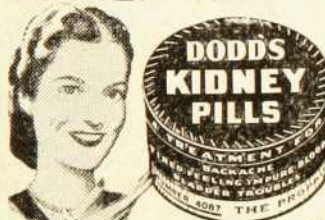
Remplissez notre coupon d'abonnement en page 22



QUAND  
MON DOS  
COMMENCE  
À ME FAIRE  
MAL



JE PRENDS  
des  
Pilules  
Dodd's  
pour les Reins



DODD'S  
KIDNEY  
PILLS



PARCE QUE JE SAIS  
QUE JE PEUX COMPTER  
SUR Dodd's!

DANS LE MEILLEUR  
QUARTIER DE NEW-YORK

HÔTEL **GREAT  
NORTHERN**

tout près  
du fameux  
Central  
Park

400 chambres, spacieuses  
et agréablement aménagées,  
chacune avec douche et  
bain. Suites de deux et trois pièces. Vous  
trouvez au Fiesta Room, le nouveau  
rendez-vous à la mode de New-York, une  
excellente cuisine espagnole et française...  
On vous accueillera ici dans votre propre  
langue. Chambres avec appareil de télé-  
vision, à un prix légèrement plus élevé.

CHAM-  
BRES: **\$3.50** et plus

118 W. 57TH STREET, NEW-YORK, N. Y.  
Notre entrée 111 W. 56th St. est attenante au garage

**Le Samedi**

coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Maurice, dans son trouble qui augmentait, l'avait perdue de vue.

— Je ne pensais plus à elle, monsieur le procureur général.

— Elle est importante, cependant. Que savez-vous ?

— Il lui est arrivé une chose extraordinaire.

— Laquelle ?

— Prise, au départ même de Saint-Thomas, d'un mal de mer si atroce qu'on croyait à sa mort prochaine, son état finit par donner à penser qu'elle avait la fièvre jaune.

« Cette nouvelle, télégraphiée en Espagne, a ému le gouvernement. Un médecin a été envoyée à la rencontre du paquebot, et pour se soustraire à des quarantaines insupportables, le capitaine, qui était sûr de la netteté de son bateau, a mieux aimé faire débarquer la négresse avec le service de la santé.

— Et où est-elle allée ?

— A Santander, je suppose.

— Vous ne le savez donc pas ?

— Depuis hier matin que mes agents, en revenant du Havre, où je les avais envoyés avant l'arrivée du *Beatus*, m'ont rapporté cette explication, j'ai télégraphié de tous les côtés.

— Les réponses ?

— Ont été que nulle part on n'avait vu Minerve Cassara, et que nul service de santé n'en avait entendu parler.

— C'est que celui qui est allé à la chercher à bord du *Beatus* avait probablement usurpé le titre et la profession qu'il s'est donnés.

M. de Combremont sursauta.

— Ce qui veut dire ? demanda-t-il.

— Qu'une maison extra véreuse de Paris, les Herbach, dont vous connaissez comme moi l'affreuse réputation, avait fourni à je ne sais qui un agent afin d'aller à Santander faire débarquer et supprimer la négresse que vos envoyés attendaient au Havre.

— Mais c'est un roman, cela !

— C'est la vérité pure.

Et, par le menu, avec sa parole simple et claire qui imposait la conviction, M. Grollier-Savernes raconta au juge tout ce qu'il tenait de M. Gervais, sans oublier, bien entendu, l'attentat dont Martin Brieux avait été la victime, les paroles imprudentes qu'avait prononcées son assassin au moment où, croyant le tuer, il pensait n'avoir plus rien à redouter de lui.

A cette voix, nette, froide, implacable, de nouveau les yeux du malheureux s'ouvraient...

Une conviction lente, mais terrible et inébranlable, remplaçait sa confiance folle de la veille : la haine pour ce que cette misérable avait fait de lui, de sa conscience, de son honneur de magistrat, déracinait sa tendresse, sa pitié, la reconnaissance infinie qu'il avait eue jusque-là pour la soi-disant bonté de Juanita à son égard.

Cependant, il voulut encore protester.

— Tout cela sont des imaginations de M. Gervais, probablement, dit-il. Car la négresse a disparu, et Martin Brieux, pas plus que le gredin des Herbach, ne sait ce qu'elle est devenue.

— Vous vous trompez, elle est à Paris.

— Allons donc !...

— Je l'ai vue.

— Vous, monsieur le procureur général ?...

— Oui, moi, il n'y a pas une heure !

— Ici ?

— Ici même.

— Et vous êtes sûr qu'on ne vous a pas amené une fille quelconque, à laquelle la leçon était faite, et qui vous a raconté tout ce que désirent les ennemis de Mme de Rochebelle ?

— Non. Ce n'est pas possible. Je l'ai interrogé pendant deux heures sans parti pris, avec toute l'impartialité, toute la perspicacité dont je suis capa-

ble. Je l'ai tournée et retournée en tous sens, cherchant à la faire embrouiller ou se couper.

— Alors, elle vous a parlé de la Havane ?

— A la Havane, elle n'a jamais mis les pieds. Elle est née à Saint-Thomas qu'elle n'a point quittée jusqu'à l'autre jour, où elle s'est embarquée sur le *Beatus* pour venir en France.

« Par exemple, de la ville des Bengalis, de la Maho, du marquis de Santa-Cruz, de Juanita leur fille, elle parle tant qu'on veut et ne s'embrouille jamais. Elle donne sur eux tous, et sur chacune de leurs existences en particulier, des détails tellement abondants, tellement typiques, que l'idée de suspecter sa bonne foi ne peut pas venir un seul instant.

— Et votre conviction a été faite, monsieur le procureur général ?

— Absolue, oui ; Mme de Rochebelle n'est autre que la Juanita, fille de Maho et du marquis de Santa-Cruz.

— Mais comment cette négresse peut-elle vous avoir donné cette idée puisqu'elle n'a pas encore été confrontée avec la comtesse de Rochebelle ?

— Elle n'a pas été confrontée avec elle, c'est vrai. Elle l'a cependant vue.

— Vue !... où et quand ?

— Ce matin même. La voiture qui conduisait la négresse descendait la rue de Bourgogne. A l'entre-croisement de la rue Saint-Dominique, Mme de Rochebelle, qui sortait probablement de chez elle, mais dans tous les cas était à pied, a dû se ranger pour laisser passer le fiacre.

« Son voile était relevé. La négresse l'a vue, n'a pas eu une minute d'hésitation, et, malgré les changements que tant d'années écoulées ont dû apporter dans sa personne, malgré le deuil sévère dont elle était vêtue, malgré l'imprévu de la rencontre, elle s'est écriée : « La Juanita, la voilà ! »

Il n'y avait plus de doute possible ; même les dernières objections que Maurice avait élevées, bien plus pour calmer la révolte de sa conscience que pour établir une conviction qui s'était faite tout à coup, avaient tourné contre lui.

Maintenant, c'était fini, bien fini. Ses yeux étaient complètement ouverts et il voyait l'océan de fange et de boue dans lequel cette misérable avait tenté de l'entraîner avec elle.

Il était impardonnable ; car il avait eu des doutes sur la culpabilité de Robert ; et, ces doutes, il les avait lâchement, perfidement laissé étouffer par la comtesse de Rochebelle ; il s'était laissé guider par elle, il avait voulu croire à son martyre, surtout à son honnêteté, et tout cela dans un but, un seul but : c'est qu'en Robert il poursuivait toujours son rival préféré, André d'Angely, le mari de son idole.

Ce fut plus fort que lui. Abimé de honte et de désespoir, il cacha sa tête dans ses mains.

Il essaya de se contenir : il ne le put pas.

Au mouvement de ses épaules, on voyait qu'il sanglotait profondément, violemment.

M. Grollier-Savernes assistait, muet, et en apparence insensible, à cet effondrement.

Maurice de Combremont se releva.

— Je suis un malheureux, monsieur le procureur général, balbutia-t-il, plus blanc qu'un spectre, un malheureux qui aimait mieux s'entêter dans une voie qui lui plaisait et y commettre des infamies, que de suivre vos avis...

— Vous le reconnaissez ?

— Ah ! Dieu oui !... J'ai tant souffert, si vous saviez !

— Assez. C'est inutile... Il ne sert à rien de récriminer sur un passé impuissant. Le tout est de voir l'avenir

sous un jour meilleur et de vouloir réparer le mal qu'on a fait.

— Non, non, je n'essaierai rien, je ne réparerai rien... Désespéré, et désormais seul jusqu'à mon dernier soupir, je veux vivre avec mes remords sans une consolation ni une espérance... Je vous donne ma démission, monsieur le procureur général, et, dès que je serai rentré chez moi, je vous l'enverrai par lettre au garde des sceaux.

— Ce serait une fois de plus abandonner le devoir, pour ne penser qu'à la satisfaction personnelle. Oui, vraiment, il serait beau, après avoir torturé ce malheureux Robert comme vous l'avez torturé ; après avoir fait souffrir France de Rochebelle comme elle a souffert, ce serait beau de se laver les mains, ainsi que jadis l'a fait Pilate, et de s'en aller en disant : « Qu'ils se tirent de là les uns et les autres comme ils le voudront ; moi, dans le calme menteur d'une solitude inviolable, je vais essayer d'oublier le mal que j'ai commis... »

Maurice de Combremont prit à deux mains sa tête qui éclatait :

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, il va donc falloir encore que je reste mêlé à tous ces mensonges, à toutes ces infamies, à toutes ces atrocités ?...

— Oui, il le faut, parce qu'il est inutile qu'un autre magistrat, en voulant se mettre au courant de cette triste affaire, vienne encore augmenter le scandale dont tous ces innocents ont été jusqu'ici l'objet... Oui, il le faut, parce qu'il y a des détails que jamais personne ne comprendra comme vous, et, par conséquent, seul avec moi, vous pourrez parer à certaines éventualités et adoucir bien des douleurs à ceux qui ne les ont pas méritées.

— Je resterai, monsieur le procureur général, répondit Maurice de Combremont, avec une voix si brisée qu'on eût déjà dit une voix de l'autre monde.

— Bien ! enfermez-vous chez vous, ou quittez Paris pour aujourd'hui, mais tenez-vous prêt, pour demain probablement, à une scène très dure.

— Laquelle ? demanda le malheureux en tremblant.

— La confrontation de la Juanita avec tous ceux qui prétendent l'avoir connue jadis.

— Je serai prêt, monsieur le procureur général, vous serez obéi.

X

Enfin !...

LE LENDEMAIN, dès onze heures, le juge de paix du septième arrondissement se présenta à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et demanda à mettre les scellés partout, ainsi que l'avait fait à Rochebelle son confrère normand.

Le personnel, qui était au complet, étant arrivé la veille, n'osa prendre sur lui de laisser remplir cette formalité-là.

Dame ! la comtesse n'était pas tendre ; et elle avait tant crié et tempêté là-bas, au château, elle avait tant dit et redit sur tous les tons qu'à Paris, au moins, elle était la maîtresse en attendant le retour de sa fille aimée, et qu'elle mettrait à la porte le premier qui laisserait entrer un étranger sans son assentiment, que nul n'osait se hasarder à laisser pénétrer le magistrat dans la maison.

— Non, monsieur, lui dit le premier valet de chambre, ce n'est pas possible, il nous arriverait des désagréments trop sérieux ; mais veuillez entrer au salon et nous allons savoir si Mme la comtesse, qui était sortie ce matin, est rentrée.

Le juge de paix était un homme du monde ; il n'éleva pas d'objection et suivit le domestique dans le même salon où, au commencement de ce récit, nous avons vu France ne pas vouloir reconnaître celle qui se disait sa mère.

Pendant un instant, il admira les magnifiques tentures en vieux lampas de Lyon; les meubles en Gobelins magnifiques, toutes les choses merveilleuses qui faisaient de cette demeure un palais presque digne d'une reine.

Un léger bruit l'arracha à son artistique contemplation.

Le visage contracté et une flamme de colère dans ses yeux sombres, la Juanita était derrière lui.

Sa rage était arrivée à son paroxysme.

Maurice de Combremont, la veille, l'avait rassurée, lui avait dit qu'en l'absence de Thérèse personne ne pouvait la faire déchoir de sa puissance et de son autorité... Elle s'était endormie là-dessus en une sorte de quiétude apaisée. et voilà qu'ici, dans cet asile qu'elle croyait encore inviolable, on venait lui faire subir les mêmes humiliations que là-bas en Normandie, c'est-à-dire la traquer, la chasser, faire des perquisitions chez elle...

Non, non... cela ne serait pas. Elle se redressa, et, furieuse, superbe d'énergie et de volonté, elle énuméra toutes ses raisons au juge de paix.

Celui-ci, sous ce flux de paroles violentes, pressées, et dont l'éloquence sauvage de quelques-unes l'impressionnait profondément, discutait, répondait, expliquait ce qu'il croyait être la vérité.

Mais il perdait du terrain et il se disposait à prendre congé de la comtesse, voulant, avant d'aller plus loin, consulter qui de droit, et voyant bien qu'il n'était pas en présence d'une apposition de scellés ordinaire, lorsqu'un bruit de sonnette violent retentit jusque dans le salon de l'hôtel.

Il précipita son mouvement, et sortit plus vite.

Quant à Mme de Rochebelle, elle avait d'abord dressé la tête, mais elle se calma vite; n'avait-elle pas, en effet, donné l'ordre de ne laisser entrer âme qui vive?

Or, lorsque la Juanita donnait un ordre on ne le discutait pas.

Malgré cela, la porte du salon était à peine refermée sur le juge de paix qu'elle s'ouvrit de nouveau, très largement cette fois-ci, et sur le seuil apparut la baronne Jacobsen.

Elle n'était pas seule. A ses côtés était France.

Derrière les deux femmes, un homme de haute mine, âgé, au visage d'une rigidité de marbre, profilait sa silhouette amincie.

Un frisson passa sur la comtesse, tandis que son front se couvrait d'imperceptibles gouttes de sueur.

Cependant, elle aperçut une quatrième personne qu'elle n'avait pas vue d'abord, et son angoisse diminua, tandis que son assurance revenait: c'était, en effet, Maurice de Combremont.

Elle se retrouva aussitôt elle-même, les yeux brillants, plus cuirassée que jamais pour la lutte.

Elle regarda celui des hommes qu'elle ne connaissait pas, et, affectant de ne pas voir les autres personnes, raide, fière, sans s'incliner, elle dit, en s'adressant à l'étranger:

— Je ne vous connais pas, monsieur. Et comme vous êtes entré chez moi sans vous faire annoncer, je vous cède la place, car je n'ai pas de temps à perdre.

— La justice, madame, répondit M. Grollier-Savernes, ne se fait jamais annoncer nulle part.

Les yeux de la créole eurent un invincible picotement, ses paupières battirent légèrement; ce furent les seuls signes d'émotion que Pauline, qui cependant la regardait attentivement, put découvrir en elle.

Le procureur général, sans lui laisser le temps de répondre, continua, en désignant alternativement la baronne et France:

— Madame, qui est une personne des plus honorables, mademoiselle, qui a longtemps vécu avec vous d'une vie commune, affirmant toutes les deux que vous n'êtes pas la véritable comtesse

de Rochebelle, et que vous auriez fait disparaître celle-ci pour vous substituer à elle.

« Alors, moi, procureur général près de la cour d'appel de Paris, j'ai ouvert une enquête, et, ainsi que j'ai écouté ce qui m'a été dit contre vous, je suis prêt, avant de vous confronter avec des témoins qui appuieront le dire de ces dames, à écouter impartialement tout ce que vous trouverez pour votre défense.

— Et si je ne veux pas vous répondre? dit-elle avec un éclair terrible dans ses yeux immenses.

La claire prunelle du magistrat ne se baissa pas devant celle de la comtesse, comme tant d'autres s'étaient abaissées ou troublées.

— Je considérerai que c'est un aveu de votre part, dit-il, et je vous ferai immédiatement arrêter.

Elle éprouva une peur instantanée, atroce, épouvantable.

Il n'y avait pas jusqu'au visage de Mme Jacobsen, plus hautain encore qu'à l'ordinaire, jusqu'aux grands yeux plus assombrés de France, jusqu'à l'expression de M. de Combremont, si moralement triste et désespérée, qui ne lui fissent éprouver une affreuse terreur.

Dieu du ciel!... que se passait-il donc?

Maurice, qui paraissait cependant si sincère et si vrai deux jours auparavant, l'avait-il trompée en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre?...

A l'agence des Herbach, où elle était encore retournée le matin même, on avait cependant affirmé que c'était bien Franz Meyer qui était allé chercher la négresse sur le *Beatus*, déguisé en médecin du service de la santé, que c'était avec lui qu'elle était partie, et que, sûrement, à l'heure actuelle, dans quelque gorge profonde des Pyrénées, l'Allemand avait terminé sa sinistre tâche et fermé pour toujours la bouche de Minerve Cassara...

Non, non, elle était folle de s'épouvanter ainsi.

Tout cela, c'étaient des pièges, que France avec son intelligence, Mme Jacobsen avec son argent, toutes les deux avec leur haine, étaient arrivées à lui tendre.

Toutes ces choses furent conçues, examinées, réfléchies en une seconde.

— Monsieur le procureur général, dit-elle avec une voix qu'à force de volonté elle rendait ferme et calme, je veux bien répondre à des questions qui m'humilient jusqu'au fond de l'âme; mais c'est uniquement pour en finir avec toutes ces turpitudes, auxquelles, je l'espère, vous ne vous associez pas, lorsque vous saurez tout ce qui se passe.

« La vérité tout entière je vais vous la dire.

« M. de Combremont, qui me connaît depuis de longues années, qui a assisté au martyre immérité de mon existence, se portera garant de la véracité de mes paroles.

Personne ne répondit. Le juge d'instruction pas plus que les autres.

La Juanita continua:

— J'ai eu deux filles. La deuxième a failli me coûter la vie, c'est celle que vous voyez là, France.

« Née avant terme, elle est restée aussi chétive que sa soeur était forte et superbe. Pour la faire vivre, j'ai dû lui prodiguer des soins continuels, ne la quittant ni jour ni nuit.

« Elle m'a payée de cela par un amour d'enfant tellement passionné, tellement exclusif, tellement jaloux, que son institutrice et moi nous en étions effrayés; nous avions peur qu'à la moindre sur-excitation de son cerveau de petite fille évidemment malade et déséquilibré, il n'arrivât une catastrophe.

« Elle allait avoir neuf ans lorsque, nos affaires de la Havane s'étant embrouillées, Mme Jacobsen me donna le conseil de partir avec mon mari, afin



## Vous vous privez

des joies que peut donner un chien en bonne santé en ne recourant pas aux Produits pour les Chiens Sergeant's, simples, rapides et sûrs. Il en existe un pour presque toutes les affections canines — vers, mauvaise santé passagère, puces, ricin des chiens, démangeaisons, maux d'oreilles. Approuvés par des vétérinaires consultants. Célèbres depuis 75 ans. Aux pharmacies et chez les marchands d'animaux.

**GRATIS** : Un manuel indispensable sur la façon de nourrir, dresser et soigner votre chien — *Sergeant's Dog Book*. Aux pharmacies et chez les marchands d'animaux ou écrivez à *Sergeant's Dog Medicines, Ltd., Toronto, Ont.*



## Sergeant's PRODUITS POUR LES CHIENS

**P**OUR tout foyer : un charme qui agrément la vie, qui meuble idéalement les longues soirées d'hiver, le *vade mecum* de toute femme ou jeune fille qui entend être et demeurer "à la page", un joyaux de lecture que l'homme aussi peut partager, telles sont les caractéristiques de LA REVUE POPULAIRE, magazine insurpassé dans le genre, magazine conçu et réalisé par des Canadiens pour des Canadiens. S'y abonner, c'est en devenir un ou un adepte, définitivement. On n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement.



Notre roman de mars  
**BERNARD MON MARI...**  
par LISE DE CERE



### Coupon d'abonnement

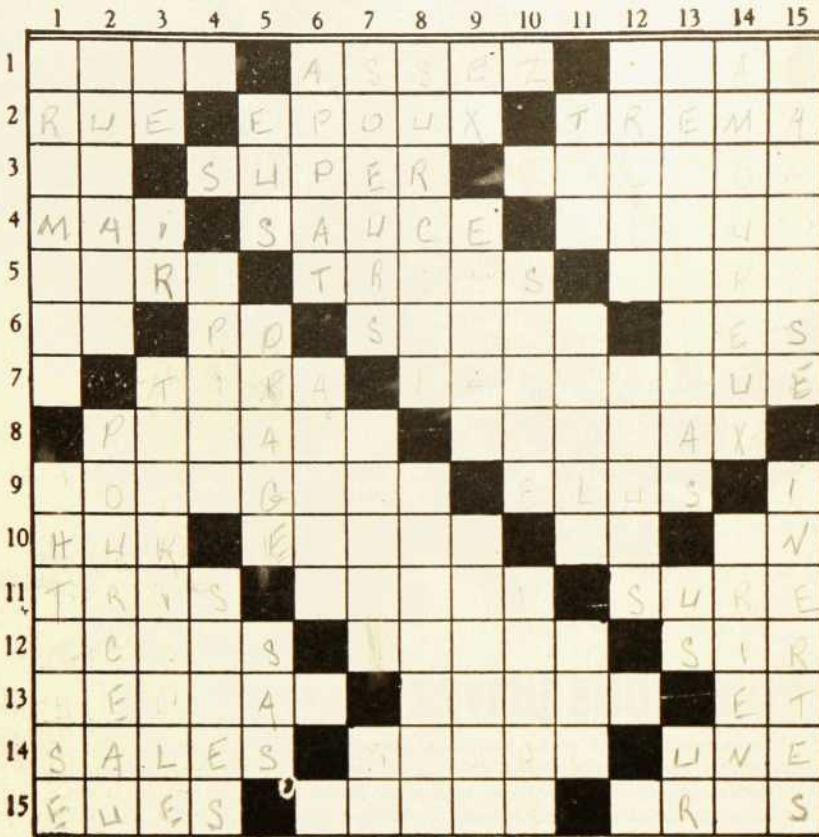
Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....  
Adresse.....  
Ville..... Province.....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE** 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

# Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 952

**HORIZONTALLEMENT**

- 1—Sens de ce qui convient. — Suffisamment. — Liqueur spiritueuse, tirée du riz.
- 2—Chemin de ville. — Celui que le mariage unit. — Double point sur les voyelles.
- 3—Préfixe d'abstraction. — Préfixe signifiant au-dessus. — Partie d'une bague.
- 4—Mois. — Assaisonnement liquide. — Pente d'un toit.
- 5—L'atmosphère. — Logements sans Commodités. — Conduit d'appel d'air d'un four.
- 6—Préfixe privatif. — Fleuve. — Ville de l'Inde (Bombay). — Démonstratif
- 7—Regarda en visant. — Divisée en deux.
- 8—Pâturage. — Résine odorante, employée en pharmacie.
- 9—Comestible. — Choisis.
- 10—Patrie d'Abraham. — Large sillon. — Chemin de halage. — Pronom indéfini.
- 11—Triages. — Première capitale de l'ancienne Arcadie. — Convaincue.
- 12—Abord. — Au billard, effet de recul. — Titre anglais.
- 13—Peintre français, un des chefs du mouvement divisionniste. — Simple. — Conjonction.
- 14—Malpropres. — Rit à demi. — Seule.
- 15—Obtenues. — Gros harpon pour le poisson. — Adresse où l'esprit à plus de part que la main (pl.).

**VERTICALEMENT**

- 1—Filet d'oiseleur, à trois rangs. — Hydrate de potassium.
- 2—Individu fixé en pays étranger sans être naturalisé. — Porc.
- 3—Démonstratif. — Infinitif. — Numéro d'inscription.

- 4—Bandage croisé symétrique. — Nom donné dans l'antiquité aux peuples de l'Extrême-Orient.
- 5—Eprouvés. — Grosse pluie. — Tamis.
- 6—Tout ce qui attire. — Tout ce qui agit.
- 7—Religieuses. — Se tromper. — De l'alphabet grec.
- 8—Fameux corsaire français, né à Saint-Malo. — Sainte, martyre en 262.
- 9—Préfixe indiquant ce qu'a été une chose. — Vent d'est, chez les Grecs. — Père d'Andromaque.
- 10—Changement subit. — Dont on a enlevé la rate.
- 11—Arbrisseau de la Chine. — Espèce de gnome. — Femme sott.
- 12—L'un des plus grands savants du XIXe siècle. — Augmentations.
- 13—Perfectionnas. — Usages. — Ville de Chaldée.
- 14—Qui aime avec amour. — Partie d'une perle qui paraît comme lumineuse.
- 15—Poésie faite pour être mise en musique. — Sans activité (pl.).

Solution du Problème No 951



de remédier à cet état de choses et de prendre là-bas des décisions que le comte n'aurait pas voulu prendre seul. Elle s'arrêta et lança un regard circulaire autour d'elle.

M. Grolliers-Savernes l'écoutait avec la froideur glaciale d'un juge qui écoute la confession d'un accusé.

Pauline et sa filleule étaient immobiles, à la même place, la physionomie aussi impénétrable que celle de M. Grollier-Savernes.

Seul, sur son visage désespéré, Maurice de Combremont laissait voir une expression qui montait grandissant sans cesse : c'était celle d'un profond dégoût.

Trop absorbée par la lutte qu'elle soutenait, trop sûre de lui, Mme de Rochebelle ne le regarda même pas, et continua :

— Le docteur Désormeaux, qui a vu naître France, qui l'a toujours soignée, qui est resté mon ami, vous dira comme moi ce qui s'est passé à cette époque ; ma fille a failli mourir de mon départ, elle ne me l'a jamais pardonné.

« Son amour jusque-là si jaloux s'est accru dédaigné ; il s'est transformé en la plus violente des haines, et, quand je suis revenue, elle a refusé de me reconnaître... »

— C'est que ce n'était pas sa mère qui revenait, dit Pauline d'une voix ferme, avec un éclair de suprême assurance dans les yeux.

— Alors, répondit Juanita en se tournant vers elle, pourquoi m'avez-vous reconnue, vous, marraine ?

La baronne, qui se reprochait déjà d'avoir parlé, ne répondit pas.

Plus violente, Juanita s'adressa alors à M. Grollier-Savernes :

— Car c'est vrai, cela, monsieur le procureur général, dit-elle ; à ce moment-là, Mme Jacobsen, qui m'avait vue naître et grandir, m'a formellement reconnue. Ma fille aînée, qui avait quatorze ans, n'a pas eu un doute sur mon identité, malgré les affirmations de sa soeur ; Sybil Andrew, mon ami d'enfance, élevée avec moi, a été tout aussi catégorique...

« Est-ce que, si j'avais volé la personnalité de la comtesse de Rochebelle, comme on m'accuse aujourd'hui, est-ce que ma marraine, ma fille, mon amie, mon médecin, mes domestiques, mes connaissances, les uns ou les autres ne s'en fussent pas aperçus ?... »

« Est-ce que, parmi tous ces gens, il ne se fût pas trouvé une personne, une seule même, pour dire comme France et s'unir à elle ?... A ce moment-là, au contraire, c'était un tollé général contre elle, chacun me plaignait et lui donnait tort. »

— Alors, demanda M. Grollier-Savernes, comment cette situation a-t-elle changé ?

— Ma fille cadette a une intelligence qui ne le cède peut-être qu'à sa force de concentration, et surtout à sa persévérance.

« Sans se lasser jamais, y mettant des années et des années, attendant sans cesse l'heure propice, la guettant même, elle a continué son oeuvre de haine, disant, répétant toujours la même chose : ce n'est pas ma mère !... »

« Et cette phrase, qui d'abord avait soulevé une si violente réprobation, qui, ensuite, était prise pour la divagation d'une fillette névrosée, peu à peu s'est infiltrée en ceux qui l'entouraient, a été écoutée, puis adoptée par eux jusqu'au jour où, complètement admise, elle est devenue la plus indiscutable vérité. »

— Ainsi ?... Sans preuves ?... Juanita ne broncha pas.

Et, avec une suprême dignité, avec un désespoir maternel dans son oeil sombre, elle répondit :

— A coup sûr, sans preuves ! Plus rapidement, elle ajouta :

— Vous, qui connaissez les gens et les choses, monsieur le procureur gé-

néral, croyez-vous que, si on avait une preuve, une seule, elle ne fût pas déjà, et depuis longtemps entre vos mains ?

M. Grollier-Savernes se sentit légèrement ébranlée par ce ton si net et si ferme, par des réparties qui paraissaient si spontanées et si vraies.

Le visage de Maurice de Combremont se détendait un peu, éclairé d'une fugitive lueur d'espoir.

Néanmoins, ce fut toujours impassible que le procureur général répondit :

— C'est vrai, aucune preuve de la substitution dont on vous accuse n'a été déposée entre mes mains. Mais à défaut de ces preuves, j'ai autre chose.

— Quoi donc ?

— Des témoins.

— Des témoins de mon imposture ?

— Des témoins qui affirment, les uns que vous êtes née à Saint-Thomas, que vous y avez vécu sous le nom de Juanita, avec la Maho, une quarteronne, votre mère ; les autres, qu'ils vous ont connue, ailleurs, sous un nom d'emprunt, mais appelée toujours familièrement Juanita par vos amoureux.

« Or, si vous êtes née à Saint-Thomas, ce n'est pas à la Havane, dans la famille de Santa-Cruz, que vous êtes venue au monde... Si vous avez vécu en d'autres lieux, plus tard, vous n'avez pas pu à la fois être dans ces divers endroits et à la Havane, avec la marquise de Santa-Cruz, votre mère, ou avec Christian de Rochebelle, votre mari. Il y a là une impossibilité flagrante qui doit s'expliquer. »

— Comment, si ma parole ne vous suffit pas ?...

— Les témoins qui affirment vous avoir connue sont là ; je vais les faire entrer et les confronter avec vous.

M. Grollier-Savernes avait fait un signe au juge d'instruction et celui-ci, qui devait avoir d'avance des instructions, disparut du côté du vestibule.

France et Pauline, qui observaient alors Mme de Rochebelle, la virent jeter un rapide regard vers une glace de Venise, placée sur une console proche de l'endroit où elle se trouvait.

Sans affectation alors, elle abaissa encore plus jusqu'à ses yeux la frange de ses cheveux, qui d'ordinaire lui couvraient le front, mais pas autant que cela.

— Elle cherche à changer sa physionomie le plus possible, murmura Pauline à l'oreille de sa filleule. Mais cela ne fera rien, puisque je l'ai deviné !

M. de Combremont revenait.

La négresse entra la première, et toute débordante d'expansion, très en dehors, très bruyante, elle s'avança vers la comtesse.

— Bonjour, mam'selle Juanita ! dit-elle en lui tendant la main.

Mme de Rochebelle ne broncha pas.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, par hasard ? continua l'autre. Pas possible !... Il y a longtemps, c'est vrai ; mais vous ne pouvez avoir oublié la petite Minerve Cassara qui vous servait de femme de chambre, à Mme la marquise Maho et à vous. Voyons, cherchez bien... Autrefois, à Saint-Thomas... dans cette jolie petite villa des Bengalis...

Sans se troubler, sans colère apparente, mais avec une sorte de dédain, Juanita avait écouté la négresse.

Celle-ci ayant fini de parler, la créole, très calme, lui dit :

— J'ai cru, en effet, vous avoir vue jadis à la Havane, chez mon père le marquis de Santa-Cruz. Quant à Saint-Thomas, il est bien difficile que vous m'y ayez reconnue, car je n'y ai jamais mis les pieds de ma vie. J'y suis passée plusieurs fois en bateau ; je n'y ai jamais débarqué.

Ce ton de suprême tranquillité avait fortement impressionné la négresse.

D'abord très assurée et même un peu goguenarde, elle était maintenant en proie à un grand trouble qui la prenait, montant et grandissant en elle. Minerve,

en effet, se balançait gauchement sur ses hanches, de droite à gauche, crispait sa robe de sa main, ricanait bêtement.

Cependant, elle essaya de soutenir son dire.

Oh! non, pour sûr qu'elle ne se trompait pas... Sous le couteau de la guillotine elle le soutiendrait toujours. Cette comtesse de Rochebelle-là, elle était certaine d'avoir grandi avec elle à Saint-Thomas, alors qu'elle s'appelait la Juanita; et, plus tard, elle l'avait servie, avant et après la mort de sa mère, la Maho.

C'était très affirmatif en apparence; mais le ton embarrassé, le ricanement qui persistait, par-dessus tout l'effacement extraordinaire des prunelles impressionnaient M. Grollier-Savernes.

Mme de Rochebelle était trop habile pour ne pas voir cette impression du procureur général.

L'idée d'en tirer parti ne pouvait manquer de lui venir.

— Certainement, dit-elle, il doit exister de par le monde une fille de mon père qui semble posséder une assez grande ressemblance avec moi. Des détails que m'a donnés Mme Jacobsen au cours d'une scène qu'elle m'a faite il y a peu de temps, les récits de cette personne qui me paraissent sincères, tout cela me le prouve, et vous êtes trop juste, monsieur le procureur général, pour ne pas vouloir en admettre au moins la possibilité.

— Faites sortir le témoin, ordonna M. Grollier-Savernes à Maurice de Combremont.

Celui-ci obéit.

Minerve, de plus en plus embarrassée, de moins en moins affirmative, disparut.

A cet instant, Pauline Jacobsen se leva.

— Oui, dit-elle, c'est vrai. Il y a eu aux Antilles deux femmes semblables: l'une était la fille légitime du marquis de Santa-Cruz, l'autre lui était née à peu près en même temps, à Saint-Thomas, d'une quarteronne. Elles étaient tellement pareilles que, moi, qui avais vu grandir la première et ne l'avais jamais quittée, je me suis trompée à la substitution; mais j'affirme sur l'honneur que celle qui est là est la Juanita, fille de Maho, et non pas Nadine, ma filleule, fille de Conception de Santa-Cruz, mon amie.

« J'ai des preuves et je les donnerai tout à l'heure. Monsieur le procureur général, voulez-vous faire entrer l'autre témoin.

Cette fois-ci, ce fut Ursule Renaudin qui se montra.

Si la comtesse de Rochebelle, malgré les affirmations de l'agence Herbach, avait un secret pressentiment qu'elle pouvait se retrouver en face de Minerve, elle ne s'attendait certainement pas à revoir Ursule Renaudin.

Avec elle, c'était tout un passé à jamais enseveli qui surgissait tout à coup...

Par-dessus tout, c'étaient les paroles de France qui lui revenaient lancinantes et terribles, lui ramenant le souvenir de son fils.

Ses paupières clignotèrent plus fort. Pour la première fois, elle reçut un grand coup dans la poitrine, et faillit se trahir.

Mais les événements les plus rudes ne pouvaient avoir ainsi raison en quelques minutes de cette volonté de fer.

Une rapide contraction de ses doigts sur les bras du fauteuil où elle était assise, un suprême appel à son énergie, et elle se retrouva calmée, maîtresse d'elle, aussi tranquille en apparence qu'avant l'entrée d'Ursule.

— Si elle est vraiment la Juanita, pensa M. Grollier-Savernes, c'est une rude joueuse... Et je comprends bien, maintenant, pourquoi ce pauvre Combremont a été roulé par elle... De plus forts que lui l'eussent été de même...

Cependant, Ursule, au lieu de s'avancer vers la comtesse de Rochebelle, aussi empressée et aussi affirmative que

l'avait été Minerve Cassara, s'était arrêtée dès la porte et examinait longuement Juanita.

Peu à peu, et même avant d'avoir parlé, ses traits, d'abord calmes et tranquilles, s'étaient revêtus d'indécision et d'angoisse.

M. Grollier-Savernes vit son embaras.

— Eh bien, mademoiselle, lui dit-il doucement, reconnaissez-vous madame?...

— Oui et non, monsieur le procureur général, dit-elle d'une voix calme et ferme en même temps, sans baisser ses grands yeux clairs et honnêtes. Madame ressemble évidemment d'une façon extraordinaire à une jeune femme auprès de laquelle j'ai vécu autrefois à Passy, et qui s'appelait Mme de Rouvres.

— Celle que, dans l'intimité, on nommait Juanita?

— Oui, monsieur le procureur général, celle-là même. Cependant, en mon âme et conscience, je dois dire que je ne la reconnais pas complètement.

— Combien y a-t-il de cela, c'est-à-dire de l'époque où vous étiez auprès d'elle?

— Il va y avoir exactement dans quelques jours vingt-quatre ans.

— Dans vingt-quatre ans, une femme qui avait une vingtaine d'années alors peut avoir beaucoup changé.

— Certainement; mais Mme de Rouvres avait, il me semble, les yeux moins grands que madame, quoique les ayant très beaux également; son visage était plus long; son front, sur lequel elle portait les cheveux relevés, était superbe; sa tête semblait plus effilée, comme celles des Espagnoles.

— Monsieur le procureur général, dit à ce moment-là Pauline, voulez-vous ordonner à cette personne de relever ses cheveux sur son front?

Juanita sentit un frisson la secouer tout entière.

Ah! comme elle avait raison de la redouter, celle-là, en qui elle sentait la plus implacable, la plus acharnée des ennemies!...

— Vous entendez, madame, ce que vient de dire la baronne Jacobsen, dit aussitôt M. Grollier-Savernes. Elle a raison. Une coiffure transforme quelquefois les physionomies au point de les rendre méconnaissables. Veuillez dégager votre front et relever vos cheveux ainsi qu'Ursule Renaudin les voyait jadis à Mme de Rouvres.

Avec un regard de vipère à l'adresse de Pauline, Juanita dut obéir.

Mais, quoi qu'elle l'eût fait de la façon la plus incomplète possible, à peine le front apparaissait-il au-dessus des fiers sourcils si finement arqués, qu'Ursule, prise d'un tremblement indéfinissable, murmurait :

— Ah! Dieu oui, c'est elle, et bien elle!...

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit Mme de Rochebelle sans colère apparente, et vous êtes la dupe d'une ressemblance extraordinaire, celle-là même dont je parlais tout à l'heure.

— Non, non, je ne me trompe pas. Tant qu'il y a eu un doute en moi, je l'ai dit, et vous me connaissez assez pour savoir que rien au monde ne saurait me faire altérer la vérité.

« Oui, je fais plus que croire que vous êtes Mme de Rouvres, j'en suis sûre. Vous êtes celle que j'ai servi à Passy, rue de la Tour, où vous receviez un jeune homme que la domesticité appelait M. le baron, et vous, Olivier. Vous avez eu un enfant de lui, un garçon que j'ai reçu dans mes bras à son entrée en ce monde.

« Je l'ai, sur votre consentement, donné à nourrir à une femme de Courbevoie, qui s'appelait Rose Poirier, et comme, après la naissance de cet enfant, le baron Olivier s'est, tout aussi énergiquement qu'avant, refusé à vous épouser; comme même, soit à cause des scènes que vous lui faisiez, soit pour un

autre motif, une rupture s'est produite entre vous, vous lui avez demandé une dernière entrevue, et, n'ayant pas réussi à le faire revenir sur sa première résolution, vous l'avez empoisonné...

A cet instant, on entendit un sanglot impossible à étouffer s'élever du côté où se trouvaient France et Mme Jacobson.

M. Grollier-Savernes regarda la baronne, un mouchoir sur ses yeux et faisant d'incroyables efforts pour se contenir.

Il pâlit un peu, et, néanmoins, ce fut de sa même voix nette qu'il dit à Ursule, légèrement troublée :

— Veuillez continuer, mademoiselle, et surtout ne dites que des choses strictement vraies.

Elle obéit, et en termes très mesurés et très précis, elle refit le récit de la mort d'Olivier, de la fuite de Paris, de l'abandon de l'enfant, choses qu'elle avait déjà une fois racontées à M. Gervais.

La Juanita n'avait pas bronché.

Cependant, quelle émotion n'éprouva-t-elle pas, quand elle entendit certifier par Ursule que l'enfant né rue de la Tour était toujours vivant; que celui dont Rose Poirier portait le deuil était le sien à elle, mort probablement parce qu'elle l'avait sevré trop tôt, et non celui qu'elle s'était chargée de nourrir!...

Alors, Dieu du ciel! France avait donc raison!... Elle n'avait pas menti pour lui tendre un piège.

Plus fort qu'au château de Rochebelle, le coeur de la misérable battait en coups sourds, profonds, extraordinaires.

Mais elle avait bien véritablement le loisir de s'attarder à toutes ces questions de sentiment!...

Ne fallait-il pas d'abord se défendre, préserver sa tête, lutter pour la vie?...

— Ce que dit Mile Renaudin, fit-elle avec son même calme en s'adressant à M. Grollier-Savernes, doit vous confirmer dans mon opinion de tout à l'heure, monsieur le procureur général. Oui, une créature qui me ressemble s'est fait appeler Mme de Rouvres, et, sous ce nom, elle a commis les infamies et les crimes que vient de vous narrer cette personne.

« Mais cette créature ne peut pas être moi et je vais vous le prouver. Tout en me ressemblant, peut-elle être moi-même, au point que lorsque je suis revenue de la Havane avec mon mari le comte de Rochebelle, toutes les personnes dont je vous parlais tout à l'heure, c'est-à-dire ma marraine, ma fille aînée, ma soeur adoptive, tout le monde enfin, cependant mis en défiance par les étranges allégations de France, m'a instantanément reconnue, et cela sans l'ombre d'une hésitation?

« Si je n'avais été bien et dûment la comtesse de Rochebelle, la vraie, pensez-vous que, dans mon entourage, il ne se fût pas trouvé quelqu'un pour découvrir et affirmer que mes yeux, ma voix, ma bouche, ma démarche n'étaient pas de l'autre!...

— Oui, mais Ursule Renaudin et Minerve Cassara, qui ont vécu cependant, la dernière surtout, de longues années avec vous, déclarent formellement vous reconnaître, répartit M. Grollier-Savernes.

— Possible, mais il y a près de vingt-cinq ans que l'une n'a pas vu la Juanita, et l'autre plus de douze ans.

« Ou il faut admettre que les personnes da jadis, qui m'avaient quittée que depuis deux ans à peine, se sont alors grossièrement trompées, quoique prévenues par France; ou bien il faut croire que ces deux témoins, la négresse et mademoiselle, après tant d'années et surtout tant de changements que ces années apportent dans le visage, les yeux, la tournure, ont une mémoire bien remarquablement sûre et fidèle.

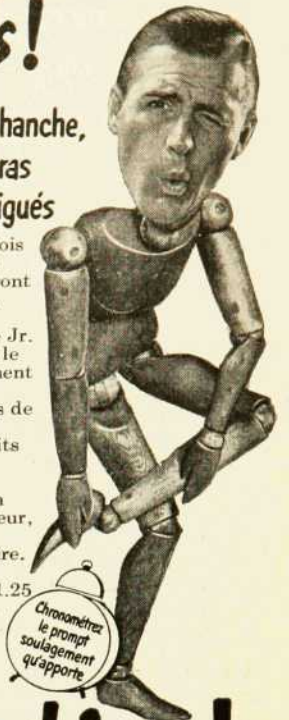
« Ensuite, entre deux personnes se ressemblant, l'une bonne, l'autre mau-

# Oh! mes pauvres pieds!

et pour ces hanche, jambe, bras raides et fatigués

• La prochaine fois que vos muscles fatigués vous feront crier de douleur, frictionnez-vous avec l'Absorbine Jr. et chronométrez le prompt soulagement qu'elle vous apporte! En plus de rafraîchir et de calmer les endroits douloureux, l'Absorbine Jr. enraie l'irritation qui cause la douleur, en favorisant la détente musculaire. Procurez-vous l'Absorbine Jr. \$1.25 la bouteille; format d'essai, 15c.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal.



# Absorbine Jr.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN**

à vendre

Adressez-vous à

**ROMEO AUGER**

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT



Florentin, aventurier, merveilleux artisan, Benvenuto Cellini travailla l'or et l'argent pour les Papes et les Rois. Une salière faite pour François Ier de France fut son chef-d'oeuvre le plus fameux, le plus extravagant. Le temps et un nettoyage judicieux mettent en valeur la beauté de l'argent. Les polis Goddard's sont choisis pour préserver et faire ressortir la magnificence des pièces de musée les plus inestimables au monde.

# Poli Goddard's

POUDRE pour ARGENTERIE  
POLI pour ARGENTERIE  
LINGES pour ARGENTERIE

RENOMMÉ DEPUIS PLUS DE 100 ANS



RAPIDE FACILE DURABLE

AGENT DE VENTE **BONE, MacKENZIE & ROY LTD., Toronto**

# MES RECETTES

## de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

### Macarons au Chocolat

2 blancs d'oeufs  
 1/2 tasse de sucre  
 1 c. à tb. de farine  
 2 c. à tb. d'eau froide  
 1 c. à thé de vanille  
 1 carré de chocolat fondu ou 1 once  
 1 1/2 tasse de noix de coco râpée

Mousser les blancs d'oeufs avec l'eau froide jusqu'à ce qu'ils soient fermes, mais non secs. Y battre le sucre et la farine et aromatiser avec la vanille. Y incorporer le chocolat fondu tiède puis en dernier lieu la noix de coco râpée. Jeter par cuillerées à thé sur une tôle légèrement beurrée et faire cuire à four doux 325° F. 15 à 20 minutes ou jusqu'à ce que les macarons soient séchés.

### Salade en gelée

le jus et le zeste d'un citron  
 1 c. à tb. de gélatine  
 1 c. à tb. de bon vinaigre de cidre  
 1 c. à tb. de sucre  
 2 tasses de chou haché finement  
 1 tasse d'eau chaude  
 3 c. à tb. d'eau froide  
 1 c. à thé de sel  
 1 tasse de carottes crues râpées  
 4 olives farcies hachées

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Verser au-dessus l'eau bouillante, brasser pour la faire dissoudre, ajouter le jus et le zeste de citron, le vinaigre, le sel et le sucre. Quand le mélange a la consistance d'un sirop épais, y incorporer les carottes, le chou et les olives. Verser dans de petits moules individuels préalablement passés à l'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler et servir avec laitue et mayonnaise. Ces petites salades accompagnent bien des viandes froides. 4 services.

### Salade au poulet pour 200 personnes

12 poulets de 5 à 6 livres  
 6 boîtes de pois verts  
 6 gros pieds de céleri  
 1 pot d'olives farcies  
 laitue, persil et mayonnaise

Cuire les poulets jusqu'à ce qu'ils soient tendres et les faire refroidir dans leur bouillon pour les empêcher de sécher. Désosser et couper en dés ainsi que le céleri. Egoutter les pois. Mettre le tout dans un grand plat, assaisonner de sel et poivre et faire macérer 1 heure dans de la sauce française préparée avec 2 tasses d'huile, 1 tasse de vinaigre, 1 c. à tb. de moutarde, 2 c. à thé de sel, 2 c. à thé de sucre. Servir sur feuilles de laitue croquante avec mayonnaise, tomates et concombres.

Les quantités sont approximatives. Tout dépend des services qui peuvent être plus ou moins généreux. On trouvera peut-être le nombre de poulets excessifs mais il ne faut pas perdre de vue que, dans une salade au poulet, c'est le poulet qui doit dominer.

### Mayonnaise à l'huile

1 oeuf  
 1 c. à thé de sel  
 1 c. à thé de sucre  
 2 c. à thé rases de moutarde  
 1/4 de c. à thé de poivre  
 2 tasses d'huile  
 2 à 4 c. à tb. de vinaigre

Mettre l'oeuf dans un bol avec la moutarde, le sel, le poivre et le sucre. Battre avec un mousoir ou avec une fourchette juste le temps qu'il faut pour bien mêler l'oeuf aux ingrédients secs. Ajouter l'huile en petite quantité d'abord, 1/4 à 1/2 c. à thé à la fois et battre pour bien mélanger. Sitôt que l'huile est incorporée, en ajouter d'autre battant le mélange. Quand il est bien épais, ajouter plus d'huile à la fois et enfin le vinaigre. Battre encore pour bien mélanger. 15 à 20 services.

### Macarons aux noix et aux dattes

2 blancs d'oeufs  
 1 c. à thé de jus de citron  
 1/2 tasse de noix de Grenoble hachées  
 1/2 tasse de sucre  
 3 tasses de noix de coco râpée  
 1 tasse de dattes finement coupées

Battre les blancs d'oeufs fermes et y ajouter le sucre graduellement puis le jus de citron, le coco, les noix et les dattes. Façonner en boulettes de 1 1/2 pouce et les aplatir un peu avec les mains passées à l'eau froide. Déposer sur une tôle à biscuits beurrée et faire dorer à four moyen 350° F. 10 minutes environ.

### Gâteaux aux pommes

2 tasses de farine  
 1/2 c. à thé de sel  
 2 tasses de pommes tranchées  
 1 c. à thé de cannelle  
 2 c. à thé de poudre à pâte  
 1/4 de tasse de graisse  
 3/4 de tasse de lait  
 1 oeuf  
 1/2 tasse de raisin  
 4 c. à thé de sucre  
 1/2 tasse d'eau chaude

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Mettre dans un bol avec la graisse coupée en petits morceaux. Bien mélanger à la farine. Battre l'oeuf, ajouter le lait et délayer la pâte. Trancher les pommes et les mettre dans un plat à pouding bien beurré. Ajouter les raisins, saupoudrer de sucre auquel on aura bien mélangé la cannelle et y mettre l'eau chaude. Verser la pâte sur les pommes et cuire à 350° F. 45 minutes. En ajoutant de l'eau pour la cuisson des pommes, on peut se dispenser de servir une sauce avec le pouding.

vaise, pourquoi voulez-vous à tout prix que ce soit moi la cruelle, la menteuse, celle que vous taxez de crime et d'imposture? Pourquoi ne serait-ce pas plutôt celle que vous ne retrouvez pas, que vous n'avez jamais vue?...

On avait fait sortir Ursule Renaudin. La baronne Jacobsen, encore toute blanche de la formidable émotion qu'elle venait de ressentir, dit : — Je vous ai affirmé tout à l'heure, monsieur le procureur général, que j'avais des preuves. Ces preuves sont celles-ci :

« A son heure dernière, comme je suppliais le comte de Rochebelle de nous donner la clef de l'épouvantable mystère qui nous entoure; comme je lui disais que la confession sincère de son crime serait un acte de repentir qui disposerait en sa faveur la miséricorde du Dieu devant qui il allait paraître, il me répondit: « Non, non. Je suis un trop grand coupable, Dieu ne me pardonnera jamais! »

« Alors, France, qui jusque-là avait essayé de douter de la culpabilité de son père, voulant, dans son respect filial voir en lui une dupe comme tous les autres, et non un complice, France a été pris d'un accès de désespoir indicible. « O papa, s'est-elle écriée, dites-moi ce qu'est devenue ma pauvre maman, afin que je puisse la retrouver, et je crois que je vous pardonnerai. »

M. Grollier-Savernes buvait les paroles de Mme Jacobsen.

En l'honnêteté de Pauline, il avait une confiance absolue, illimitée. Ce qu'elle disait avoir vu, avoir entendu, c'était comme s'il l'avait vu ou entendu lui-même.

Un moment, l'adresse infernale de la Juanita l'avait ébranlé et dérouté; maintenant, c'était comme un soupir de soulagement qui s'échappait de sa poitrine, tandis, au contraire, que sur le pâle visage de M. de Combremont l'angoisse et le désespoir revenaient, atteignant maintenant leur apogée.

— Qu'a répondu alors le comte de Rochebelle? demanda M. Grollier-Savernes.

— Textuellement ceci: « Elle est morte!... morte!... Oh! pardon... pardon!... » Et il est retombé lui-même sans vie.

« Ces paroles peuvent-elles vous laisser un doute, monsieur le procureur général?... Si cette femme qui est là eût été la véritable comtesse de Rochebelle, ce malheureux eût-il affirmé qu'elle était morte?... L'eût-il affirmé surtout au moment même de mourir lui-même, alors que toute parole devient sainte et sacrée?... »

— Oui, riposta la Juanita, lorsqu'on a toute sa raison... Alors on dit, on doit dire la pure et sainte vérité... Mais quand, depuis plusieurs années déjà, la paralysie vous étirent, annihilant votre intelligence, ce qui vous est arraché par l'habileté ou la peur, même les paroles venues naturellement sur vos lèvres peuvent-elles être prises au sérieux par des gens honnêtes et capables de réflexion?... »

M. Grollier-Savernes fut frappé de l'argument. Une fois de plus elle avait raison... raison encore... raison toujours.

Mme de Rochebelle continua : — Alors, monsieur le procureur général, si cette substitution avait eu lieu, ainsi que l'affirme Mme Jacobsen, M. de Rochebelle et moi aurions fait disparaître la véritable comtesse?... Et nous l'aurions même tuée, d'après les dernières paroles de Christian ?

— Parfaitement, répondit nettement Pauline, oui, vous l'avez tuée?... »

— Croyez-vous, monsieur le procureur général, que cette accusation soit assez grave? M. de Rochebelle a pu être léger, oublieux de ses devoirs de mari, égoïste même; mais chez les gens qui l'ont jugé le plus sévèrement, y en

t-t-il eu un seul pour l'accuser d'être un criminel... un assassin de femmes ?

— Il n'a peut-être pas assassiné ma mère, s'écria France, ne pouvant plus entendre parler ainsi de son père, quelque coupable qu'il eût été; mais vous lui avez imposé votre volonté, et il vous a laissé faire, ne sachant pas vous résister!

— Moi?... Moi?... De quel droit, sans preuves, m'accusez-vous de crimes si horribles!

— Vous avez empoisonné mon fils, Olivier Jacobsen, s'écria Pauline, prête à s'élançer sur la Juanita.

— C'est vous qui avez assassiné Thérèse à Montmartre, s'écria France, et cela pour qu'elle mourût avant mon père et pour garder sa fortune.

— Mais c'est monstrueux, cela... C'est de la folie qui dépasse toute imagination!...

« Olivier Jacobsen!... mon fiancé que j'ai tant aimé, tant pleuré!... »

« Thérèse, ma fille!... Une mère peut-elle jamais faire du mal à sa fille?... »

— C'est bien pour persuader à tous que c'est vous qui avez tenté de la tuer, que nous voulons commencer par prouver que vous n'êtes pas notre mère, affirma France.

— Mais c'est à en devenir folle!... Et j'étais bien loin, à coup sûr, de me douter que tu méritais encore cette atroce invention contre moi!...

« O France!... France!... Je n'ai pas le courage de te maudire, mais que ta conscience se charge de me venger. M'accuser de cela, moi, ta mère!... Mon Dieu! pardonnez-lui comme moi, mais... j'en mourrai... »

Elle avait mis un désespoir, une profondeur de sentiment, en même temps une douceur telle, à prononcer ces mots que, plus que jamais, M. Grollier-Savernes se sentait troublé.

Voyant l'effet qu'elle produisait, la Juanita se renversa en arrière, et parut sur le point de perdre connaissance.

A cet instant, la grande portière de soie se souleva sans bruit, et Thérèse apparut sur le seuil, grande, belle, rose comme une aube de mai, les yeux pleins de lumière, de vie, d'intelligence.

Derrière elle, se dessinait la silhouette d'André.

France se dressa comme une folle, Mme Jacobsen aussi, tandis que Maurice de Combremont se cramponnait d'instinct au bras de M. Grollier-Savernes, qui fut obligé de le soutenir pour qu'il ne roulât pas à terre.

Ma's Thérèse avait impérieusement mis un doigt sur ses lèvres, et tout le monde s'était tu.

Cependant, le mouvement de France avait été perçu par la Juanita.

Lentement elle souleva ses paupières, et, tout à coup, elle se trouva debout, hypnotisée, terrorisée.

Elle reconnaissait Thérèse!...

Cette dernière fit quelques pas dans l'immense pièce.

Ce fut assez pour donner à la comtesse le temps de reprendre, une fois de plus, possession d'elle-même.

Elle étendit les bras vers la jeune femme.

— Ah! ma fille!... ma fille!... s'écria-t-elle. Enfin!...

Mais Thérèse était encore plus absolue, encore plus violente que France, on le sait.

— Arrière, misérable! s'écria-t-elle. Je vous défends même de me parler.

« Monsieur le procureur général, continua-t-elle, je reviens des portes mêmes de la mort pour faire cesser l'épouvantable erreur que la justice allait commettre, et vous dire la vérité.

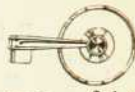
« Ce n'est pas Robert, notre cher Robert à André et à moi, celui qui m'avait sauvé la vie, qui avait donné tout son pauvre argent pour me soigner, celui à qui André m'avait confiée comme à un frère, ah Dieu! non, ce n'est pas lui qui a tenté de m'assassi-

# Nous présentons

# le FRIGIDAIRE 1950!

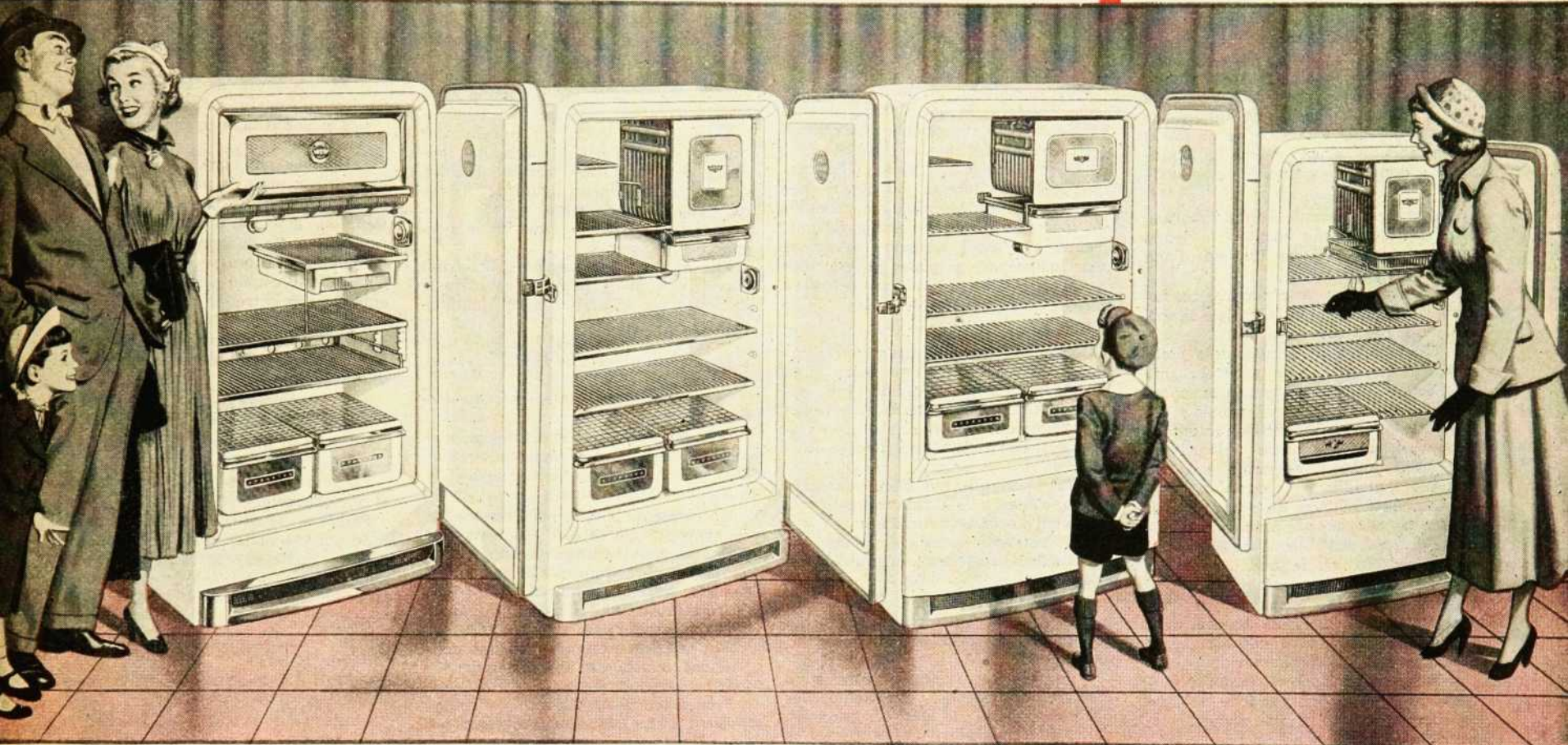
## 4 MODÈLES ENTièrement NOUVEAUX-ET LE RETOUR DU MERVEILLEUX "COLD-WALL!"

C'est une nouveauté en apparence

1. Nouveau style à l'intérieur et à l'extérieur — par Raymond Loewy.
2. Nouvelle clenche de porte "Target" qui obéit à la pression du doigt. 
3. Nouvelles lignes aérodynamiques — fini en Dulux durable.

Vous jouissez d'une nouvelle amélioration

4. Espace d'emmagasinage supplémentaire dans un cabinet qui prend moins de place dans la cuisine.
5. Vaste espace d'emmagasinage d'aliments congelés de .45 à 1.3 pied cube.
6. Tiroirs à glace "Quickube" — les tiroirs glissent — les cubes se dégagent instantanément sans qu'on ait à les faire fondre. 



### Nouvel extérieur!

Admirez ce nouveau style! De l'attrayante plaque d'identification placée au haut de la porte jusqu'à la base moderne encaillée, les Réfrigérateurs FRIGIDAIRE offrent de nouveaux standards de beauté. Remarquez la clenche "Target", les nouvelles lignes élégantes!

### Nouvel intérieur!

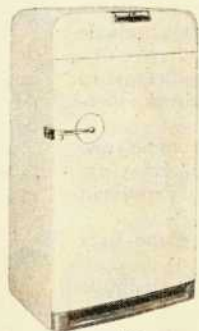
Le modèle De Luxe Frigidaire "Cold-Wall" est muni dans toute sa largeur d'un compartiment de congélation "Super-Freezer". Il offre un espace d'emmagasinage de 9.0 pieds cubes. Attrayante bordure bleu-glacé; tablettes en aluminium à glissière, ajustables. Hydrateurs jumeaux. Tiroir en plastique pour la congélation pleine largeur; capacité d'emmagasinage d'aliments congelés: 1.3 pied cube.

Les modèles Frigidaire "Master" brillent de tout leur éclat blanc et or. Deux Hydrateurs profonds en porcelaine; tiroir en porcelaine à glissière, pour la viande, tablettes commodes amovibles. Deux dimensions: 7.6 pieds cubes et 9.2 pieds cubes. Capacité d'emmagasinage d'aliments congelés: .55 et .84 pied cube.

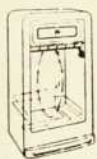
Le modèle Frigidaire "Standard" est de coût modique, ayant aussi le "Meter-Miser", le "Super-Freezer" et il est construit comme les modèles de prix plus élevés. Parmi les autres caractéristiques, on trouve des tablettes à l'épreuve de la rouille, un Hydrateur profond en porcelaine. Dimension 6.0 pieds cubes. Capacité d'emmagasinage d'aliments congelés: .45 pied cube.

Examinez l'extérieur! Examinez l'intérieur!

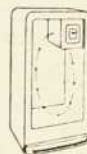
Vous ne pouvez trouver mieux qu'un FRIGIDAIRE!



Le Modèle De Luxe "Cold-Wall" est réfrigéré par le "Super-Freezer" et une unité de refroidissement "Cold-Wall" à même les parois.




Les Modèles "Master" et "Standard" sont réfrigérés par le "Super-Freezer", qui est plus froid que jamais. La circulation de l'air assure un froid uniforme.



Nouveaux Hydrateurs jumeaux en porcelaine, ultra-profonds—munis de couvercles durables en plastique transparent. On les trouve dans les modèles De Luxe "Cold-Wall" et "Master". Cela permet de conserver une plus grande quantité de fruits et de légumes parfaitement frais et croustillants. On peut les empiler.

7. Nouveaux Hydrateurs de porcelaine, ultra-profonds — pour fruits et légumes.
8. Nouveau tiroir à trépid en plastique pour conserver la viande — dans les modèles "Master".
9. Nouveau tiroir en plastique pour la congélation — pleine largeur; pour la viande et les cubes de glace, pour les breuvages qu'on veut refroidir rapidement — dans le modèle De Luxe "Cold-Wall".
10. Nouveau tiroir à treillis, commode, en plastique, pour emmagasinage varié — dans le modèle De Luxe "Cold-Wall".

Vous bénéficiez d'une nouvelle économie — d'une plus grande efficacité

11. Nouveau "Meter-Miser" amélioré — refroidit mieux sans surcroît d'électricité. 
12. Nouvelle isolation améliorée — conserve mieux le froid; élimine mieux la chaleur.
13. Réfrigérant Fréon-12 — mis au point par Frigidaire et General Motors.
14. Nouveau mécanisme scellé, garanti par un Plan de Protection de 5 ans.



Cet emblème sur un Réfrigérateur Frigidaire est votre assurance d'un froid uniforme, d'une beauté durable, d'une commodité insurpassable, d'avantages économiques établis sans oublier la confiance méritée par General Motors.

Visitez votre marchand Frigidaire local. Ou écrivez à Frigidaire Products of Canada, Limited, Montréal, P.Q., Dépt LS

Réfrigérateur

# FRIGIDAIRE

FABRIQUÉ SEULEMENT PAR GENERAL MOTORS

ner!... Il fût plutôt mort pour me défendre, s'il eût été là, le cher enfant si loyal et si bon!...

De grosses larmes coulaient sur les joues de Thérèse.

Mme Jacobsen, en entendant parler ainsi de son idole, se sentait pour sa fille, les mêmes entrailles de mère que pour France.

La marquise d'Angély continua :

— Mon assassin, la personne qui, après avoir guetté toute la soirée l'instant où je serais seule pour venir traîtreusement par derrière, après avoir ouvert ma porte sans bruit, m'assommer à coups de maillet et me fouiller la poitrine à coups de couteau, c'est celle qui est là devant vous, la Juanita!

« Elle était habillée en homme, oui... Mais demandez-lui donc si, dès que mes yeux sont tombés sur elle, je me suis trompée?... Si je ne l'ai pas nommée aussitôt?... Si, dans la lutte suprême que j'ai soutenue avec elle avant de perdre connaissance, je ne lui ai pas jeté son infamie à la face, je ne lui ai pas promis de revenir, même de l'autre monde, pour la démasquer et me venger?... »

Fière et menaçante, point abattue, Mme de Rochebelle écoutait la jeune femme comme s'il se fût agi d'une autre que d'elle-même.

— Qu'avez-vous à répondre, madame? lui demanda M. Grollier-Savernes d'une voix sévère.

— C'est très simple, mais très clair, monsieur le procureur général: ma fille, folle, a accusé longtemps le sculpteur Robert d'être son assassin; en proie à la même aberration mentale, c'est moi qu'elle accuse aujourd'hui. Elle croit m'avoir reconnue sous un costume masculin, c'est complet.

« Ceci doit achever de vous prouver une chose, monsieur le procureur général, c'est que, si l'objectif de son accusation est changé, le mobile qui fait agir ma malheureuse enfant est, hélas! resté le même: folle, ma pauvre Thérèse était après l'horrible attentat dont elle a été victime, folle, elle est encore actuellement... Voilà la vérité.

— Non, s'écria Thérèse, toujours violente, non, je ne suis pas folle!... C'est un mensonge de plus que profère cette horrible femme.

« Oui, c'est vrai, l'affreuse blessure que j'avais reçue à la tête, après m'avoir mise dans un état tel que tout le monde me croyait morte, m'a laissée inerte, privée de raison et d'intelligence, mais France, aidée de ma marraine, m'a soustraite aux embûches de la Juanita après une première tentative d'empoisonnement.

« On m'a conduite en Suisse. On m'a cloîtrée dans une retraite si profonde, si ignorée, si inexpugnable que personne n'a pu retrouver ma trace.

« Là, j'ai vécu, admirablement soignée par un brave homme qui m'a rendu mes forces et ma santé. Et lorsque André est revenu, comme s'il m'avait rapporté mon âme absente, elle est tout naturellement rentrée en moi.

« Je l'ai reconnu, lui d'abord, le premier, mon mari tant aimé; puis, lorsqu'il m'a dit de me souvenir et de penser, je l'ai fait. Et je me suis souvenue de tout l'horrible drame dans ses moindres détails.

Thérèse s'était arrêtée.

— Est-ce que vous croyez, monsieur le procureur général, fit tout à coup Mme de Rochebelle, qu'à ce récit-là, si incohérent, si étrange, on ne voit pas clairement que ma pauvre Thérèse confond encore ses rêves avec la réalité?

Pour la première fois, le marquis de Saint-Jean-d'Angély ouvrit la bouche.

— Monsieur le procureur général, dit-il, en étendant sa main et en ayant sur sa physionomie l'expression de la plus entière, de la plus absolue loyauté; monsieur le procureur général, je vous donne ma parole la plus sacrée que ma

femme, la marquise de Saint-Jean-d'Angély, née de Rochebelle, ici présente, n'est pas folle. Elle l'a été, mais depuis que je l'ai revue, je n'ai trouvé dans son cerveau, ni un vide, ni une défaillance. Elle m'a fait, dès le premier moment, le récit du crime dans ses moindres détails; elle me l'a répété maintes fois depuis, sans jamais varier ni se troubler, sans changer un iota à son récit.

« Avant de quitter la Suisse, j'ai voulu avoir l'avis, soit des plus savants professeurs de la Faculté de Zurich, soit des aliénistes les plus distingués. Tous ont été unanimes à la déclarer radicalement guérie et à m'affirmer que, dans les cas semblables à celui de Mme d'Angély, la raison perdue à la suite de quelque violente émotion pouvait revenir instantanément et aussi complète que s'il n'y avait pas eu d'accès de folie.

— Je consulterai M. le docteur Mérianne, déclara le procureur général. Avez-vous une répugnance quelconque à être examinée par lui, madame?

— Ah! Dieu non! s'écria Thérèse. Pour délivrer Robert, pour tirer vengeance de cette misérable qui a voulu me tuer afin de me voler ma fortune, comme elle avait assassiné ma mère pour lui prendre sa place, je ferai tout ce qu'on voudra, je me soumettrai à tout ce qu'on exigera de moi.

Juanita s'était levée.

Doucement, lentement, sans colère apparente, mais avec l'expression d'un incommensurable désespoir sur ses traits profondément altérés et toujours admirablement beaux, elle dit, en faisant aller son regard de France à Thérèse :

— Malheureuses, que Dieu vous pardonne, s'il en a la puissance, ce crime sans nom d'accuser votre mère...

— Taisez-vous, vous n'êtes pas maman! s'écrièrent-elles toutes deux à la fois.

Avec son même calme suprême, sa même douleur qui paraissait toucher aux limites de ce qu'on peut ressentir, elle répondit :

— Je suis votre mère... votre mère martyre... innocente... que toutes les horreurs sorties de vos cerveaux en délire font mortellement souffrir, sans atteindre son caractère... votre mère, enfin, qui vous pardonne, mais qui vous met au défi, vous et n'importe qui au monde, de donner une seule preuve sérieuse de tout ce que vous avancez.

Déjà elle se dirigeait vers la porte, enveloppée dans une douleur si digne, d'apparence si grande et si vraie, que le procureur général ne savait plus que croire et que penser, lorsqu'une fois de plus les draperies de soie s'écartèrent, et une femme, grande comme Thérèse, avec ses mêmes épaules tombantes, son même port de reine, des yeux de diamant noir scintillants comme des étoiles, mais son front superbe couronné de cheveux plus blancs que de la neige, apparut et dit :

— Ce défi me concerne-t-il, moi aussi, Juanita?

A cette voix, à cette silhouette, Thérèse s'écarta doucement avec un sourire; Mme Jacobsen se dressa comme une folle et, les mains tremblantes, balbutia :

— Nadine!...

Plus prompte qu'elle, France s'était élancée.

— Maman!... cria-t-elle. O maman!...

Mais la dernière syllabe mourut entre ses lèvres, et, subitement décolorée, elle tomba comme une masse aux pieds du procureur général, avec une joie divine sur les traits.

La Juanita n'avait pas bougé.

Les narines seulement un peu plus dilatées, les veines de son large front un peu plus tendues, elle restait debout devant son fauteuil, droite, énergique, encore prête pour la dernière lutte, on le voyait.

Nadine s'était agenouillée devant sa fille évanouie, et, ayant soulevé l'adorable tête de France, elle la couvrait de baisers fous.

— O mon adorée enfant!... mon amour, mon trésor, disait-elle, regarde-moi... que je le revois donc, mes belles étoiles bleues qui n'ont pas brillé pour moi depuis si longtemps!...

Toujours abandonnée, molle et affaissée, avec son teint de rose blanche, France ne bougeait pas.

— La joie de me revoir l'a-t-elle tuée? demanda-t-elle, les yeux pleins d'épouvante.

Thérèse l'éloigna un peu.

— Marraine, dit-elle à Mme Jacobsen, rassurez maman, moi, je vais m'occuper de France.

M. Grollier-Savernes, André, Maurice de Combremont s'étaient un peu éloignés, tandis que Thérèse avait placé France sur un fauteuil, et, maintenant, de ses mains adroites défaisait le corsage de sa soeur, dégrafait son mince corset de soie blanche.

Mais, tout à coup, au miroitement que fit sur la peau de satin une médaille d'or de forme bizarre, Juanita, qui ne perdait aucun détail de la scène, poussa un cri atroce.

Ce cri parut avoir raison de la syncope de France.

Elle souleva ses paupières, et, avant d'avoir aperçu de nouveau sa mère, à quelques pas en arrière avec Mme Jacobsen :

— Qu'est-ce que c'est? dit-elle. Qui a poussé ce cri?... Thérèse!... Ah! oui, tu es là!...

Sa voix s'altéra subitement, une extase monta à ses yeux.

— Et maman?... balbutia-t-elle, maman?... Ai-je rêvé comme toujours, ou Dieu me l'a-t-il rendue?...

Nadine n'y tint plus.

Au risque de la faire encore retomber en syncope, elle se précipita vers elle.

France, sans savoir comment, se trouva dans les bras fermés de la comtesse, sans voix, la couvrant de baisers éperdus, recevant les siens, se croyant déjà en paradis.

Des sanglots profonds, sourds, terribles, les arrachèrent toutes les deux à leur bonheur.

France tourna la tête.

Juanita, une main sur ses yeux, paraissait en proie à une sorte de folie de désespoir.

Mais elle sentit en même temps qu'on la regardait. Ecartant subitement ses doigts, montrant sans souci un visage baigné de larmes, subitement vieilli, comme ravagé par vingt ans de maladie ou de misère :

— Qui t'a donné cette médaille, que tu as sur la poitrine, France? demanda-t-elle.

La jeune fille trembla comme une feuille que le vent secoue. En plein bonheur, ce qu'elle devinait l'empressait d'un trouble indéfinissable.

— Robert! dit-elle enfin d'une voix basse, à peine distincte.

— Robert!... ô mon Dieu!... balbutia Juanita.

Elle se raidit et demanda encore :

— De qui la tenait-il? Le sais-tu?

— Oui, de sa mère, croyait-il. Car, lorsqu'on l'a trouvé un matin, pauvre enfant abandonné, sur les marches de l'hospice, il l'avait déjà au cou.

La criminelle ne fit pas un geste... pas un mouvement; comme une statue qui s'abat de son piédestal, elle tomba à genoux et dit simplement ce mot :

— Pardon!...

Mais quelle expression sur ses traits subitement creusés, cernés, boulevés!

— Oh!... France avait été bon prophète...

En quelques secondes, cette grande coupable souffrait autant qu'elle avait fait souffrir toutes ses victimes ensemble.

M. Grollier-Savernes s'approcha.

— Relevez-vous, dit-il, et racontez ce que vous avez à avouer.

Thérèse, toujours violente, s'écria :

— Prenez garde!... Elle se sent prise, et va essayer quelque nouvelle comédie!... Vous ne la connaissez pas... Elle est capable de tout!...

Juanita, maintenant debout, ne sembla pas avoir entendu la marquise.

Le visage tout tirailé de contractions nerveuses, les yeux horriblement dilatés, les lèvres tremblantes, elle semblait sur le point de perdre la raison.

— Avouez-vous les crimes dont la comtesse de Rochebelle, ici présente, et la marquise de Saint-Jean-d'Angély vous accusent? demanda M. Grollier-Savernes.

— Détaillez vos crimes.

— J'ai tenté d'assassiner la comtesse Nadine de Rochebelle en lui enfonçant un poignard entre les épaules, et j'ai pris sa place dans sa famille.

— Où ce crime a-t-il été commis?

— En Guyane, sur les rives de l'Oyapock.

— Et vis-à-vis de la marquise de Saint-Jean-d'Angély, qu'avez-vous fait?

— J'ai voulu la tuer également.

— Comment?

— Comme on vous l'a dit. Depuis près de six mois, je pénétrais quand je le voulais dans le logement voisin du sien, où, grâce à un trou fait à une ancienne porte de communication, j'entendais tout ce qui se disait chez Mme d'Angély. C'est de cette façon que j'ai entendu son entretien avec...

On eût dit que jamais ce nom ne sortirait de ses lèvres. Elle s'y reprit à plusieurs reprises, mais ne put arriver à le prononcer.

— Avec Robert?... dit brusquement M. Grollier-Savernes.

Elle voulut incliner la tête. Elle ne le put pas.

Ses lèvres se décolorèrent tout à fait, et elle chancela.

Personne ne se porta à son secours.

Se tenant sur le point de s'évanouir, elle se rassit sur le fauteuil où elle s'était placée dès le commencement de la scène.

Mme Jacobsen, en proie à une colère qui ni France ni Nadine ne pouvaient contenir, s'écria :

— Mais qu'attendez-vous donc, monsieur le procureur général?...

« Puisqu'elle avoue... M. le chef de la Sûreté est de l'autre côté... qu'il nous en débarrasse, qu'il l'emmène.

— Oui, appuya Thérèse, il y a assez longtemps qu'elle souille cette demeure pour que nous ayons la joie de la voir partir.

En contemplant le visage décomposé de France, en remarquant que, seule, la pauvre enfant n'avait rien dit, Nadine devina ce qui se passait dans le cœur de sa fille.

— Tais-toi, dit-elle, à Thérèse, je te le demande, je t'en conjure. Ne torture pas ta soeur; elle a assez souffert...

La marquise rougit un peu, et elle se tut aussitôt.

France, de son côté, se jeta au cou de sa marraine :

— O maman! maman chérie, murmura-t-elle très bas à son oreille, je vous en supplie, laissez-la, laissez-la... ne continuez pas l'accabler...

— Jamais, répondit Pauline impossible à calmer... jamais!... Elle a tué Olivier... Oh! si je pouvais la tuer moi-même, je n'en chargerais personne... Mais puisque la loi stupide me le défend, que la guillotine me remplace.

— Et Robert?... balbutia France de nouveau... Mon Robert qui vous aime tant, et que vous dites aimer, que va-t-il devenir?...

Et comme une émotion souveraine, à ce nom, s'empara de la baronne, France continua :

— Je vous en conjure, laissez-moi renvoyer tout le monde, nous nous expliquerons après.

— Eh bien, fais ce que tu veux.

— Il faut plus.

— Quoi donc?

XI

Confondue

— Demandez vous-même au procureur général de s'en aller avec M. de Combremont.

Domptée par la volonté de la jeune fille, Mme Jacobsen s'exécuta.

— Partir sans l'avoir fait arrêter ? s'écria M. Grollier-Savernes, non, jamais !

— Monsieur, implora France les mains jointes, je veux réhabiliter Robert autant que vous, n'est-ce pas, vous n'en pouvez douter ; mais, au nom de sa vie toute entière, qui sans cela serait à jamais empoisonnée, je vous en supplie, accordez-moi ce que je vous demande.

— Et si la coupable s'enfuit ?

— Elle ne s'enfuira pas. Elle ne quittera pas cet hôtel, je vous en donne ma parole d'honnête fille.

— Je vous accorde ce que vous me demandez toutes les deux, mais à une condition.

— Laquelle ?

— M. Gervais restera dans le vestibule. Il fera garder les escaliers de service et toutes les portes de l'hôtel.

France éteignit l'éclair bleu de ses lunettes.

— C'est accepté. Merci, monsieur le procureur général, dit-elle.

— Allons, Combremont, venez, dit ce dernier au juge d'instruction.

André les suivit, les accompagnant jusqu'à la porte.

Mme Jacobsen les rappela.

— Et Robert ? leur demanda-t-elle, en les rejoignant avec Thérèse dans le vestibule.

— La chambre des mises en accusation n'est heureusement pas saisie de l'affaire, déclara le procureur général, et puisque la marquise de Saint-Jean-d'Angely ne l'accuse pas...

Thérèse ne le laissa pas continuer.

— Non seulement je ne l'accuse pas, monsieur le procureur général, s'écria-t-elle ; mais je déclare formellement que si Robert est allé à Londres chercher les fonds que m'envoyait mon mari, c'est pour me rendre service, et parce que j'ai insisté très vivement pour qu'il y allât.

— Vous ne saviez donc pas que le billet de M. Clarkson pouvait se toucher à Paris ?

— Certainement non, que ne le savais pas. Alors, dans mon ignorance, j'ai remis à Robert les papiers de l'Anglais encore appuyés d'une lettre de moi. Car Robert n'est parti pour Londres que porteur de la lettre très catégorique que j'adressais à M. Clarkson, et dans laquelle, je priais ce dernier de lui délivrer l'argent que m'envoyait André, comme il l'eût donné à moi-même.

— Vous feriez cette déclaration en Cour d'assises.

— Parfaitement. Et je donnerais aussi tous les détails de l'assassinat dont j'ai été victime, avec le nom de la personne qui a essayé de me tuer.

« Oh ! moi, ajouta Thérèse avec toute son énergie et toute sa haine, aucune considération ne m'arrêtera, soyez-en sûr !

— Dans ce cas, l'innocence de Robert ne pouvant plus laisser aucun doute, il n'y a plus qu'à signer une ordonnance de non-lieu en sa faveur, et à le faire mettre en liberté !

A ces mots, Pauline Jacobsen devint plus blanche qu'une morte.

Il allait donc lui être rendu, ce fils de son fils tant cherché, tant désiré... Et cela pour toujours... car Robert ne la quitterait plus, et lui fermerait les yeux...

— Je veux le recevoir moi-même à sa sortie de prison, pour le conduire chez moi, dit-elle ; est-ce possible ?...

— Oui, madame la baronne, répondit le procureur général ; présentez-vous à huit heures précises à la Santé, toutes les formalités seront remplies, et je serai là pour vous le faire remettre.

LORSQUE Mme Jacobsen et Thérèse revinrent dans le salon, elles trouvèrent France qui sanglotait dans les bras de Nadine.

Juanita, toujours assise dans son fauteuil, contre la console de marbre, son visage de sphinx appuyé sur ses mains jointes relevées, semblait perdue dans un monde de pensées et de réflexions.

La comtesse de Rochebelle et sa fille, toutes à leur expansion, semblaient l'avoir oubliée.

Mais Pauline, en apercevant de nouveau celle qui leur avait fait tant de mal à tous, ne se sentit plus maîtresse d'elle-même ; toute sa passion, toute sa rancune, tout son besoin de vengeance revenaient tout à coup.

— Non ! non ! s'écria-t-elle, ça ne peut pas se passer ainsi !... France m'a demandé de renvoyer le procureur général, je n'ai pas voulu lui résister ; mais ne vous croyez pas sauvée, misérable !... Car, avant d'aller chercher Robert, c'est moi-même qui veillerai à ce que M. Gervais vous fasse sortir d'ici pour vous conduire à Saint-Lazare...

— Et vous aurez joliment raison, marraine ! s'écria Thérèse, car nous laisser fléchir serait une lâcheté de notre part.

— C'est la façon dont tu parles qui est de la folie pure !... s'écria France en se dégageant des bras de sa mère. Vous divaguez toutes les deux.

Juanita haussa les épaules.

Maintenant que sa résolution était prise, que lui faisait ce débat ?...

Mais, au fond de son cœur, toutefois, elle sentit comme un mouvement de reconnaissance pour France qui, seule, elle le devinait, la croyait capable de donner à son fils la seule preuve d'amour qu'il fût au pouvoir de cette grande coupable de lui donner maintenant.

Mlle de Rochebelle, sans voir le jeu de physiognomie de la créole, continua :

— Toi, Thérèse, tu es plus désintéressée dans la question que ma marraine, et, dans tous les cas, tu ne sais pas ce qu'est Robert et par quel lien il tient au cœur de Mme Jacobsen.

— Ce que je sais, s'écria la marquise, c'est que Robert a été mon ami, mon frère, mon sauveur, et que, grâce à cette coquine, il a souffert autant qu'un homme sur terre peut souffrir.

« Elle a voulu me tuer, tu le sais... Lorsque je lui ai eu échappé à Montmartre, elle a essayé ici, à l'hôtel de Rochebelle, soit de me faire enterrer vivante, soit de me faire disparaître en m'empoisonnant.

« Toutes ces choses, le docteur Steikein me les a dites comme les tenant de toi, car, moi, ma raison avait sombré sous les blessures que j'avais reçues...

« Mais qu'est-ce que cela ? que sont mes souffrances ?... Quelque épouvante que j'aie eue lorsque je me suis sentie saisir, sautant de mon lit au bruit que j'entendais ; quelque terreur que j'aie éprouvée en sentant la lame d'un couteau s'enfoncer dans ma peau, ce n'est rien auprès de ce qu'a enduré Robert, enfermé seul dans sa prison et accusé d'un crime si atroce... Et ce crime encore commis sur qui ?... sur moi, la soeur de celle qu'il adorait !...

— C'est vrai, sanglota Pauline. On dirait que cette petite oublie tout ce qu'a souffert son fiancé, et qu'elle ne pense même pas à lui !...

Thérèse continua :

— Et vous, marraine, vous ne savez pas encore de quelle façon il l'aime !

— Oh ! si, je le sais, je l'ai bien vu.

— Pas comme moi. Quand il habitait une mansarde à côté de la mienne et qu'il a tant travaillé pour s'élever jusqu'à elle, j'étais auprès de lui, et j'ai assisté à ses efforts.

« Pas de feu l'hiver, pas de sorties l'été. Jamais une distraction ni un plaisir. Il ne mangeait même pas à sa faim,

**Jetez un coup d'oeil sur nos lettres...**

*Les gens vantent leurs Ronsons!*

“MON RONSON, UN WHIRLWIND, FONCTIONNE PARFAITEMENT APRÈS ÊTRE TOMBÉ DU NEUVIÈME ÉTAGE SUR LE BÉTON!”

“MON BRIQUET RONSON EST ENCORE EN BON ÉTAT APRÈS 24 HEURES DANS L'EAU!”

“APRÈS S'ÊTRE FAIT PASSER DESSUS PAR UN AUTOBUS, MON RONSON S'ALLUME ENCORE!”

“MON RONSON EST RESTÉ SOUS LA NEIGE DURANT CINQ MOIS ET S'EST REMIS À FONCTIONNER IMMÉDIATEMENT!”

Des millions de briquets Ronson font une vie paisible... mais un nombre considérable subissent des coups d'une extrême violence! Nous ne sommes pas tellement surpris des témoignages de gratitude de leurs possesseurs, car nous, nous savons que chaque briquet portant la célèbre marque Ronson est un bijou de précision fabriqué suivant les plus hauts standards par des Canadiens experts. Nous savons que chaque Ronson promet des années de service docile. Mais nous sommes heureux qu'un Ronson s'obstine à produire de la flamme après avoir séjourné dans la boue, la neige, dans une rivière ou une lessiveuse!

**Oui, chaque Ronson est épatant... épatant pour soi, épatant comme cadeau!**

Recherchez cette marque de commerce:

# RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET AU MONDE

RONSON Art Metal Works (Canada), Ltd., Toronto, Ont.

Écoutez "Le Journal de Claude-Henri Grignon" chaque semaine à CKAC Montréal, CHRC Québec et CKRS Jonquière; ainsi que "20 Questions" le samedi soir (Lundi soir à Vancouver) sur le réseau national de Radio-Canada.

**LE WHIRLWIND DE RONSON** au pare-brise magique. En chrome, guilloché. \$10.35\*

**LE CROWN DE RONSON.** Briquet de table en riche plaqué d'argent. \$14.

**LE PENCILITER DE RONSON.** il allume... il écrit! En plaqué de rhodium. \$15.

**LE STANDARD DE RONSON** pour le gousset ou le sac. à main. \$6.85\*

\*Comprenant le "Plastikit" de Ronson contenant des pierres, une mèche, et une brosse. Voyez ces modèles et les autres jolis Ronsons chez votre détaillant; de \$6.85 à \$30.00.

et tout cela, pour payer quelques modèles, arriver à devenir un sculpteur, un artiste, dont France de Rochebelle pût être fière, ce qui eût alors permis à Robert de lever les yeux jusqu'à elle, lui, pauvre enfant abandonné qui n'avait jamais, dans sa vie d'orphelin, connu la chaleur du foyer ni le charme réconfortant d'une caresse, ni le suprême encouragement du baiser maternel.

Pauline, en entendant parler de cette façon de son petit-fils, pleurait à chaudes larmes.

Mais une autre pleurait aussi.

Une autre, dont le visage convulsé était caché dans ses mains jointes, tandis que des larmes, brûlantes, amères, atroces, roulaient sur le marbre de la console qu'elles avaient déjà abondamment mouillé.

La marquise s'étant arrêtée, France lui répondit :

— Tout ce que tu racontes là, Thérèse, ma marraine le sait, car je lui ai bien des fois dit et redit ce que valait Robert ; mais, à mon tour, laisse-moi parler... Il y a une chose que tu ignores, que tu n'as pas devinée, je le vois, et qu'il faut que tu saches...

— Laquelle ?

— Le fils de ma marraine, Olivier Jacobsen, était fiancé à notre mère, tu le sais.

— Oui, après ?

— Aux Antilles, il rencontra une créature semblable à Mlle de Santa-Cruz, qui lui, cependant si profondément épris de sa fiancée, l'oublia sans l'oublier, la trahit sans la trahir.

« De cette liaison, de la mort violente qui s'ensuivit, je ne parlerai pas !... Il n'est pas dans ma nature d'écraser ceux qui sont à terre, quel qu'ait été mon désir de vengeance vis-à-vis d'eux.

« De toutes ces choses horribles et désespérantes, je n'en retiendrai qu'une, celle-ci : de cette liaison est né un fils...

— Un fils ? Un petit-fils de notre marraine ?... Celui qu'Olivier lui a recommandé à son heure dernière ?...

— Oui, répondit gravement France, celui-là !...

— Il n'est donc pas mort ?... s'exclamaient à la fois Nadine et Thérèse.

Mais, tandis que cette exclamation était empreinte chez la marquise d'un étonnement sans égal, Nadine qui, depuis un instant, avait pressenti le secret de sa fille, Nadine l'avait laissée échapper doucement, avec un sentiment infini de douleur et de pitié.

— Non, il n'est pas mort, ce fils... répéta France... ce fils qui bientôt n'eut plus de père, et que la mère abandonna... Il vécut, au contraire, avec toutes les difficultés, tous les obstacles, toutes les misères qui entourent un enfant sans état civil et sans appui d'aucune sorte, et, malgré cela, il est resté un être absolument honnête, d'une élévation de sentiments, d'une délicatesse, d'une loyauté extraordinaires, et peut-être incompréhensibles si on ne savait pas que c'est lui qui a dans ses veines les dernières gouttes du sang des Jacobsen !...

— Et c'est Robert, s'écria Thérèse, cet enfant-là ?...

— Oui, dit France, en inclinant tristement la tête, c'est Robert !...

— Se doute-t-il de son origine ? demanda la comtesse.

— Non, maman. Il n'en connaît pas le premier mot. Et il ne faut pas qu'il le connaisse jamais...

« Ma marraine avec son grand cœur le comprendra comme moi. Elle l'adoptera et elle lui donnera son nom, prétextant pour cela son immense amour pour sa petite France...

« Mais laisser jamais soupçonner à Robert qu'il est le fils d'Olivier !... Non, non, ce n'est pas possible... Il ne faut pas que, du père, il puisse remonter à la mère !

— Elle a raison... balbutia Pauline en pleurant, raison toujours, mais que c'est donc cruel pour moi, ce mystère à garder éternellement vis-à-vis de lui !...

— Non, dit France, ce ne sera pas cruel, vous vous trompez. La loi vous permet de lui donner votre nom et votre fortune. Son cœur, peut-être dans un irrésistible besoin d'aimer, peut-être dans une toute-puissance d'instinct plus forte que tout raisonnement, que toute volonté, vous a appartenu du premier jour qu'il vous a vue.

« Maman », vous ai-je appelée devant lui, afin qu'il vous donnât lui-même ce nom. Et il l'a répété si naturellement, si spontanément, il lui remplit tellement la bouche en le prononçant, tandis que ses yeux brillent d'une tendresse si vraie, si profonde, si absolue, qu'on dirait bien qu'il vous a ainsi nommée toute sa vie, et qu'il sait que votre sang est le sien. Que vous faut-il de plus ?...

« Or, si vous écoutiez les conseils de votre légitime douleur, marraine, si vous laissiez la justice s'emparer de cette grande criminelle, qui est là, enfin vaincue, cette oeuvre de paix et l'ignorance pour mon Robert s'exécuterait-elle ?...

— Tout de même.

— Non, quand une affaire est entre les mains de la justice, on ne sait jamais où elle va... Nul ne peut dire : Je l'arrêterai... Le bonheur éternel de Robert est à la merci d'un mot d'Ursule Renaudin ou d'un autre ; du zèle maladroit d'un agent, peut-être même d'un simple incident d'audience...

« Et alors, le voyez-vous à jamais inconsolable et malheureux en apprenant qu'il l'a mis au monde !... Et ensuite... malgré les crimes de sa mère, ne reste-t-elle pas sa mère envers et contre tout, et s'il apprend que c'est vous qui l'avez livrée au bourreau, vous le pardonnera-t-il jamais ?... Pourra-t-il même vous revoir ?...

— Elle a tué mon fils, qui était son père à lui !... s'écria Pauline, dans une dernière protestation éperdue.

— N'importe, c'est sa mère !

Et, montrant de la tête Juanita renversée dans son fauteuil, les traits convulsés d'horreur :

— Depuis une demi-heure, celle que vous maudissez expie ses crimes, dit France, lentement. Ici, nous avons tous souffert par elle, les uns et les autres, mais nous avions la conscience pure... Tandis qu'elle !...

— Que demandes-tu ?... Que décides-tu ?... fit Pauline à la fin convaincue, sentant à quel point sa fille d'élection était dans le vrai.

— Je veux que vous laissiez la justice de Dieu s'accomplir, dit France d'une voix grave et solennelle comme un arrêt.

A ces mots, sombre et droite, sans un tremblement ni une hésitation, la Juanita se leva.

— France, dit-elle à la jeune fille, il sort à huit heures de la prison... Laissez-moi le voir une minute seulement... Il me semble que je ne l'ai pas encore regardé... Et puis, après... aussitôt après, ta volonté sera exécutée... mais j'em-

porterai au moins son image dans ma tombe.

— J'ai promis que vous ne sortiriez pas d'ici, madame, dit Mlle de Rochebelle de sa voix redevenue soudain implacable.

— Mais, lui, ne peut-il y venir ?...

— Non, cette demeure est maudite, Robert n'y mettra jamais les pieds. Mme Jacobsen, sa vraie-mère, sa seule mère, au sortir de la Santé l'emmènera chez elle, à l'hôtel Jacobsen, qui deviendra aussi le sien, à lui.

— Ah ! j'espère que tu auras pitié !... Je me suis trompée.

— Non, je n'aurai pas pitié comme vous le dites, parce que je ne veux pas qu'un de vos regards trouble Robert et lui révèle peut-être la vérité...

« Intelligent, il l'est autant que vous, avec des intuitions et des pressentiments extraordinaires... Il n'aurait qu'à comprendre, et sa vie serait perdue... Non, pas cela, jamais !...

— Soit ! tu as raison !... Tu sais l'aimer !... Que béni soit Dieu, qui a fait trouver à Robert un semblable amour !...

D'un pas lent mais ferme, elle gagna la porte avec un seul regard à l'adresse de France...

Mais quel regard !...

Il sembla à Nadine, qui le surprit au passage, qu'elle lui pardonnait.

Mme Jacobsen, Thérèse elle-même étaient impressionnées jusqu'aux moelles.

Comme Juanita venait de sortir, André d'Angély rentra.

Thérèse se jeta sur la poitrine du jeune homme et, entourant de ses bras le cou de son mari, elle se mit à sangloter éperdument.

André lança un regard autour de lui et, ne voyant pas Juanita, remarquant la pâleur de la baronne, celle de Nadine, l'émotion concentrée extraordinaire de France, il devina une partie de la vérité.

— Et la fille de Maho, demanda-t-il cependant, où est-elle ?

Brièvement, Pauline le lui raconta.

Mais lui, André, en voulait à l'aventurière, bien plus encore que Nadine, que Thérèse, que France, que la baronne elle-même, car elle avait fait à sa femme qu'il adorait des choses si épouvantables, que, même en présence de la mort, il ne les lui pardonnait pas.

Non seulement, à Montmartre, elle l'avait frappée ; mais avant cela, Thérèse avait failli mourir de misère et de faim. Par elle, rien que par elle, Thérèse avait vu son enfant mourir, tué par la misère ; après, elle avait été étendue sans ressources sur un grabat... Par elle encore, André avait été obligé de la quitter... il avait failli ne plus la revoir !...

— Calme-toi, dit-il cependant en caressant de ses lèvres les beaux cheveux de la jeune femme, ce sera la fin d'un épouvantable rêve. Mais êtes-vous bien sûres que cette infernale créature ne vous joue pas une comédie de plus, et qu'à l'heure actuelle elle ne s'enfuit pas avec ses bijoux et ses valeurs ?... C'est que, moi, je suis très sceptique à son endroit, voyez-vous !...

— Vous pouvez avoir raison, André, répondit Mme Jacobsen, je partage absolument votre incrédulité.

France hocha la tête.

— Non, marraine, dit-elle, cette malheureuse n'aura donné à son fils que cette unique preuve de tendresse, mais elle la lui donnera...

— M. Gervais est dans le vestibule, dit André, il ne l'a pas quitté ; j'étais avec lui. Nous ne voulions entrer ici ni l'un ni l'autre, par discrétion, et nous n'avons pas vu passer la Juanita... Où peut-elle être ?

— Elle aura gagné son appartement par l'escalier dérobé qui est ici tout contre, dit France.

— Je vais voir, dit André, et en passant je prierai M. Gervais de m'accompagner.

Ils montèrent, en effet, l'un et l'autre au premier étage.

La chambre de celle que, pendant si longtemps, on avait appelée la comtesse de Rochebelle était hermétiquement close.

Le chef de la Sûreté et le marquis écoutèrent tous les deux, mais nul bruit n'arriva jusqu'à leurs oreilles.

Ils frappèrent. Personne ne répondit.

M. Gervais appela Juanita.

Le silence resta aussi profond, aussi lugubre.

— Mlle France aurait-elle raison, et la criminelle se serait-elle fait justice ? murmura le chef de la Sûreté, qui, jusque-là, avait partagé le scepticisme du marquis d'Angély.

Et tout haut, d'une voix claire et brève, il dit :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Deux autres fois, il refit les sommations d'usage, et, après la troisième, le même silence de mort continuant, il fit signe à André.

Tous les deux appuyèrent de toutes leurs forces sur les larges vantaux blancs à filets dorés.

La porte, peu solide, comme toutes ces portes si hautes à deux battants, eut un claquement sec, et céda tout à coup à la pression des deux hommes.

La première chose qui frappa leurs regards fut la Juanita, étendue sur sa chaise longue, dans une pose si abandonnée qu'on eût juré qu'elle était endormie.

Seule, la blancheur marmoréenne de ses traits impressionnait à mesure qu'on s'approchait d'elle.

Sur une table de bois doré, placée à ses côtés, il y avait un verre d'eau sucrée à moitié plein ; une forte odeur d'amande amère remplissait l'air, et faisait, dès l'entrée, éprouver comme un vertige.

Un secrétaire, sur lequel tombaient les derniers rayons du jour, était ouvert.

Dans l'âtre, dont le tablier était relevé, un monceau de papiers brûlait encore.

Cependant, de ses paupières mi-closes, bien placée sous le jour de la fenêtre ainsi qu'elle l'était, la créole semblait tellement suivre des yeux ceux qui s'agitaient autour d'elle, que M. Gervais malgré la lividité extraordinaire de ses traits, malgré son immobilité tragique, malgré le parfum si caractéristique qui se dégageait, s'écria :

— Au secours !... au secours !... elle n'est pas encore morte...

En même temps, il se précipita vers elle, la souleva dans ses bras ; la tête étrangement molle et ballante vint lui dire que France ne s'était pas trompée, et que la misérable avait payé sa dette.

— Elle s'est empoisonnée avec de l'acide prussique, l'odeur répandue dans l'air l'affirme, dit-il ; car elle est bien morte et il n'y a, d'ailleurs, que ce toxique foudroyant qui puisse expliquer une fin aussi rapide.

En hâte, ils descendirent tous les deux.

[Lire la suite au prochain numéro]

#### UNE AUTRE CREATION CANADIENNE

Yves Thériault, connu surtout comme conteur, scripteur et romancier, fait cette année ses débuts au théâtre avec une pièce qu'il présentera ces jours-ci au Gesù, à Montréal. La distribution groupe Huguette Oligny, Eleanor Stuart, Robert Gadouas, Jean Duceppe, Robert Rivard, Marcel Sylvain. *Le Marcheur* est l'histoire d'un homme et de la famille qu'il a opprimée. Admirablement défendue par une distribution de choix, cette pièce très simple, cherchant sa force dans son unité plutôt que dans des effets, dans sa simplicité plutôt que dans les dédales de la stylisation, devrait être du beau théâtre. Il y aura, certes, un effort sérieux de tenté dans cette présentation canadienne. Les interprètes sont de grande classe. Le décor vient servir admirablement l'atmosphère du drame. Une oeuvre à la scène signée Yves Thériault constitue à nos yeux une garantie de succès que nous lui souhaitons de tout coeur.

## LE BONHEUR [ Suite de la page 19 ]

Elle aimait tant ce coin tranquille, ce chêne et ce vieux banc sous la mousse!

Il avait pris place à côté d'elle et, simplement, de sa voix grave qu'il s'efforçait encore d'affermir, il lui raconta les derniers moments de Madame Destrée, ses tendres recommandations et son message d'adieu pour elle.

— Elle voulait vivre pour vous revoir, termina-t-il, vous revoir un jour heureuse aux côtés de votre petit Michel.

Germaine secoua la tête, et essayant ses larmes, elle demanda :

— Heureuse?... Que voulait-elle dire par ce mot?...

Jacques resta un moment silencieux, puis il reprit :

— Elle voulait sans doute dire que le bonheur vous viendrait un jour par votre fils. Ce sera un homme, ce petit Michel. Et dites-moi, Germaine, jusqu'au jour où vous pourrez planter plus solidement votre tente, voulez-vous me le laisser?

Germaine regarda Jacques. Dans le pur crépuscule d'été, sa figure se détachait nette et comme revêtue de lumière; ses traits, un peu accentués, soulignaient cette expression de fermeté, de maîtrise intérieure qui l'avait frappée dès le premier abord, et dont

elle ne pouvait s'empêcher de mesurer le contraste avec son propre désarroi.

— D'où lui vient cette sérénité? songeait-elle, tandis que, une à une, les paroles entendues autrefois dans la bouche de sa mère revenaient à sa pensée. Oui, je comprends maintenant: c'est l'acceptation et le renoncement qui lui ont donné cette force, presque ce bonheur; il me montre l'exemple. Saurai-je le suivre?

— Merci mon ami. J'accepte pour Michel; vous saurez mieux l'élever que moi.

Quinze jours plus tard, Germaine, appuyée au bastingage du transatlantique qui allait l'emporter à Buenos-Aires, enveloppait d'un dernier regard le port du Hâvre et les deux silhouettes de Jacques et de Michel, à peine perceptibles dans le fourmillement du quai —

« Je reviendrai, je reviendrai! se disait-elle, bridant le flot du désespoir qui lui montait à la gorge, et peut-être serai-je plus forte, plus digne d'élever mon fils?... Je trouverai, qui sait, peut-être un jour, quand je ne le chercherai plus, le bonheur... »

A l'horizon un nuage rose s'élevait, comme un présage lumineux.

MARIE-LOUISE REYMOND

## PLINE L'ANCIEN EN PARLAIT DÉJÀ! [ Suite de la page 5 ]

Soigneusement filtré, puis porté à la température voulue et additionnée de présure, le lait, deux heures après, est devenu caillé. Egoutté, on le met en moule, en l'ensemencant avec la culture spécialement et soigneusement préparée de *pénicillium Roqueforti*, champignon qui donnera au Roquefort en cours d'affinage son velours et ses marbrures.

Reçu à Roquefort, une semaine après le caillage, le fromage va au saloir, immense salle obscure aménagée dans le roc et soumise à l'action refroidissante et humidifiante des fleurines.

On l'y frotte de sel, que la pâte absorbe peu à peu. Puis il est nettoyé et piqué de manière que l'air des caves

puisse, en pénétrant à l'intérieur de chaque pain, fournir au pénicillium, ensemencé en laiterie, l'oxygène nécessaire à son développement.

Ainsi préparé, le fromage est exposé aux courants d'air froid et humide des caves issus de la montagne même. C'est ce courant d'air aux propriétés particulières et uniques au monde qui conditionne l'affinage des fameux fromages.

La production de fromage de Roquefort atteignait avant la guerre le chiffre de 12,000; elle est actuellement de 8,500 tonnes environ. Ce fromage est fabriqué dans 500 laiteries réparties dans les divers lieux de production de lait de brebis.

## LA JORDANIE [ Suite de la page 6 ]

connu — la dynastie des Ptolémée était d'origine grecque — la culture hellénique. Un théâtre antique et les restes d'une allée à colonnades traversant toute la localité sont aujourd'hui encore les témoins de cette époque de son histoire.

Plus tard, les Ammonites se mêlèrent aux Arabes. Leur rattachement à l'islamisme influença favorablement le développement d'Amman située, en effet, sur la route de Damas à La Mecque par où passaient tous les pèlerins du nord se rendant à la Ville Sainte. De nos jours, la capitale d'Abdullah est également un noeud de communication important, car la voie ferrée de Damas à Akkaba, sur la Mer Rouge, y passe. Et peut-être les égards de l'Angleterre envers le roi de Jordanie sont-ils dus en partie à cela: tout ce qui peut renforcer le bloc hachemite est précieux pour la Grande-Bretagne maintenant qu'elle a perdu le contrôle des côtes palestiniennes et que les colonies israéliennes venues récemment s'y installer font peser une certaine menace sur le Golfe d'Akkaba.

Evoluant dans cet enchevêtrement d'intérêts où s'affrontent également ceux des compagnies pétrolières, Ab-

dullah poursuit habilement sa propre voie. Réussira-t-il, s'appuyant sur les uns ou sur les autres, à réaliser son projet d'empire arabe? Pour téméraire qu'il puisse paraître, il faut reconnaître que les circonstances sont maintenant favorables au roi de Jordanie et qu'habile manoeuvrier, il a su jusqu'ici en tirer le meilleur parti.

(Copyright Canada-Wide)

## LES SPORTS D'HIVER...

[ Suite de la page 7 ]

Car, en Suisse, les stations touristiques d'hiver sont animées d'un esprit commun; elles se font un point d'honneur d'entretenir la réputation d'hospitalité dont jouit le pays. Après s'être adonné aux distractions et plaisirs sportifs, après s'être dépensé sur les pistes de ski ou de bob, sur les patinoires ou encore en course à haute altitude, l'hôte rejoindra la tiédeur et l'intimité de son hôtel ou de sa pension; il y sera reçu cordialement; il y trouvera, en sa qualité d'ami de la Suisse, pays des belles vacances, repos complet et profonde récréation.

Aussi frais qu'au moment de l'emballage!



ARÔME CONSERVÉ AU VACUUM



A votre choix :

SÉPARÉMENT ou les TROIS ENSEMBLE, mais retenez bien que vous y gagnez en vous abonnant du coup à ce populaire trio de magazines :

## LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an ..... (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI .....	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE .....	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM .....	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

# RIEN DE SÉRIEUX

Un monsieur téléphone à un de ses amis :

— Eh donc ! As-tu encore de ces cigares que tu m'as fait goûter l'autre soir ?

L'autre, se rengorge et répond d'un air flatté.

— Non, mon cher, je n'en ai plus !

— Ah ! Quel dommage !

— Tu les trouves si bons. Veux-tu l'adresse de mon fournisseur ?

— Donne l'adresse. Ce n'est pas pour moi, c'est pour mon fils, pour le déguster de fumer.

Deux dames de la cour de Frédéric II se disputaient le pas. On en réfère au roi qui demande :

— Quel est le mari le plus haut en grade ?

— Ils ont le même grade.

— Le plus ancien, alors ?

— Même promotion.

— Eh bien ! que la plus sottise passe devant.

Une lettre changée peut amener des effets inattendus. Voici quelques coquilles pour le moins cocasses.

C'était un homme de « rien » (au lieu de bien).

Ce matin s'est réuni à l'Élysée le Conseil des « Sinistres » (mis pour ministres).

Comme saint Louis, il « vendait » (mis pour rendait) la justice sous un chêne.

On vit ses « chevaux » (pour ses cheveux) se dresser sur sa tête.

Le juge d'instruction procédait à une enquête concernant une affaire importante. Il procédait à l'interrogatoire d'un témoin. Il demanda :

— Ainsi, le 11 juin, dites-vous, vous avez rendu visite à Mme Barbichan. Répétez-moi exactement ce que vous lui avez dit...

— Pardon ! Je m'oppose à cette question, interrompit le conseil de Mme Barbichon.

Une vive discussion s'ensuivit entre conseils adverses, empilant argument sur argument sur l'opportunité de la question. La controverse dura plus d'une heure.

— Ainsi, résuma le juge, vous vous êtes rendu, le 11 juin, chez Mme Barbichon. Je vous somme de répéter ce qu'elle vous a dit :

— Rien. Elle était sortie...

Dans un café de la ville, la direction a autorisé certains membres d'une oeuvre philanthropique à collecter. Il s'agit de rassembler les fonds nécessaires à l'achat d'un poumon d'acier.

Une dame passe avec un plateau sur lequel, déjà, pièces et billets ont été déposés...

Monsieur redépose l'export qu'il portait aux lèvres, plonge trois doigts dans le gousset et, au moment où il en sort une pièce de cinquante sous, voit sa femme qui jette un cinquante sous dans le plateau. Alors, après une très courte hésitation, Monsieur, quand même, lâche la pièce, en disant :

— Bah !... Ils n'ont qu'à en acheter deux !

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Je crois que le patron est mûr pour une police d'assurance-accident : c'est sa femme qui est venue le conduire au bureau, ce matin...

## LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— ... mais je n'arrive pas à m'endormir, papa... l'idée de tes dépenses et de ton rapport d'impôt m'en empêche... et moi qui voulais une bicyclette pour le printemps prochain...

Madame, soupçonneuse. — Qu'est-ce que c'est ce chiffre 16.25 inscrit sur le carton attaché à ton lièvre ?

Monsieur. — J'ai marqué dessus l'heure à laquelle je l'ai tué.

C'est vers la fin d'une soirée musicale. La maîtresse de maison prie le ténor mondain de bien vouloir encore chanter quelque chose.

— Volontiers, répond l'interpellé, mais il est bien tard. Peut-être cela dérangerait-il les voisins ?

Mais la dame de répondre :

— Bah ! Chacun son tour. Ils ont un chien qui nous embête assez souvent.

Dans un théâtre de quartier, on représente un vieux drame quelconque, d'une valeur relative et qui traîne en longueur. Au cinquième acte, où l'action se trouve plus qu'embrouillée, les acteurs bafouillent à qui mieux mieux ; enfin, craignant de rester complètement à court, ils jettent des regards désespérés vers le trou du souffleur.

— Oh ! mes enfants, leur dit ce dernier, allez-y carrément. Tout ce que vous direz sera préférable à ce qui est écrit là-dessus.

Et il montrait le manuscrit.

— Eh bien, Marie, comment trouvez-vous ma voix ?

— Splendide, Madame. On dirait que Madame est en train de se gargariser.

— Est-ce que ta femme est économe ?

— Beaucoup et je vais t'en donner un exemple : à l'occasion de son quarantième anniversaire, elle n'a fait brûler que vingt-neuf petites chandelles.

X...n'est pas généreux. C'est là son moindre défaut. Il offre bien quelquefois à ses amis un verre de liqueur, mais un diner, jamais.

Voici quelques jours, ayant abusé des jambes d'un camarade pour des courses ennuyeuses, il lui offrit, en rentrant, un verre de madère.

Le domestique apporta la bouteille et une carafe d'eau.

— Comment préférez-vous le prendre ? demanda le pingre à son ami.

Alors l'autre, qui n'avait pas déjeuné, lui répondit :

— Avec un filet de boeuf et des pommes de terre.

Que fait votre mari pour ses rhumatismes ?

— Jusqu'ici, il s'était contenté de grogner, mais comme ça empirait, il a fait venir le médecin.

Comment peut-on voir des étoiles en plein jour ?

— C'est bien simple, cogne ta tête quelque part.

— Eh ! Eh ! Nicolas vient de me dire que j'étais une oie.

— Ma fille, au prix qu'est la volaille, ça ne peut être qu'un compliment.

Prévenu, pour avoir fait ce dont vous êtes accusé, il faut que vous ayez laissé votre raison au fond du verre.

— Impossible, mon président. Je vide trop soigneusement.

— Madame, je mets toute ma science à vos pieds.

— Vous êtes un savant ?

— Non, madame... je suis pédicure.

# irradium X 40



UN VIOLENT FEU D'ARMES AUTOMATIQUES EST DÉCLANCHÉ DU FORTIN...

DE LEUR CÔTÉ, LES PATROUILLES ALERTÉES SURVEILLENT LE FLEUVE.

DES GERBES D'EAU VOLTIGENT AUTOUR DE LA PIROGUE. PAR MIRACLE AUCUN DE SES OCCUPANTS N'EST ATTEINT SEULES QUELQUES BALLEES ONT PERÇÉ L'EMBARCATION. CELLE-CI SE MET À EMBARQUER DE L'EAU. LE GUIDE ZAPAROS ESSAYE TANT BIEN QUE MAL DE COLMATER LES FISSURES. LOUIS SIMON VIENT DE TRESSAILLER. AUTOUR DE LA PIROGUE L'EAU SAÛTE. UN BANC DE POISSONS CARNIVORES, CROÏSE DANS LES PARAGES.



SI NOUS COULONS LA PLUS HIDEUSE DES MORTS NOUS ATTEND!



PROTÉGÉE PAR L'OBSCURITÉ ET EMPORTÉE PAR LE COURANT L'EMBARCATION EST HORS DE VUE DE SES ASSAILLANTS. MAIS UN TERRIBLE DANGER PERSISTE LA PIROGUE EST AU TROIS-QUARTS REMPLIE D'EAU ET PIRHANAS LA SUIVENT



PESTE! LES PIRHANAS...



JIM BLESSÉ QUI JUSQUE LÀ N'A RIEN DIT DESIGNÉ LES OMBRES D'UNE BANDE DE SINGES



DOMMAGE! MAIS C'EST LA LOI DE LA JUNGLE... LUI OU NOUS



LE CORPS DU SINGE A À PEINE TOUCHÉ L'EAU QUE CELLE-CI BOUILLONNE LITTÉRALEMENT TANT LA MULTITUDE DES POISSONS VORACES EST GRANDE.



PROFITONS DE CE QU'ILS SONT OCCUPÉS... TOUS À L'EAU! DIRECTION LA RIVE OPPOSÉE!



SOUTENANT JIM, LOUIS SIMON ET LE GUIDE ZAPAROS GAGNENT LA TERRE FERME.



À PEINE ONT-ILS MIS LES PIEDS SUR LA RIVE QU'UN ORDRE IMPÉRATIF RETENTIT



HALTE! QUI ÊTES VOUS...? UN PAS DE PLUS ET NOUS TIRONS.



NE CRAIGNEZ RIEN! IL ME SEMBLE RECONNAÎTRE CETTE VOIX... EST-CE VOUS LIEUTENANT RAMON?



C'EST BIEN MOI QUAND J'AI ENTENDU LA FUSILLADE. JE N'AI PU MÊME PÊCHER D'ACCOURRIR À VOTRE AIDE...



VOTRE AMI EST-IL GRÈVEMENT BLESSÉ? NON, MAIS SA BLESSURE S'EST ROUVERT



DIX JOURS PASSENT



JIM, JE SUIS HEUREUX QUE VOUS SOYEZ SUR LE POINT D'ÊTRE RÉTABLI DE GRAVES ÉVÉNEMENTS SE PRÉPARENT... L'ATMOSPHÈRE EST À L'ORAGE... LE LIEUTENANT RAMON ATTEND UN MESSAGE CHIFFRÉ

QU'IMPORTE, NOTRE UNIQUE SOUCI DOIT ÊTRE LA RÉCUPÉRATION DES DOCUMENTS DE L'IRRADIUM X-40.



LA TENSION S'EST ACCRUE ENTRE LE PÉROU ET L'ÉQUATEUR. PASSANT AUX ACTES, DES VILLES DE LA CÔTE DU PACIFIQUE ONT ÉTÉ BOMBARDÉES.



UN MESSAGE CHIFFRÉ VIENT D'ARRIVER AU FORTIN QUE COMMANDE LE LIEUTENANT RAMON.



VOICI LA TRADUCTION D'APRÈS LE CODE CHIFFRÉ. "EN REPRÉSSAILLE DES BOMBARDÉMENTS DES VILLES DE Y. ET B. ORDRE VOUS EST DONNÉ D'AVANCER EN TERRITOIRES CONTESTÉS"



DE SON CÔTÉ FRANCESCO DIAZ A REÇU DES ORDRES SECRETS ET TOUT EN LE DÉTRUISANT, IL GROMMELLE...

ÇA NE ME DIT RIEN DE RISQUER UNE BALLE ALORS QUE CES DOCUMENTS PEUVENT ME PROCURER UNE FORTUNE... J'AI BIEN ENVIE DE FILER...



# LA FANTASTIQUE ODYSSEE DE SERGE



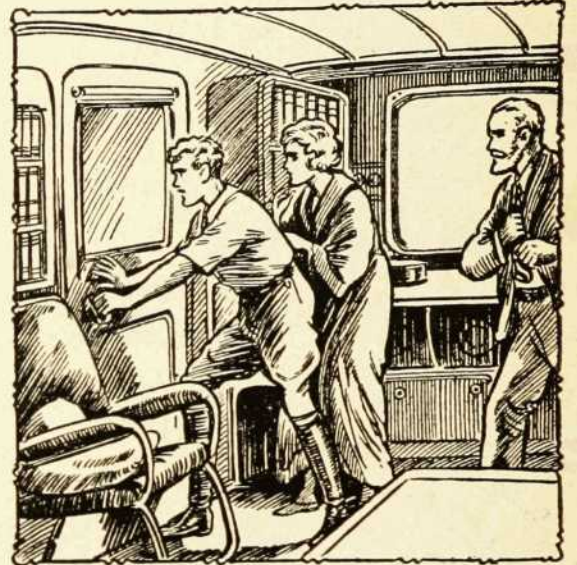
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATORZIEME EPISODE



1. "Ne tentez pas de descendre ou de faire des signaux, capitaine Evans," dit Niger Dass d'une voix mielleuse, "mon revolver est chargé et le coup peut partir accidentellement. Vous descendrez, quand je vous dirai de le faire".



2. Pendant ce temps-là, les deux indigènes avaient saccagé les bagages à la recherche du trésor que les amis avaient trouvé dans l'ancien temple de Bornéo. Ils montaient maintenant la garde à la porte de la cabine.



3. Lorsqu'il voulut aller remplacer Serge aux contrôles, Robert s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'étrange. Ses cris, et les avertissements assourdis des indigènes de l'autre côté de la porte, attirèrent Eveline, Daniel et le Rajah.



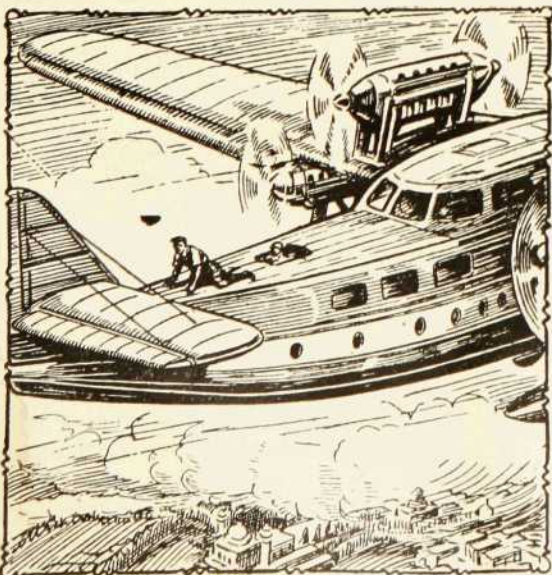
4. "Des voleurs armés ont le contrôle de l'aéroplane," expliqua Robert en se tournant vers ses compagnons. "Le capitaine Evans est prisonnier !" "Les voleurs ont dû monter à bord, pendant notre arrêt à Karachi," dit Eveline.



5. Vivement, Robert déroula une carte de route et regarda au sol par la fenêtre. "Regardez", s'écria-t-il. "Nous volons vers le nord, dans quelques minutes nous passerons au-dessus de l'aérodrome de la Royal Air Force à Djeeling".



6. "J'irai chercher du secours," continua Robert. Et sans hésitation il revêtit le harnais et le parachute, puis montant sur une chaise il passa par la trappe sur le toit. Anxieusement, les autres l'observaient.



7. Sur le toit, Robert rampa vers la queue du gigantesque avion, pendant que le vent l'assailait. Par la trappe, Daniel suivait ses mouvements. "Il ne faut pas que je sois vu des voleurs," pensait Robert.



8. Atteignant enfin la queue de l'appareil, Robert saisit une broche de soutien et, avec précaution, il se leva. Il regarda en bas et vit de grandes bâtisses. Il attendait d'apercevoir l'aérodrome avant de sauter.



9. "C'est maintenant le temps", murmura le jeune homme, en voyant les hangars. Deux appareils étaient sur le terrain, prêts à partir. Lâchant la broche, Robert plongea tête première, son parachute flottant derrière lui. (A suivre)

# LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

## LA FOI ET LA PHILOGIE

Y a-t-il des raisons d'ordre philologique qui viennent augmenter la force du dicton déjà fort plausible : qui perd sa langue perd sa foi ?

Certainement, et cela, à cause de l'association des idées, des souvenirs et impressions personnelles que chaque mot évoque dans l'esprit de celui qui le prononce ou l'entend prononcer.

"Le nom de la petite rivière Voulgie, dit Nyrop, a tellement ravi Hégésippe Moreau, qu'il chante :

S'il est un nom bien doux fait pour la  
[poésie,

Ah ! dites, n'est-ce pas le nom de la  
[Voulgie ?

La Voulgie, est-ce un fleuve aux gran-  
[des îles ? Non !

Mais avec un murmure aussi doux que  
[son nom,

Un tout petit ruisseau, coulant visible  
[à peine

Dans *le Nabab*, Alphonse Daudet trouve le nom de Bethléem "légendaire et doux comme la paille de l'étable miraculeuse".

Maurice Barrès, si épris de la beauté de sa province, retrouve cette beauté dans les noms mêmes des petits villages lorrains dont il exalte les noms riants, si bien en harmonie avec le paysage :

"Depuis l'Esplanade, on devine sous un ciel nuageux douze villages vignons, baignés ou mirés dans la Moselle, et qui nous caressent, comme elle, par la douceur mouillée de leurs noms : *Sey*, qui donne le premier de nos vins ; *Rozérieulles* où chaque maison possède sa vigne ; *Woippy*, le pays des fraises ; *Lorry*, que ses mirabelles embellissent ; tous chargés d'arbres à fruits qui semblent les abriter et les aimer." (Colette Baudoche.)

Si Daudet n'avait pas pensé au drame touchant de la Nativité qui s'y rattache, il n'aurait certainement jamais qualifié Bethléem de nom doux.

Il est aussi permis de douter de la beauté absolue du mot *Voulgie*. C'est uniquement quand on sait qu'il désigne une jolie petite rivière qu'on y découvre de belles qualités phonétiques.

Citons une remarque curieuse de Charles Nodier. En étudiant le mot *catombes* qu'il fait venir du grec *kata* consacré à l'action de descendre et de tomber, et du vieux français *combe*, vallée, gorge, endroit creux, souterrain, il observe : "La réunion de ces deux mots heureusement mariés produit un des tableaux d'imitation de la langue. Il est impossible de trouver une suite de sons plus pittoresques pour rendre le retentissement du cercueil, roulant de degrés en degrés sur les angles aigus des pierres, et s'arrêtant tout à coup au milieu des tombes." (Dictionnaire des onomatopées.)

## LES MOTS ANGLAIS

Que me dit le mot anglais *church* ? Il est loin d'éveiller en moi toutes ces idées. Il me rappelle l'image d'un temple, avec un clocher sans cloche et sans croix, d'un temple protestant ; ou encore, l'idée d'une église catholique, irlandaise, anglaise, italienne, polonaise,

se, dans laquelle je n'ai jamais prié, imprécise dans mon esprit, sans aucun cachet caractéristique, sans aucun charme particulier, n'évoquant en mon âme aucune émotion douce, ni salutaire.

Il en est de même, si je compare l'un à l'autre, des mots comme *Dieu* et *God*, *Noël* et *Christmas*, *Pâques* et *Easter*, la *sainte Vierge* et *the Blessed Virgin*.

Voilà pourquoi la lecture de l'Évangile en français me fait plus de bien que la même lecture en anglais, bien que je sois également familier avec les deux langues. Voilà pourquoi le chapelet récité en français à l'église ou dans ma famille me parle bien plus intimement que la même prière récitée en anglais. Voilà pourquoi un sermon prononcé en français, composé de mots qui me sont familiers, mots évocateurs d'impressions pieuses, m'émeut bien plus profondément que le même sermon fait dans une autre langue. Je comprends chaque mot de cette langue, mais le son des vocables n'évoque pas les mêmes abondantes et religieuses pensées. Voilà pourquoi, dans certaines parties de la France, on a voulu longtemps conserver le patois dans lesquels les enfants avaient appris à prier, le patois par les mots duquel ils sont entrés en relation avec les idées religieuses. Voilà pourquoi la langue bretonne, imbibée de sens religieux, conserve aux vieillards de la vieille Armorique une foi plus vivace que celle des Bretons qui, ayant d'abord appris à prier en breton dès leur tendre enfance, ont passé plus tard du breton au français.

L'usage de la langue anglaise porte nécessairement à la lecture anglaise. La langue anglaise est patrie de protestantisme. La littérature catholique de langue anglaise est le véhicule du protestantisme. Il n'y a pas, dans toute l'Amérique, de quotidien de langue anglaise qui soit catholique, de sorte que le catholique anglais est forcément obligé d'alimenter son esprit par le truchement d'un idiome peu évocateur d'idées conformes à nos croyances.

## L'ARGOT DE LA GRANDE GUERRE

*Roupiller* — Dormir. Vieux terme de guerre d'origine espagnole. Signifie primitivement : dormir dans la *roupille*, le vaste manteau de l'infanterie castillane.

*Moulin à café* — La mitrailleuse. Même en 1870 on connaissait ce mot.

*Tire-au-flanc* — Qui trouve quelque moyen louche de ne pas aller à la guerre. Embusqué à le même sens ou à peu près.

*Ceinture* — Se mettre la ceinture : se passer de manger.

*Faire* — S'en faire (sous-entendu : de la bile).

*Suissards* — Prisonniers désignés pour la Suisse.

*Hublot* — Fermer les hublots. (mourir), est une expression maritime. Les marins disent aussi : castor (jeune marin) ; mettre les voiles (se sauver) ; avoir une marée (être ivre) ; feuille de chou (col de l'habit marin qui en a la forme) ; bouchon gras (mécanicien) ; les pieds-noirs (chauffeurs) ; le six-pieds (officier mécanicien, à cause de sa haute taille).

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Saint-Simon nous raconte comment Louis XIV, "lassé à la fois du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait parfois du petit et de la solitude". C'est alors qu'il jeta les yeux sur le vallon étroit de Marly s'y fit construire une retraite dont l'aménagement coûta plus cher que celui de Versailles. Et le célèbre mémorialiste nous explique comment d'accroissement en accroissement les collines furent taillées pour y bâtir les bâtiments élevés les uns après les autres, les jardins plantés, la fameuse machine de Marly construite, des forêts toutes venues transportées des provinces et mises en place. Marly devint alors l'intime sanctuaire du monarque vieillissant.

Avant la dernière guerre, il existait en Allemagne trois musées importants et d'une très grande richesse : ceux de Munich, de Dresde et de Berlin, ce dernier datant de l'empereur Frédéric et s'étant surtout développé au XIX siècle, sous Guillaume II. Ces collections publiques, dans leur presque totalité, ont franchi la tourmente sans trop grands dommages, tandis que les bâtiments qui les renfermaient, en temps de paix, ont été le plus souvent détruits. C'est pourquoi, les chefs-d'œuvre de Munich ont d'abord été exposés à Paris et à Bruxelles, avant de retourner dans cette ville. Ceux du musée de l'empereur Frédéric, à Berlin, ont franchi les mers et ont été prommenés à travers les Etats-Unis. L'été dernier, ils étaient de nouveau en Allemagne et on pouvait les voir au musée provincial de Wiesbaden. Mais des deux mille huit cents tableaux du musée de Dresde, on estime que près de deux mille ont été transportés en Russie dont ils ne sont pas encore revenus.

Le gouvernement garde, à leur sujet comme sur bien d'autres un silence inquiétant.

On doit souligner le rôle important, quoique limité, joué dans toute la France par les "petites écoles" des Frères de la Doctrine Chrétienne, qui, les premiers, à la fin du XVIIIe siècle, inaugurèrent l'enseignement en français pour les enfants du peuple. Ce n'est qu'au siècle suivant, en 1886, que l'on inaugura l'instruction gratuite et obligatoire.

Le chevalier Jean-Baptiste-Joseph Delambre, né en septembre 1749, à Amiens, connu surtout la gloire comme savant parce qu'il prit part à une étonnante aventure scientifique : la mesure de la méridienne de France, en vue de l'établissement de l'étalon métrique. Il eut comme collaborateur l'astronome Méchain. En novembre 1798, après avoir fait les longs calculs nécessaires, ils présentaient à la Constituante leurs résultats définitifs et, en juillet suivant, l'étalon du mètre, en platine, était offert au Corps législatif : le système métrique était fondé. Ce prototype du mètre est conservé au pavillon de Breteuil, à Sèvres, près de Paris.

En 1790, Grégoire, dans un rapport à la Constituante, estime que 6 millions de Français, sur une population totale de 25 millions, ignorent leur langue nationale et qu'un nombre égal est incapable de soutenir une conversation suivie en français. Les Bretons, les Alsaciens, les Flamands, les Auvergnats et les Basques figurent pour 4 à 5 millions parmi ceux qui ne parlaient pas alors le français.

Le romancier Léon Frappié vient de mourir à quatre-vingt-six ans. Son nom restera lié à *La Maternelle*, le livre qui fonda sa réputation et lui valut le prix Goncourt. Marié à une institutrice, il avait trouvé près d'elle une documentation sur les "gosses" des quartiers populaires et il avait su l'utiliser avec un art sensible et émouvant.

La collection de musique d'orchestre la plus complète au monde est la *Fleischer Collection* à Philadelphie. Cette collection évaluée à 6,000,000 de dollars comprend les partitions de 11,000 oeuvres musicales provenant de 50 pays. Ces partitions sont prêtées gratuitement aux sociétés musicales qui sont dans l'impossibilité de se les procurer.

On remarque parmi les oeuvres originales la 4<sup>ème</sup> symphonie de Charles Ives, exécutée par un orchestre divisé en trois sections dont chacune joue indépendamment en un rythme différent et sous la direction de son propre chef d'orchestre.

Monreale est située en Sicile, près de Palerme dont elle est un faubourg. On y voit des orangers et des citronniers. Cette ville possède une magnifique cathédrale

représentant un mélange des styles normand, bysantin et sarrasin. La plus précieuse relique qui y soit conservée est le coeur du roi Saint-Louis mort en 1270, devant Tunis, alors qu'il était en route pour les croisades. C'est à Monreale qu'eut lieu, en 1282, le massacre des Français connu sous le nom de "vêpres siciliennes", et qui força Chales d'Anjou à renoncer à la Sicile.

Le Comité de secours français à Bethléem, créé par le cardinal Suhart, a récemment envoyé à Palestine arabe une mission chargée de s'enquérir de la situation de la population dans le district de Bethléem. A Jéricho, El Arroub, Ramallah, des dizaines de milliers de personnes vivent sous la tente, brûlées par le soleil, glacées l'hiver par les froids qui sont vifs à cette altitude. Malgré l'admirable dévouement du personnel de la Croix-Rouge, ces hommes, ces femmes et ces enfants vivent dans des conditions déplorables, toujours guettés par les épidémies que provoquent la sous-alimentation et les mille maladies des pays chauds.

Le Comité de la Ligue des Nations à la recherche du calendrier parfait a pris connaissance de 185 nouvelles versions.



CERTAINES personnes conservent le sens de la b... que jusque dans les circonstances les moins folâtres. Ainsi, le Capitaine McLean, de Shelburne, a voulu qu'on gravât sur sa pierre tombale ces mots : "Parti pour son dernier voyage ; destination inconnue."



La pièce de 5 cents qu'il glisse dans sa poche est du nickel pur. Le nickel convient particulièrement à la frappe de la monnaie parce qu'il ne ternit pas et que sa dureté le fait résister à l'usure.

# Le Nickel a place dans sa vie

Il y a quelques heures à peine, les journaux de ce petit camelot sortaient des presses par centaines de milliers. Ces machines doivent être, littéralement, indé réglables. C'est pourquoi ceux de leurs organes qui sont soumis à des efforts et tensions extrêmes sont faits d'alliages de nickel.



Il faut, pour faire de cette pile de billots les journaux de demain, de robustes machines — tout comme des acides et autres corrosifs chimiques. Voilà pourquoi une grande partie de l'outillage des usines de pâtes et papiers se compose de nickel et d'alliages de nickel.



Dans les avions, les wagons, les camions qui apportent les journaux aux régions les plus lointaines du pays et même à l'étranger, l'acier au nickel et les autres alliages de nickel suppriment pannes et détraquements, et durent indéfiniment.



"The Romance of Nickel", (en anglais seulement) un livre de 60 pages avec nombreuses illustrations, sera envoyé gratis, sur demande, à toute personne intéressée.

Grâce aux travaux de recherche accomplis au cours des 43 dernières années, on a découvert des centaines de nouvelles utilisations du nickel aux Etats-Unis et autres pays étrangers. Aujourd'hui, le nickel rapporte chaque année au Canada des millions de dollars américains. Ces dollars aident à payer les salaires des 14,000 Canadiens que nous employons et aussi ceux des employés des chemins de fer, aciéries et autres nombreuses entreprises canadiennes qui fournissent des marchandises ou des services aux mines, fonderies et raffineries de nickel.

**PARTOUT ET POUR TOUS**

## le Nickel Canadien

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED, 25 OUEST,

M A MOREL  
ST LIN  
QUE

15M150-R-63472